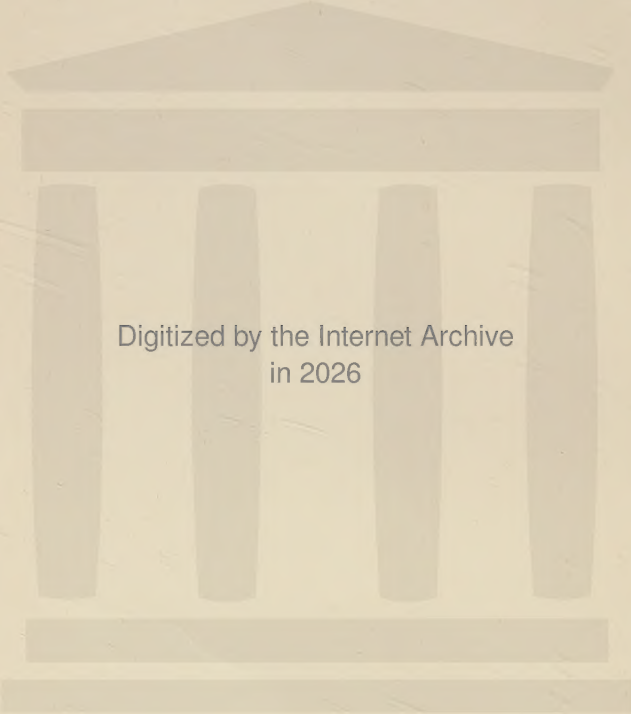


ŒUVRES COMPLÈTES
DE
RACINE

PHÈDRE
ESTHER
ATHALIE





Digitized by the Internet Archive
in 2026

PHÈDRE
ESTHER
ATHALIE

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffé d'Auvergne, au filigrane



numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffé d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

*Le dépôt général de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS est confié à la
SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES,
95, Boulevard Raspail, Paris, VI^e,
qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

JEAN RACINE

THÉÂTRE

de 1677 à 1691

PHÈDRE
ESTHER
ATHALIE

Texte établi et présenté par
GONZAGUE TRUC



ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

*Conformément aux principes de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, ce volume a été soumis
à l'approbation du Comité de Publication, qui a
chargé M. Jean Morel d'en faire la révision en
collaboration avec M. Gonzague Truc.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

PHEDRE.

TRAGÉDIE.

PREFACE.

VOICY encore une Tragedie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aye suivi une route un peu différente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'Action, je n'ay pas laissé d'enrichir ma Piece de tout ce qui m'a paru plus éclatant¹ dans la sienne. Quand je ne luy devrois que la seule idée du caractere de Phedre, je pourrois dire que je luy dois ce que j'ay peut-estre mis de plus raisonnable² sur le Theatre. Je ne suis point étonné que ce Caractere ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si-bien réussi dans nostre siecle, puis qu'il a toutes les qualitez qu'Aristote demande dans le Heros de la Tragedie, et qui sont propres à exciter la Compassion et la Terreur. En effet, Phedre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle est engagée par sa destinée, et par la colere des Dieux dans une passion illegitime dont elle a horreur toute la premiere. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir, que de la déclarer à personne. Et, lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion, qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des Dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ay mesme pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les Tragedies des Anciens, où elle se

resout d'elle-mesme à accuser Hippolyte. J'ay crû que la Calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princesse, qui a d'ailleurs des sentimens si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une Nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa Maistresse. Phedre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-mesme, et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la verité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Seneque, d'avoir en effet violé sa Belle-Mere : *Vim corpus tulit*. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ay voulu épargner à Thesée une confusion qui l'auroit pû rendre moins agreable aux Spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les Anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un Philosophe exempt de toute imperfection. Ce qui faisoit que la mort de ce jeune Prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ay cru luy devoir donner quelque foiblesse qui le rendoit un peu coupable envers son Pere, sans pourtant luy rien oster de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phedre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré luy pour Aricie, qui est la Fille et la Sœur des ennemis mortels de son Pere.

Cette Aricie¹ n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa et en eut un Fils après qu'Esculape l'eut ressuscité. Et j'ay lû encore dans quelques Auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athenienne de grande naissance, qui s'appeloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite Ville d'Italie.

Je rapporte ces autoritez, parce que je me suis tres-scrupuleusement attaché à suivre la Fable. J'ay mesme suivi l'histoire de Thesée telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet Historien que j'ay trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thesée fust descendu dans les Enfers pour enlever Proserpine, estoit un voyage que ce Prince avoit fait en Epire vers la source de l'Acheron, chez un Roy dont Pirithoüs¹ vouloit enlever la Femme, et qui arresta Thesée prisonnier après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ay tâché de conserver la vrai-semblance de l'Histoire, sans rien perdre des ornemens de la Fable qui fournit extrêmement à la Poësie. Et le bruit de la mort de Thesée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phedre de faire une déclaration d'amour, qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit crû que son mary estoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette Piece soit en effet la meilleure de mes Tragedies. Je laisse et aux Lecteurs et au temps à décider de son veritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ay point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-cy. Les moindres fautes y sont severement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime mesme. Les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses. Les passions n'y sont presentées aux yeux que pour montrer tout le desordre dont elles sont cause : et le vice y est peint par tout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est-là proprement le but que tout homme qui travaille pour le Public doit se proposer. Et c'est ce que les premiers Poëtes Tragiques avoient en veüe sur toute chose. Leur Theatre estoit une Ecole où la vertu n'estoit pas moins bien enseignée que dans les Ecoles des Philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des regles du Poëme Dramatique ; et Socrate, le plus sage des Philo-

sophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux Tragedies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos Ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces Poètes. Ce seroit peut estre un moyen de reconcilier la Tragedie avec quantité de Personnes celebres par leur pieté et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps¹, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les Auteurs songeoient autant à instruire leurs Spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la veritable intention de la Tragedie.

ACTEURS.

THESÉE, Fils d'Egée, Roy d'Athènes.

PHEDRE, Femme de Thesée, Fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Thesée, et d'Antiope Reine des Amazones.

ARICIE, Princesse du sang royal d'Athenes.

ÆNONE, Nourrice et Confidente de Phedre.

THERAMENE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la suite de Phedre.

GARDES.

La Scène est à Trézene, ville du Peloponnese.



.

PHEDRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

LE dessein en est pris, je pars, cher Theramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon Pere,
J'ignore le destin d'une teste si chere.
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THERAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?
Déjà pour satisfaire à vostre juste crainte,
J'ay couru les deux Mers¹ que separe Corinthe.
J'ay demandé Thesée aux Peuples de ces bords
Où l'on voit l'Acheron² se perdre chez les Morts.
J'ay visité l'Elide, et laissant le Ténare,

Passé jusqu'à la Mer, qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sçait mesme, qui sçait si le Roy vostre Pere
Veut que de son absence on sçache le mystere ?
Et si lors qu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce Heros n'attend point qu'une Amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Theramene, arrête, et respecte Thesée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phedre depuis long-temps ne craint plus de Rivale.
Enfin en le cherchant je suivray mon devoir,
Et je fuiray ces lieux que je n'ose plus voir.

THERAMENE.

Hé depuis quand, Seigneur, craignez-vous la presence
De ces paisibles lieux, si chers à vostre Enfance,
Et dont je vous ay veû préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athene et de la Cour ?
Quel peril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face
Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
La Fille de Minos et de Pasiphaé.

THERAMENE.

J'entens. De vos douleurs la cause m'est connuë,
Phedre icy vous chagrine, et blesse votre veuë.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,

Que vostre exil d'abord signala son credit.
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouïe, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs, quels perils vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même, et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre Ennemie.
Je fuis, je l'avoûray, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THERAMENE.

Quoy ! vous-même, Seigneur, la persecutez-vous ?
Jamais l'aimable Sœur des cruels Pallantides¹,
Trempa-t-elle aux complots de ses Freres perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuïrois pas.

THERAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer vostre fuite ?
Pourriez-vous n'estre plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thesée a subi tant de fois ?
Venus par vostre orgueil si long-temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thesée ?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses Autels ?
Aimeriez-vous, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?

Toy qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une Mere Amazone¹
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
Dans un âge plus meur moy-même parvenu,
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.
Attaché près de moy par un zele sincere,
Tu me contois alors l'histoire de mon Pere.
Tu sçais combien mon ame attentive à ta voix,
S'échauffoit au recit de ses nobles exploits ;
Quand tu me dépeignois ce Heros intrépide
Consolant les Mortels de l'absence d'Alcide,
Les Monstres étouffez, et les brigans punis,
Procruste², Cercyon³, et Scirron⁴, et Sinnis⁵,
Et les os dispersez du Geant d'Epidaure⁶,
Et la Crete fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu recitois des faits moins glorieux,
Sa foy par tout offerte, et reçue en cent lieux,
Helene⁷ à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée⁸,
Tant d'autres, dont les noms luy sont même échapez,
Trop credules esprits que sa flâme a trompez ;
Ariane⁹ aux rochers contant ses injustices,
Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
Tu sçais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abreger le cours.
Heureux ! si j'avois pû ravir à la Memoire
Cette indigne moitié d'une si belle Histoire !
Et moy-même à mon tour je me verrois lié ?
Et les Dieux jusques-là m'auroient humilié ?

Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns Monstres par moy domtez jusqu'aujourd'huy,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme luy.
Quand même ma fierté pourroit s'estre adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendrait-il plus à mes sens égarez,
De l'obstacle éternel qui nous a separez?
Mon Pere la reprouve, et par des loix severes
Il défend de donner des Neveux à ses Freres ;
D'une Tige coupable il craint un Rejetton.
Il veut avec leur Sœur ensevelir leur nom,
Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'Hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un Pere irrité?
Donneray-je l'exemple à la temerité?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THERAMENE.

Ah, Seigneur ! Si vostre heure est une fois marquée,
Le Ciel de nos raisons ne sçait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux¹ en voulant les fermer,
Et sa haine irritant une flâme rebelle,
Preste à son Ennemie une grace nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toûjours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Venus n'a-t-elle pas domtez !
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toûjours Antiope à ses loix opposée,
D'une pudique² ardeur n'eust brûlé pour Thésée?
Mais que sert d'affecter un superbe discours?
Avouez-le, tout change. Et depuis quelques jours

On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantost faire voler un char sur le rivage,
Tantost sçavant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un Coursier indonté.
Les forests de nos cris moins souvent retentissent.
Chargez d'un feu secret vos yeux s'appesantissent
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez
Vous perissez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle sçu vous plaire?

HIPPOLYTE.

Theramene, je pars, et vais chercher mon Pere.

THERAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Œnone?

SCENE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE.

ŒNONE.

Helas, Seigneur ! quel trouble au mien peut estre égal ?
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache.
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un desordre eternel regne dans son esprit.

Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux,
Et ne luy montre point un visage odieux.

SCENE III.

PHEDRE, CENONE.

PHEDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chere Cénone.
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoy,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moy.
Hélas !

Elle s'assit¹.

CENONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous apaisent !

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pesent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

CENONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire² !
Vous-même condamnant vos injustes desseins,

Tantost à vous parer vous excitiez nos mains.
Vous-même rappelant vostre force premiere,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumiere ;
Vous la voyez, Madame, et preste à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

PHEDRE.

Noble et brillant Auteur d'une triste Famille,
Toy, dont ma Mere osoit se vanter d'estre Fille,
Qui peut-estre rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la derniere fois.

CENONE.

Quoy ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verray-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de vostre mort les funestes apprests ?

PHEDRE.

Dieux ! Que ne suis-je assise à l'ombre des forests !
Quand pourray-je au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere¹ ?

CENONE.

Quoy, Madame !

PHEDRE.

Insensé, où suis-je ? et qu'ay-je dit ?
Où laissay-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ay perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Cenone la rougeur me couvre le visage,
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moy se remplissent de pleurs.

CENONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que vostre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-mesme osez-vous attenter ?
Vous offensez les Dieux auteurs de vostre vie.
Vous trahissez l'Epoux à qui la foy vous lie,
Vous trahissez enfin vos Enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un mesme jour leur ravira leur Mere,
Et rendra l'esperance au Fils de l'Etrangere,
A ce fier Ennemi de vous, de vostre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHEDRE.

Ah Dieux !

CENONE.

Ce reproche vous touche.

PHEDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

CENONE.

Hé bien, vostre colere éclate avec raison.
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le Fils d'une Scythe,
Accablant vos Enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grece et des Dieux.
Mais ne differez point, chaque moment vous tuë.
Reparez promptement vostre force abbatuë,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ay trop prolongé la coupable durée.

CENONE.

Quoy ! de quelques remords estes-vous déchirée ?
Quel crime a pû produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fust innocent comme elles !

CENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont vostre cœur encor doit estre épouvanté ?

PHEDRE.

Je t'en ay dit assez. Epargne-moy le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

CENONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain.
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts descendra la premiere.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foy vous a-t-elle déceue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont receuë ?
Mon Païs, mes Enfans, pour vous j'ay tout quitté.
Reserviez-vous ce prix à ma fidelité ?

PHEDRE.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence ?
Tu fremiras d'horreur si je romps le silence.

CENONE.

Et que me direz-vous, qui ne cede, grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHEDRE.

Quand tu sçauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourray pas moins, j'en mourray plus coupable.

CENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ay versez,
Par vos foibles genoux, que je tiens embrassez,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux. Leve-toy.

CENONE.

Parlez. Je vous écoute

PHEDRE.

Ciel ! que luy vais-je dire ? Et par où commencer ?

CENONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Venus ! O fatale colere !
Dans quel égaremens l'amour jetta ma Mere !

CENONE.

Oublions-les, Madame. Et qu'à tout l'avenir
Un silence eternal cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma Sœur ! De quel amour blessée,
Vous mourustes aux bords où vous fustes laissée ?

CENONE.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennuy
Contre tout vostre sang vous anime aujourd'huy ?

PHEDRE.

Puis que Venus le veut, de ce sang déplorable
Je peris la dernière, et la plus misérable.

CENONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ay toutes les fureurs.

CENONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu va ouïr le comble des horreurs.
J'aime... a ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

CENONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce Fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-temps par moy-même opprimé.

CENONE.

Hippolyte ! Grands Dieux !

PHEDRE.

C'est toy qui l'as nommé.

CENONE.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O desespoir ! O crime ! O déplorable Race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux !
Falloit-il approcher de tes bords dangereux !

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au Fils d'Egée
Sous les lois de l'Hymen je m'estois engagée,
Mon repos, mon bon-heur sembloit estre affermi,
Athenes me montra mon superbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa veuë.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperduë.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir, et brusler.
Je reconnus Venus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je luy bâtis un Temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moy-mesme à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée,
D'un incurable amour remedes impuissans !
En vain sur les Autels ma main brusloit l'encens.

Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Mesme au pié des Autels que je faisais fumer,
J'offrois tout à ce Dieu, que je n'osois nommer.
Je l'évitois par tout. O comble de misere !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son Pere.
Contre moy-mesme enfin j'osay me revolter.
J'excitay mon courage à le persecuter
Pour bannir l'Ennemi dont j'estois idolâtre,
J'affectay les chagrins d'une injuste Marastre,
Je pressay son exil, et mes cris eternels
L'arracherent du sein, et des bras paternels.
Je respirois, Œnone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agitez couloient dans l'innocence.
Soumise à mon Epoux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon Epoux luy-mesme à Trézene amenée
J'ay revû l'Ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tost a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'est Venus toute entiere à sa proie attachée.
J'ay conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ay pris la vie en haine, et ma flâme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flâme si noire.
Je n'ay pô soutenir tes larmes, tes combats,
Je t'ay tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourveu que de ma mort respectant les approches
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur, tout prest à s'exhaler.

SCENE IV.

PHEDRE, CENONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame. Mais il faut que je vous la revele.
La mort vous a ravi vostre invincible Epoux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

CENONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la Reine abusée
En vain demande au Ciel le retour de Thesée,
Et que par des Vaisseaux arrivez dans le Port,
Hippolyte son Fils vient d'apprendre sa mort.

PHEDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un Maistre Athenes se partage.
Au Prince vostre Fils l'un donne son suffrage,
Madame, et de l'Etat l'autre oubliant les loix
Au Fils de l'Etrangere ose donner sa voix.
On dit mesme qu'au Trône une brigue insolente
Veut placer Aricie, et le sang de Pallante.
J'ay cru de ce peril vous devoir avertir.
Déjà mesme Hippolyte est tout prest à partir,

Et l'on craint, s'il paroist dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après luy tout un Peuple volage.

CENONE.

Panope, c'est assez. La Reine qui t'entend,
Ne negligera point cet avis important.

SCÈNE V.

PHEDRE, CENONE.

CENONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre.
Déjà mesme au tombeau je songeois à vous suivre.
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix.
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.
Vostre fortune change et prend une autre face.
Le Roy n'est plus, Madame, il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un Fils à qui vous vous devez,
Esclave, s'il vous perd, et Roy, si vous vivez.
Sur qui dans son malheur voulez-vous qu'il s'appuye?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuye.
Et ses cris innocens portez jusques aux Dieux,
Iront contre sa Mere irriter ses Ayeux.
Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Vostre flâme devient une flâme ordinaire.
Thesée en expirant vient de rompre les nœuds,
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-estre convaincu de votre aversion

Il va donner un Chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roy de ces bords heureux, Trézene est son partage.
Mais il sçait que les loix donnent à vostre Fils
Les superbes Remparts que Minerve a bastis.
Vous avez l'un et l'autre une juste Ennemie.
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Hé bien ! A tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un Fils en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu ?
Ismene, dis-tu vray ? N'es-tu point abusée ?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thesée.
Preparez-vous, Madame, à voir de tous costez
Voler vers vous les cœurs par Thesée écartez.
Aricie à la fin, de son sort est Maistresse,
Et bien-tost à ses pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi ?
Je cesse d'estre esclave, et n'ay plus d'Ennemi ?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires,
Et Thesée a rejoint les Manes de vos Freres.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMENE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que Ravisseur d'une Amante nouvelle
Les Flots ont englouti cet Epoux infidelle.
On dit mesme, et ce bruit est par tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux Enfers descendu
Il a vû le Cocyte et les Rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales Ombres ;
Mais qu'il n'a pû sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords, qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croiray-je qu'un Mortel avant sa dernière heure¹
Peut penetrer des Morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutez?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, et vous seule en doutez.
Athenes en gemit, Trézene en est instruite,
Et déjà pour son Roy reconnoist Hippolyte.
Phedre dans ce Palais tremblante pour son Fils²,
De ses Amis troublez demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moy plus humain que son Pere
Hippolyte rendra ma chaîne plus legere?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croy.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toy ?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moy seule un sexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sçay de ses froideurs tout ce que l'on recite¹.
Mais j'ay vû près de vous ce superbe Hippolyte.
Et mesme, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour luy ma curiosité.
Sa presence à ce bruit n'a point paru répondre.
Dés vos premiers regards je l'ay vû se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'Amant peut-estre offense son courage,
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Ismene, écoute avidement
Un discours, qui peut-estre a peu de fondement !
O toy ! qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoistre l'amour, et ses folles douleurs ?
Reste du sang d'un Roy, noble Fils de la Terre,
Je suis seule échapée aux fureurs de la Guerre,
J'ay perdu dans la fleur de leur jeune saison
Six Freres², quel espoir d'une illustre Maison !
Le fer moissonna tout, et la Terre humectée
Bût à regret le sang des Neveux d'Erectée.

Tu sçais, depuis leur mort, quelle severe loy
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moy.
On craint que de la Sœur les flâmes temerares
Ne raniment un jour la cendre de ses Freres.
Mais tu sçais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un Vainqueur soupçonneux.
Tu sçais que de tout temps à l'Amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thesée
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vû son Fils.
Non que par les yeux seuls lâchement enchantée
J'aime en luy sa beauté, sa grace tant vantée,
Presens dont la Nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise luy-mesme, et qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en luy de plus nobles richesses,
Les vertus de son Pere, et non point les foiblesses.
J'aime, je l'avoûray, cet orgueil genereux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thesée.
Pour moy, je suis plus fiere, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible¹,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un Captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui luy plaist vainement mutiné ;
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à desarmer coûtoit moins qu'Hippolyte,
Et vaincu plus souvent, et plutôt surmonté
Preparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont donté.
Mais, chere Ismene, hélas ! quelle est mon imprudence !
On ne m'opposera que trop de resistance.
Tu m'entendras peut-estre, humble dans mon ennuy,
Gemir du mesme orgueil que j'admire aujourd'huy.

Hippolyte aimeroit ? Par quel bonheur extrême
Aurois-je pû fléchir...

ISMENE.

Vous l'entendrez luy-même.

Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ay crû de vostre sort vous devoir avertir.
Mon Pere ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
La mort seule bornant ses travaux éclatans
Pouvoit à l'Univers le cacher si long-temps.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'Ami, le Compagnon, le Successeur d'Alcide.
Je croy que vostre haine, épargnant ses vertus,
Ecoute sans regret ces noms qui luy sont dûs.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.
Je revoque des loix dont j'ay plaint la rigueur,
Vous pouvez disposer de vous, de vostre cœur.
Et dans cette Trézene, aujourd'huy mon partage,
De mon ayeul Pitthée autrefois l'heritage,
Qui m'a sans balancer reconnu pour son Roy,
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moy.

ARICIE.

Moderez des bontez, dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si genereux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austeres loix, dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un Successeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme, et le Fils de la Reine.

ARICIE.

De moy, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sçay, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loy semble me rejeter.
La Grece me reproche une Mere étrangere.
Mais si pour Concurrent je n'avois que mon Frere,
Madame, j'ay sur luy de veritables droits
Que je sçaurois sauver du caprice des loix.
Un frein plus legitime arreste mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un Sceptre, que jadis vos Ayeux ont reçû
De ce fameux Mortel que la Terre a conçu¹.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athenes par mon Pere accruë, et protégée
Reconnut avec joye un Roy si genereux,
Et laissa dans l'oubli vos Freres malheureux.
Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gemi d'une longue querelle,
Assez dans ses sillons vostre sang englouti
A fait fumer le champ dont il estoit sorti.
Trézene m'obeït. Les campagnes de Crete

Offrent au Fils de Phedre une riche retraite.
L'Attique est vostre bien. Je pars, et vais pour vous
Réünir tous les vœux partagez entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entens étonnée et confuse
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillay-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans vötre sein ?
Qu'à bon droit vostre gloire en tous lieux est semée !
Et que la Verité passe la Renommée !
Vous-mesme en ma faveur vous voulez-vous trahir ?
N'estoit-ce pas assez de ne me point haïr ?
Et d'avoir si long-temps pû défendre vostre ame
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moy, vous haïr, Madame ?
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un Monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'estre point adoucie ?
Ay-je pû resister au charme decevant¹...

ARICIE.

Quoy, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je voy que la raison cede à la violence.
Puisque j'ay commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,

D'un temeraire orgueil exemple memorable.
Moy, qui contre l'Amour fierement revolté,
Aux fers de ses Captifs ay long-temps insulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toûjours du bord contempler les orages¹,
Asservi maintenant sous la commune loy,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moy !
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis prés de six mois honteux, desesperé,
Portant par tout le trait, dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moy vainement je m'éprouve.
Presente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forests vostre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moy-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gemissemens font retentir les bois,
Et mes Coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-estre le recit d'un amour si sauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de vostre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
Quel étrange Captif pour un si beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit estre plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere,
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimez,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formez.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THERAMENE,

THERAMENE.

Seigneur, la Reine vient, et je l'ay devancée.
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moy !

THERAMENE.

J'ignore sa pensée,
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phedre veut vous parler avant vostre départ.

HIPPOLYTE.

Phedre ? Que luy diray-je ? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, et suivez vos genereux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.

J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos presens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prest? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fay donner le signal, cours, ordonne, et revien
Me délivrer bien-tost d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, CENONE.

PHEDRE, à *Cenone*.

Le voicy. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens luy dire.

CENONE.

Souvenez-vous d'un Fils qui n'espere qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt depart vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens¹ joindre mes larmes.

Je vous viens pour un Fils expliquer mes allarmes.
Mon Fils n'a plus de Pere, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance,
Vous seul pouvez contr'eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits.
Je crains d'avoir fermé vostre oreille à ses cris.
Je tremble que sur luy vostre juste colere
Ne poursuive bien-tost une odieuse Mere.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ay point des sentimens si bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez veuë attachée à vous nuire ;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A vostre inimitié j'ay pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ay pû vous souffrir.
En public, en secret contre vous déclarée¹,
J'ay voulu par des mers en estre séparée.
J'ay mesme défendu par une expresse loy
Qu'on osast prononcer vostre nom devant moy.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer vostre haine,
Jamais Femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de vostre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses Enfans une Mere jalouse
Pardonne rarement au Fils d'une autre Epouse.
Madame. Je le sçay. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.

Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-estre essuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah, Seigneur ! Que le Ciel, j'ose icy l'attester,
De cette loy commune a voulu m'excepter !
Qu'un soin bien different me trouble, et me devore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore.
Peut-estre vostre Epoux voit encore le jour
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protege, et ce Dieu tutelaire
Ne sera pas en vain imploré par mon Pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le Rivage des Morts,
Seigneur. Puis que Thesée a veû les sombres bords,
En vain vous esperez qu'un Dieu vous le renvoye,
Et l'avare Acheron ne lâche point sa proie.
Que dis-je ? Il n'est point mort, puis qu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je croy voir mon Epoux.
Je le voy, je luy parle, et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moy se declare.

HIPPOLYTE.

Je voy de vostre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thesée est present à vos yeux.
Toujours de son amour vostre ame est embrasée.

PHEDRE.

Ouy, Prince, je languis, je brûle pour Thesée¹,
Je l'aime, non point tel que l'ont veû les Enfers,
Volage adorateur de mille objets divers

Qui va du Dieu des Morts deshonor la couche ;
Mais fidelle, mais fier, et mesme un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soy,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voy.
Il avoit vostre port, vos yeux, vostre langage,
Cette noble pudeur coloroit son visage,
Lors que de nostre Crete il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des Filles de Minos.
Que faisiez-vous alors : Pourquoi sans Hippolyte
Des Heros de la Grece assembla-t-il l'élite ?
Pourquoy trop jeune encor ne pustes-vous alors
Entrer dans le Vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous auroit péri le Monstre de la Crete
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain
Ma Sœur du fil fatal eust armé vostre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée.
L'Amour m'en eust d'abord inspiré la pensée.
C'est moy, Prince, c'est moy dont l'utile secours
Vous eust du Labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eust cousté cette Teste charmante !
Un fil n'eust point assez rassuré vostre Amante.
Compagne du Peril qu'il vous falloit chercher,
Moy-mesme devant vous j'aurois voulu marcher.
Et Phedre au Labyrinthe avec vous descenduë,
Se seroit avec vous retrouvée, ou perduë.

HIPPOLYTE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ? Madame, oubliez-vous
Que Thesée est mon Pere, et qu'il est vostre Epoux ?

PHEDRE.

Et sur quoy jugez-vous que j'en perds la memoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avouë en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre veuë,
Et je vais...

PHEDRE.

Ah ! cruel, tu m'as trop entenduë.
Je t'en ay dit assez pour te tirer d'erreur
Hé bien, connoy donc Phedre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moy-même,
Ny que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances celestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me detestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible Mortelle.
Toy-mesme en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, Cruel, je t'ay chassé.
J'ay voulu te paroistre odieuse, inhumaine.
Pour mieux te resister, j'ay recherché ta haine.
De quoy m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prestoient encor de nouveaux charmes.
J'ay languï, j'ay seché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader¹,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un Fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.

Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ay pô parler que de toy-même.
Vange-toy, puni-moy d'un odieux amour.
Digne Fils du Heros qui t'a donné le jour,
Délivre l'Univers d'un Monstre qui t'irrite.
La Veuve de Thesée ose aimer Hippolyte !
Croy-moy, ce Monstre affreux ne doit point t'échaper.
Voilà mon cœur. C'est-là que ta main doit fraper.
Impatient déjà d'expier son offense
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras preste moy ton épée.
Donne.

CENONE.

Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !
Mais on vient. Evitez des témoins odieux,
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

THERAMENE.

Est-ce Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoy, Seigneur, pourquoy ces marques de douleur ?
Je vous voy sans épée, interdit, sans couleur ?

HIPPOLYTE.

Theramene, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moy-même.

Phedre... Mais non, grands Dieux ! Qu'en un profond
Cet horrible secret demeure enseveli ! [oubli

THERAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athenes, Seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses Chefs ont pris les voix de toutes ses Tribus.
Vostre Frere l'emporte, et Phedre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phedre ?

THERAMENE.

Un Heraut chargé des volontez d'Athenes
De l'Estat en ses mains vient remettre les rênes.
Son Fils est Roy, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous recompensez ?

THERAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roy respire.
On pretend que Thesée a paru dans l'Epire.
Mais moy qui l'y cherchay, Seigneur, je sçay trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, et ne negligions rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne merite pas d'interrompre ma course,
Partons, et quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le Sceptre aux mains dignes de le porter.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, CENONE.

PHEDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voye ?
De quoy viens-tu flatter mon esprit desolé ?
Cache-moy bien plutôt, je n'ay que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ay dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel ! comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours !
Comme il ne respiroit qu'une retraite pronte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoy détournois-tu mon funeste dessein ?
Helas ! Quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moy ? Me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ay renduë horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

CENONE.

Ainsi dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre.
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.

Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher vostre repos,
Contre un Ingrat qui plaist recourir à la fuite,
Regner, et de l'Estat embrasser la conduite?

PHEDRE.

Moy regner ! Moy ranger un Estat sous ma loy !
Quand ma foible raison ne regne plus sur moy,
Lors que j'ay de mes sens abandonné l'empire,
Quand sous un joug honteux à peine je respire,
Quand je me meurs !

CENONE.

Fuyez.

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

CENONE.

Vous l'osastes bannir, vous n'osez l'éviter.

PHEDRE.

Il n'est plus temps. Il sçait mes ardeurs insensées.
De l'austere pudeur les bornes sont passées.
J'ay declaré ma honte aux yeux de mon Vainqueur,
Et l'espoir malgré moy s'est glissé dans mon cœur.
Toy-mesme rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as sceu ranimer,
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

CENONE.

Helas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoy pour vous sauver n'estois-je point capable?

Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses piés peu s'en faut prosternée !
Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phedre en ce moment n'avoit-elle mes yeux !

PHEDRE.

Cenone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forests, il en a la rudesse.
Hippolyte endurci par de sauvages lois
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-estre sa surprise a causé son silence,
Et nos plaintes peut-estre ont trop de violence.

CENONE.

Songez qu'une Barbare en son sein l'a formé.

PHEDRE.

Quoique Scythe et Barbare, elle a pourtant aimé.

CENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verray point preferer de Rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison,
Sers ma fureur, Cenone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible.
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher.
Athenes l'attiroit, il n'a pû s'en cacher.
Déjà de ses vaisseaux la pointe estoit tournée,

Et la voile flotloit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Cenone. Fay briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadème.
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moy-même.
Cedons-luy ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon Fils dans l'art de commander.
Peut-estre il voudra bien luy tenir lieu de Pere.
Je mets sous son pouvoir et le Fils et la Mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gemi, plain-luy¹ Phedre mourante,
Ne rougi point de prendre une voix suppliante.
Je t'avoûray de tout, je n'espere qu'en toy.
Va, j'attens ton retour pour disposer de moy.

SCENE II.

PHEDRE, seule.

O Toy ! qui vois la honte où je suis descenduë,
Implacable Venus, suis-je assez confonduë ?
Tu ne sçaurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un Ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, et bravant ton courroux,
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, vange-toy. Nos causes sont pareilles.
Qu'il aime. Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Cenone ? On me deteste, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHEDRE, CENONE.

CENONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez vostre vertu passée.
Le Roy, qu'on a cru mort, va paroistre à vos yeux,
Thesée est arrivé. Thesée est en ces lieux.
Le peuple, pour le voir, court et se precipite.
Je sortois par vostre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lors que jusques au ciel mille cris élancez...

PHEDRE.

Mon Epoux est vivant, C'enone, c'est assez.
J'ay fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage.
Il vit. Je ne veux pas en sçavoir davantage.

CENONE.

Quoy?

PHEDRE.

Je te l'ay prédit, mais tu n'as pas voulu.
Sur mes justes remors tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'estre pleurée.
J'ay suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

CENONE.

Vous mourez?

PHEDRE.

Juste Ciel ! Qu'ay-je fait aujourd'huy !
Mon Epoux va paroistre, et son Fils avec luy.

Je verray le témoin de ma flâme adultere
Observer de quel front j'ose aborder son Pere,
Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoutez,
L'œil humide de pleurs, par l'Ingrat rebuttez.
Penses-tu que sensible à l'honneur de Thesée,
Il luy cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son Pere et son Roy?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moy?
Il se tairoit en vain. Je sçay mes perfidies,
Cenone, et ne suis point de ces Femmes hardies,
Qui goustant dans le crime une tranquille paix
Ont sçû se faire un front qui ne rougit jamais¹.
Je connoy mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voutes,
Vont prendre la parole, et prests à m'accuser
Attendent mon Epoux pour le desabuser.
Mourons. De tant d'horreurs, qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand, que de cesser de vivre?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroy.
Je ne crains que le nom que je laisse après moy.
Pour mes tristes Enfans quel affreux heritage !
Le sang de Jupiter² doit enfler leur courage.
Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une Mere est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop veritable,
Un jour ne leur reproche une Mere coupable.
Je tremble qu'opprimez de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

CENONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
Jamais crainte ne fust plus juste que la vostre.
Mais à de tels affronts, pourquoy les exposer?
Pourquoy contre vous-même allez-vous déposer?

C'en est fait. On dira que Phèdre trop coupable,
De son Epoux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même en expirant appuyez ses discours.
A vostre Accusateur, que pourray-je répondre ?
Je seray devant luy trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verray jouir,
Et conter vostre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah ! que plutôt du ciel la flâme me devore !
Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux ?

PHÈDRE.

Je le voy comme un Monstre effroyable à mes yeux.

CÉNONE.

Pourquoy donc luy ceder une victoire entière ?
Vous le craignez... Osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'huy.
Qui vous démentira ? Tout parle contre luy.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Vostre trouble present, vostre douleur passée,
Son Pere par vos cris dès long-temps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moy, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

CÉNONE.

Mon zele n'a besoin que de vostre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelque remors.
Vous me verriez plus pronte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remede,

Vostre vie est pour moy d'un prix à qui tout cede.
Je parleray. Thesée aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son Fils.
Un Pere en punissant, Madame, est toujours Pere.
Un supplice leger suffit à sa colere.
Mais le sang innocent dust-il être versé,
Que ne demande point vostre honneur menacé?
C'est un tresor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame, et pour sauver nostre Honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la Vertu¹.
On vient, je voy Thesée.

PHEDRE.

Ah ! je vois Hippolyte.
Dans ses yeux insolens je voy ma perte écrite.
Fay ce que tu voudras, je m'abandonne à toy.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moy.

SCENE IV.

THESÉE, HIPPOLYTE, PHEDRE,
CENONE, THÉRAMÈNE.

THESÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'estre opposée,
Madame, et dans vos bras met...

PHEDRE.

Arrestez, Thesée,
Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne merite plus ces doux empressemens.

Vous estes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en vostre absence épargné vostre Epouse,
Indigne de vous plaire, et de vous approcher,
Je ne dois desormais songer qu'à me cacher.

SCENE V.

THESÉE, HIPPOLYTE, THERAMENE.

THESÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à vostre Pere,
Mon Fils?

HIPPOLYTE.

Phedre peut seule expliquer ce mystere.
Mais si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moy, Seigneur, de ne la plus revoir,
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que vostre Epouse habite.

THESÉE.

Vous, mon Fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas,
C'est vous qui sur ces bords conduisistes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie, et la Reine.
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins desormais peuvent me retarder?
Assez dans les forests mon oisive jeunesse

Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourray-je en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un Tyran, plus d'un Monstre farouche
Avoit de vostre bras senti la pesanteur.
Déjà de l'Insolence heureux persecuteur,
Vous aviez des deux Mers assuré les rivages,
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposoit sur vous.
Et moy, Fils inconnu d'un si glorieux Pere,
Je suis même encor loin des traces de ma Mere.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque Monstre a pû vous échaper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable?
Ou que d'un beau trépas la memoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étois vostre Fils.

THESÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma Famille éperdue?
Si je reviens si craint, et si peu désiré,
O Ciel ! de ma prison pourquoy m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un Ami. Son imprudente flâme
Du Tyran de l'Epire alloit ravir la Femme.
Je servois à regret ses desseins amoureux,
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le Tyran m'a surpris sans defense et sans armes.
J'ay veû Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce Barbare à des monstres cruels,
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moy-même il m'enferma dans des Cavernes sombres,

Lieux profonds et voisins de l'Empire des Ombres.
Les Dieux après six mois, enfin m'ont regardé.
J'ay scû tromper les yeux de qui j'étois gardé¹.
D'un perfide Ennemi j'ay purgé la Nature.
A ses monstres luy-même a servi de pâture.
Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher ;
Que dis-je ? Quand mon ame à soy-même renduë
Vient se rassasier d'une si chere veuë,
Je n'ay pour tout accueil que des fremissemens.
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens.
Et moy-même éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois estre encor dans les prisons d'Epire.
Parlez. Phedre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grece, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au Criminel accordé quelque azile ?
Vous ne répondez point. Mon Fils, mon propre Fils
Est-il d'intelligence avec mes Ennemis ?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime et le coupable.
Que Phedre explique enfin le trouble où je la voy.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroy ?
Phedre toujours en proye à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?

Dieux ! que dira le Roy ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa Maison !
Moy-même plein d'un feu que sa haine reprouve,
Quel il m'a veû jadis et quel il me retrouve !
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'Innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourray de mon Pere émouvoir la tendresse,
Et luy dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sçauroit ébranler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESÉE, CENONE.

THESÉE.

AH ! Qu'est-ce que j'entends ? Un Traistre, un Temeraire
Preparoît cet outrage à l'honneur de son Pere ?
Avec quelle rigueur, Destin, tu me poursuis !
Je ne sçais où je vais, je ne sçais où je suis.
O tendresse ! O bonté trop mal recompensée !
Projet audacieux ! detestable pensée !
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ay reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armay pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pû le retenir !
Et Phedre differoit à le faire punir !
Le silence de Phedre épargnoit le Coupable !

CENONE.

Phedre épargnoit plutôt un Pere déplorable.
Honteuse du dessein d'un Amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phedre mouroit, Seigneur, et sa main meurtriere

Eteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.
J'ay veû lever le bras, j'ay couru la sauver.
Moy seule à vostre amour j'ay sçû la conserver ;
Et plaignant à la fois son trouble et vos allarmes,
J'ay servi malgré moy d'interprete à ses larmes.

THESÉE.

Le perfide ! Il n'a pû s'empêcher de pâlir.
De crainte en m'abordant je l'ay veû tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allegresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré,
Dans Athenes déjà s'étoit-il déclaré ?

CENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THESÉE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé ?

CENONE.

Je vous ay dit Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCENE II¹.

THESÉE, HIPPOLYTE.

THESÉE.

Ah ! le voicy. Grands Dieux ! A ce noble maintien²
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?

Faut-il que sur le front d'un profane Adultere
Brille de la Vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoistre le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pû troubler vostre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foy?

THESÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moy?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des Brigands dont j'ay purgé la Terre!
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton Pere a porté sa fureur,
Tu m'oses presenter une teste ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher sous un Ciel inconnu
Des Païs où mon nom ne soit point parvenu.
Fuy, Traistre. Ne viens point braver icy ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine,
C'est bien assez pour moy de l'opprobre eternal
D'avoir pû mettre au jour un Fils si criminel,
Sans que ta mort encor honteuse à ma Memoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis. Et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux Scelerats qu'a punis cette main,
Pren garde que jamais l'Astre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pié temeraire.
Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
Et toy, Neptune, et toy, si jadis mon courage
D'infames Assassins nettoya ton rivage,

Souvien-toy que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux¹.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ay point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attens de tes soins²
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'huy. Venge un malheureux Pere.
J'abandonne ce Traistre à toute ta colere.
Etouffe dans son sang ses desirs effrontez.
Thesée à tes fureurs connoistra tes bontez.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phedre accuse Hippolyte?
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite ;
Tant de coups imprévûs m'accablent à la fois
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THESÉE.

Traistre, tu pretendois qu'en un lâche silence,
Phedre enseveliroit ta brutale insolence.
Il falloit en fuyant ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner.
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Luy ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire icy parler la Verité,
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie et songez qui je suis.
Quelques crimes toûjours precedent les grands crimes.
Quiconque a pû franchir les bornes legitimes,

Peut violer enfin les droits les plus sacrez
Ainsi que la Vertu, le Crime a ses degrez,
Et jamais on n'a veû la timide Innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un Mortel vertueux
Un perfide Assassin, un lâche Incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste Heroïne,
Je n'ay point de son sang démenti l'origine.
Pitthée estimé sage entre tous les humains¹,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je croy sur tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
J'ay poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane...

THESÉE.

Ouy, c'est ce même orgueil, Lâche, qui te condamne.
Je voy de tes froideurs le principe odieux.
Phedre seule charmoit tes impudiques yeux.
Et pour tout autre objet ton ame indifferente
Dédaignoit de brûler d'une flâme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon Pere, ce cœur (c'est trop vous le celer)
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma veritable offense.
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré vostre défense.
Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.
La Fille de Pallante a vaincu vostre Fils.

Je l'adore, et mon ame à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THESÉE.

Tu l'aimes? Ciel ! Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime.
Je venois en tremblant vous le dire à vous-même.
Hé quoy ? De vostre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature...

THESÉE.

Toujours les Scelerats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroist fausse, et pleine d'artifice ;
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THESÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THESÉE.

Fusses-tu par de-là les Colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un Perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels Amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

THESÉE.

Va chercher des Amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;
Des Traistres, des Ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toy.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toûjours d'inceste et d'adultère !
Je me tais. Cependant Phedre sort d'une Mere,
Phedre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THESÉE.

Quoy ! ta rage à mes yeux perd toute retenuë ?
Pour la dernière fois, ôte-toy de ma veuë.
Sors, Traistre. N'atten pas qu'un Pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THESÉE, *seul.*

Miserable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le Fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole et va l'exécuter.
Un Dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois. Et je sens que malgré ton offense,

Mes entrailles pour toy se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais Pere en effet fut-il plus outragé?
Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ay-je pû mettre au jour un Enfant si coupable?

SCENE IV.

PHEDRE, THESÉE.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste effroy.
Vostre voix redoutable a passé jusqu'à moy.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encor, épargnez vostre Race.
Respectez vostre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moy de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me preparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THESÉE.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé.
Mais l'Ingrat toutefois ne m'est point échapé.
Une immortelle main de sa perte est chargée.
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit ! Quoy ! vos vœux irritez...

THESÉE.

Quoy ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutez?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux legitimes.

Dans toute leur noirceur retracez-moy ses crimes.
Echauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Vostre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foy,
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoy, Seigneur !

THESÉE.

Il l'a dit devant moy.

Mais je sçay rejeter un frivole artifice.
Esperons de Neptune une prompte justice.
Je vay moy-même encore au pié de ses Autels,
Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

SCENE V.

PHEDRE, *seule.*

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
Quel coup de foudre, ô Ciel ! et quel funeste avis !
Je voloïs toute entiere au secours de son Fils,
Et m'arrachant des bras d'Ænone épouvantée,
Je cedoïs au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sçait même où m'alloit porter ce repentir ?
Peut-estre à m'accuser j'aurois pû consentir,
Peut-estre si la voix ne m'eust esté coupée,
L'affreuse Vérité me seroit échapée.

Hippolyte est sensible, et ne sens rien pour moy !
Aricie a son cœur, Aricie a sa foy !
Ah Dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'Ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toûjours fermé,
Fust contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a flechi son audace.
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-estre a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sçauroit souffrir.
Et je me chargerois du soin de le défendre !

SCENE VI.

PHEDRE, CENONE.

PHEDRE.

Chere Cenone, sçais-tu ce que je viens d'apprendre ?

CENONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ay pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ay craint une fureur à vous-même fatale.

PHEDRE.

Cenone, qui l'eust crû ? J'avois une Rivale.

CENONE.

Comment ?

PHEDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche Ennemi qu'on ne pouvoit domter,

Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce Tigre, que jamais je n'aborday sans crainte,
Soumis, apprivoisé reconnoist un Vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

CENONE.

Aricie ?

PHEDRE.

Ah, douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ay souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remors,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure
N'étoit qu'un foible essay du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils veûs ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
Les a-t-on veû¹ souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forests alloient-ils se cacher ?
Hélas ! Ils se voyoient avec pleine licence.
Le Ciel de leurs souûpirs approuvoit l'innocence.
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux.
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.
Et moy, triste rebut de la Nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere.
La Mort est le seul Dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer,
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop prés observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir,
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir.
Et sous un front serein déguisant mes allarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

CENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimeront toujours !

Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une Amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Cenone. Pren pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon Epoux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines legeres.
Le crime de la Sœur passe celui des Freres.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moy, jalouse ! Et Thesée est celui que j'implore !
Mon Epoux est vivant, et moy je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes desormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Miserable ! Et je vis ? Et je soutiens la veuë
De ce sacré Soleil dont je suis descenduë ?
J'ay pour Ayeul le Pere et le Maistre des Dieux.
Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes Ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la Nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon Pere y tient l'Urne fatale.
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses severes mains.

Minos juge aux Enfers tous les pâles Humains.
Ah ! combien fremira son Ombre épouvantée,
Lors qu'il verra sa Fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-estre inconnus aux Enfers ?
Que diras-tu, mon Pere, à ce spectacle horrible ?
Je croy voir de ta main tomber l'Urne terrible,
Je croy te voir cherchant un supplice nouveau,
Toy-même de ton Sang devenir le Bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta Famille.
Reconnoy sa vengeance aux fureurs de ta Fille.
Helas ! Du crime affreux dont la honte me suit¹,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une penible vie.

CENONE.

Hé ! repoussez, Madame, une injuste terreur !
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foiblesse aux Humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une Mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dés long-temps
Les Dieux même, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illegitimes.

PHEDRE.

Qu'entens-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ! Voila comme tu m'as perduë.

Au jour, que je fuyois, c'est toy qui m'as renduë.
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoy te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-estre, et d'un Pere insensé
Le sacrilege vœu peut-estre est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, Monstre execrable.
Va, laisse-moy le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer ;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toy, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin ;
Détestables Flatteurs, Present le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

CENONE, *seule.*

Ah, Dieux¹ ! Pour la servir, j'ay tout fait, tout quitté.
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ay bien mérité.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

QUOY ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?
Vous laissez dans l'erreur un Pere qui vous aime ?
Cruel, si de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie.
Mais du moins en partant assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre Pere à revoquer ses vœux.
Il en est temps encor. Pourquoi ? Par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre Accusatrice ?
Eclaircissez Thesée.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ay-je point dit ?
Ay-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devois-je, en luy faisant un recit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un Pere ?
Vous seule avez percé ce mystere odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les Dieux.
Je n'ay pô vous cacher, jugez si je vous aime,

Tout ce que je voulois me cacher à moy-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ay revelé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ay parlé,
Madame. Et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des Dieux osons nous confier.
Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
Et Phedre tost ou tard de son crime punie,
N'en sçauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous estes reduite.
Osez me suivre. Osez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la Vertu respire un air empoisonné,
Profitez pour cacher vostre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens,
Vous n'avez jusqu'icy de Gardes que les miens,
De puissans Defenseurs prendront nostre querelle.
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos justes cris.
Ne souffrons pas que Phedre assemblant nos débris
Du Trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promettre à son Fils ma dépouille et la vostre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser.
Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer?
Vostre seul interest m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
Sur les pas d'un Banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Helas ! qu'un tel exil, Seigneur, me seroit cher !
Dans quels ravissements, à vostre sort liée

Du reste des mortels je vivrois oubliée !
Mais n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?
Je sçay que sans blesser l'honneur le plus severe,
Je me puis affranchir des mains de vostre Pere.
Ce n'est point m'arracher du sein de mes Parens,
Et la fuite est permise à qui fuit ses Tyrans,
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non ; j'ay trop de soin de vostre renommée.
Un plus noble dessein m'amaine devant vous.
Fuyez vos ennemis, et suivez vostre Epoux.
Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,
Le don de nostre foy ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de Flambeaux.
Aux portes de Trézene, et parmi ces Tombeaux,
Des Princes de ma race antiques sepultures,
Est un Temple sacré, formidable aux Parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment soudain.
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour eternal
Nous irons confirmer le serment solennel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y revere.
Nous le prîrons tous deux de nous servir de Pere.
Des Dieux les plus sacrez j'attesteray le nom.
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les Dieux enfin témoins de mes tendresses
Garantiront la foy de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roy vient. Fuyez, Prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ je demeure un moment.

Allez, et laissez-moy quelque fidelle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THESÉE, ARICIE, ISMENE.

THESÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la verité, que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songez à tout, chere Ismene, et sois preste à la fuite.

SCENE III.

THESÉE, ARICIE.

THESÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame ! Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un eternel adieu.

THESÉE.

Vos yeux ont sçu domter ce rebelle courage ;
Et ses premiers soupirs sont vostre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De vostre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traittoit point comme une criminelle.

THESÉE.

J'entens, il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant.
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Luy, Seigneur?

THESÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours,
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos Victimes,
Ses presens sont souvent la peine de nos crimes.

THESÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.
Vostre amour vous aveugle en faveur de l'Ingrat.

Mais j'en croy des témoins certains, irréprochables.
J'ay vû, j'ay vû couler des larmes veritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de Monstres sans nombre affranchi les Humains.
Mais tout n'est pas détruit ; Et vous en laissez vivre
Un... Vostre Fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop, si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis vostre presence
Pour n'estre pas forcée à rompre le silence.

SCENE IV.

THESÉE, *seul.*

Quelle est donc sa pensée ? Et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toûjours ?
Veulent-ils m'éblouïr par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gesne ?
Mais moy-même, malgré ma severe rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié secrete et m'afflige, et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime estre mieux éclairci.
Gardes. Qu'Œnone sorte et vienne seule ici.

SCENE V.

THESÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la Reine médite,
Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel desespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà de sa presence avec honte chassée
Dans la profonde mer *Ænone* s'est lancée¹.
On ne sçait point d'où part ce dessein furieux.
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THESÉE.

Qu'entens-je ?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la Reine,
Le trouble semble croistre en son ame incertaine.
Quelquefois pour flatter ses secretes douleurs
Elle prend ses Enfans, et les baigne de pleurs.
Et soudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hazard ses pas irresolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoist plus.
Elle a trois fois écrit, et changeant de pensée
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.

THESÉE.

O Ciel ! *Ænone* est morte, et *Phedre* veut mourir ?
Qu'on rappelle mon Fils, qu'il vienne se deffendre,

Qu'il vienne me parler, je suis prest de l'entendre.
Ne precipite point tes funestes bien-faits,
Neptune. J'aime mieux n'estre exaucé jamais.
J'ay peut-estre trop crû des témoins peu fidelles.
Et j'ay trop tost vers toy levé mes mains cruelles.
Ah ! de quel desespoir mes vœux seroient suivis !

SCENE VI.

THESÉE, THERAMENE.

THESÉE.

Theramene, est-ce toy ? Qu'as-tu fait de mon Fils ?
Je te l'ay confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te voy répandre ?
Que fait mon Fils ?

THERAMENE.

O soins tardifs, et superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THESÉE.

Dieux !

THERAMENE.

J'ay vû des mortels perir le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THESÉE.

Mon Fils n'est plus ? Hé quoy ! quand je luy tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hasté son trépas ?
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ?

THERAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézene¹,
Il estoit sur son char. Ses gardes affligez
Imitoient son silence, autour de luy rangez.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes.
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les resnes.
Ses superbes Coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obeïr à sa voix,
L'œil morne maintenant et la teste baissée
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs nostre sang s'est glacé.
Des Coursiers attentifs le crin s'est herissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide²
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menassantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indontable Taureau, Dragon impetueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un azile.
Hippolyte luy seul digne Fils d'un Heros,
Arreste ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au Monstre, et d'un dard lancé d'une main seûre

Il luy fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le Monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant
Se roule, et leur presente une gueule enflâmée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maistre se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vû mesme en ce desordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers des rochers la peur les precipite¹.
L'essieu crie, et se rompt. L'intrepide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les resnes luy-mesme il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moy de pleurs une source eternelle.
J'ay vû, Seigneur, j'ay vû vostre malheureux Fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraye.
Ils courent. Tout son corps n'est bien-tost qu'une playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impetueuse enfin se rallentit.
Ils s'arrestent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses Ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son genereux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher Ami, si mon Pere un jour désabusé

*Plaint le malheur d'un Fils fausement accusé,
Pour apaiser mon sang, et mon ombre plaintive,
Di-luy, qu'avec douceur il traite sa Captive,
Qu'il luy rende... A ce mot ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet, où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoistroit l'œil mesme de son Pere¹.*

THESÉE.

O mon Fils ! cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THERAMENE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant vostre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour Epoux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge et fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une Amante)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur,
Et ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop seûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux,
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux piés de son Amant elle tombe pâmée.
Ismene est auprès d'elle. Ismene toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moy, je suis venu detestant la lumière
Vous dire d'un Héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux employ,
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moy.
Mais j'apperçoy venir sa mortelle ennemie.

SCENE DERNIERE.

THESÉE, PHEDRE, THERAMENE,
PANOPE, GARDES.

THESÉE.

Hé bien ! vous triomphez, et mon Fils est sans vie.
Ah que j'ay lieu de craindre ! Et qu'un cruel soupçon
L'excusant dans mon cœur, m'allarme avec raison !
Mais, Madame, il est mort, prenez vostre victime.
Jouissez de sa perte injuste, ou legitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusez,
Je le croy criminel, puis que vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres,
Sans que j'aïlle chercher d'odieuses lumieres,
Qui ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-estre ne feroient qu'accroistre mon malheur.
Laissez-moy loin de vous, et loin de ce Rivage
De mon Fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persecuté d'un mortel souvenir,
De l'Univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels je me cacherois mieux.
Je hais jusques au soin dont m'honorent les Dieux.
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.
Quoi qu'ils fissent pour moy, leur funeste bonté
Ne me sçauroit payer de ce qu'ils m'ont osté.

PHEDRE.

Non. Thesée, il faut rompre un injuste silence ;
Il faut à vostre Fils rendre son innocence.
Il n'estoit point coupable.

THESÉE.

Ah Pere infortuné !
Et c'est sur vostre foy que je l'ay condamné !
Cruelle, pensez-vous estre assez excusée...

PHEDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moy, Thesée.
C'est moy qui sur ce Fils chaste et respectueux
Osay jeter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flâme funeste.
La detestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte instruit de ma fureur
Ne découvrit un feu qui luy faisoit horreur.
La Perfide abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hastée à vos yeux de l'accuser luy-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déjà tranché ma destinée.
Mais je laissois gemir la Vertu soupçonnée.
J'ay voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ay pris, j'ay fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Medée apporta dans Athenes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne voy plus qu'à travers un nuage
Et le Ciel, et l'Epoux que ma presence outrage ;

Et la Mort à mes yeux déroband la clarté
Rend au jour, qu'ils souilloient, toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, Seigneur.

THESÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la memoire ?
Allons de mon erreur, hélas ! trop éclaircis
Mesler nos pleurs au sang de mon malheureux Fils.
Allons de ce cher Fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-luy les honneurs qu'il a trop meritez.
Et pour mieux apaiser ses Manes irritez,
Que malgré les complots d'une injuste Famille
Son Amante aujourd'huy me tienne lieu de Fille¹.

FIN.

ESTHER.

TRAGÉDIE

Tirée de l'Ecriture Sainte.

PREFACE.

LA celebre Maison de Saint Cyr ayant esté principalement établie pour élever dans la pieté un fort grand nombre de jeunes Demoiselles rassemblées de tous les endroits du Royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les differens états où il luy plaira de les appeller. Mais en leur montrant les choses essentielles et necessaires, on ne neglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entr'elles sur leurs principaux devoirs des Conversations ingenieuses, qu'on leur a composées exprés, ou qu'elles-mêmes composent sur le champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lûës, ou sur les importantes veritez qu'on leur a enseignées. On leur fait reciter par cœur, et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs Poëtes. Et cela leur sert sur tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations, qu'elles pourroient avoir apportées de leurs Provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui peut les amuser innocemment, et

qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu¹.

Mais la plûpart des plus excellens Vers de nostre Langue ayant esté composez sur des matieres fort profanes, et nos plus beaux Airs estant sur des paroles extrêmement molles et effeminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les Personnes illustres, qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette Maison, ont souhaité qu'il y eust quelque Ouvrage, qui sans avoir tous ces défauts, pust produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque sujet de pieté et de morale une espece de Poëme, où le Chant fust meslé avec le Recit ; le tout lié par une Action qui rendist la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposay le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon costé que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet ; d'autant plus qu'il me sembla, que sans alterer aucune des circonstances tant soit peu considerables de l'Ecriture sainte, ce qui seroit à mon avis une espece de sacrilege, je pourrois remplir toute mon Action avec les seules Scenes, que Dieu luy-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'apperceûs qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes Tragedies Grecques, le Chœur et le Chant avec l'Action, et d'employer à chanter les louanges du vray Dieu cette partie du Chœur que les Payens employoient à chanter les louanges de leurs fausses Divinitez.

A dire vray, je ne pensois guere que la chose dust estre aussi publique qu'elle l'a esté. Mais les grandes veritez de l'Ecriture, et la maniere sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé et chanté cet Ouvrage avec tant de grace, tant de modestie, et tant de pieté, qu'il n'a pas esté possible qu'il demeurast renfermé dans le secret de leur Maison. De sorte qu'un divertissement d'Enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la Cour ; le Roy luy-même, qui en avoit esté touché, n'ayant pû refuser à tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi-bien divertir aux choses de pieté, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aye évité soigneusement de mesler le profane avec le sacré, j'ay crû néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Herodote, pour mieux peindre Assuerus. Car j'ay suivi le sentiment de plusieurs sçavans Interpretes de l'Ecriture, qui tiennent que ce Roy est le même que le fameux Darius fils d'Hystaspe, dont parle cet Historien¹. En effet ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ay pas jugé à propos de croire ce même Herodote sur sa parole, lors qu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statuës à leurs Dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Ecriture, aussi bien que par Xenophon, beaucoup mieux instruit que luy des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curse.

On peut dire que l'unité de Lieu est observée dans cette Piece, en ce que toute l'action se passe dans le Palais d'Assuerus. Cependant comme on vouloit rendre ce divertis-

sement plus agreable à des Enfans, en jettant quelque variété dans les décorations, cela a esté cause que je n'ay pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ay fait autrefois dans mes Tragedies.

Je croy qu'il est bon d'avertir icy que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'estre representez par des Filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a esté d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs estoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me resoudre à finir cette Preface, sans rendre à celuy¹ qui a fait la Musique la justice qui luy est dûë, et sans confesser franchement que ses Chants ont fait un des plus grands agrémens de la Piece. Tous les connoisseurs demeurent d'accord, que depuis long-temps on n'a point entendu d'airs plus touchants, ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la Musique du dernier Chœur un peu longue, quoique tres-belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israëlites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour estre délivrées de l'horrible peril où elles estoient, si ce peril estant passé, elles luy en avoient rendu de mediocres actions de graces? Elles auroient directement peché contre la louïable coûtume de leur Nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciast sur le champ par de fort longs cantiques : témoins ceux de Marie sœur de Moyse, de Débora, et de Judith, et tant d'autres dont l'Ecriture est pleine. On dit même que les Juifs encore aujourd'huy celebrent par de grandes actions de graces le jour où leurs Ancestres furent délivrez par Esther de la cruauté d'Aman².

NOMS DES PERSONNAGES.

ASSUERUS, Roy de Perse.

ESTHER, Reine de Perse.

MARDOCHÉE, Oncle d'Esther.

AMAN, Favori d'Assuerus.

ZARÉS, Femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du Palais intérieur d'Assuerus.

ASAPH, Autre Officier d'Assuerus.

ELISE, Confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES DU ROY ASSUERUS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAELITES.

La Scene est à Suse dans le palais d'Assuerus.

La Pieté fait le Prologue.

PROLOGUE.

LA PIETÉ.

*Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce* lieu par la Grace habité.
L'Innocence s'y plaist ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'azile plus fidelle.
Icy, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence feconde
Des Vertus, dont il doit sanctifier le monde.
Un Roy qui me protege, un Roy victorieux
A commis à mes soins ce dépost precieux.
C'est Luy, qui rassembla ces Colombes timides
Esparses en cent lieux, sans secours, et sans guides.
Pour elles à sa porte élevant ce Palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta memoire.
Que tous les soins qu'il prend pour soustenir ta Gloire
Soient gravez de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinez des Rois que tu cheries.
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point estrangere.
Je suis la Pieté, cette Fille si chere,*

* La Maison de S. Cyr.

Qui t'offre de ce Roy les plus tendres soupirs.
Du feu de ton Amour j'allume ses desirs.
Du zele, qui pour toy l'enflâme et le dévore,
La chaleur se répand du Couchant à l'Aurore.
Tu le vois tous les jours devant toy prosterné
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et confondant l'Orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes Temples.
De ta Gloire animé, luy seul de tant de Rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide Interest, l'aveugle Jalousie
S'unissent contre toy pour l'affreuse Heresie¹.
La Discorde en fureur fremit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrez estendars,
Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funebres
Sur les yeux les plus saints a jetté ses tenebres².
Luy seul invariable, et fondé sur la Foy,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toy ;
Et bravant du Demon l'impuissant artifice,
De la Religion soustient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause ; et déploie aujourd'huy
Ce bras, ce mesme bras, qui combattoit pour luy :
Lors que des Nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mesmes Ennemis je reconnois l'orgueil,
Ils viennent se briser contre le mesme écueil.
Déjà rompant par tout leurs plus fermes barrieres,
Du débris de leurs Forts il couvre ses frontieres.
Tu luy donnes un Fils³ prompt à le seconder,
Qui sçait combattre, plaire, obeïr, commander ;
Un Fils, qui comme luy suivy de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ?
Un Fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel desespoir de tous ses Ennemis.

*Pareil à ces Esprits que ta Justice envoie,
Quand son Roy luy dit, Pars, il s'élance avec joye,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses piés revient le déposer.*

*Mais tandis qu'un grand Roy venge ainsi mes injures,
Vous, qui goustez icy des delices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce Heros.
Retracez-luy d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'Impieté la Foy victorieuse.*

*Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de Spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuye au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austerité.
Tout respire icy Dieu, la paix, la verité.*

ESTHER.

ACTE PREMIER¹.

Le Théâtre représente l'Appartement d'Esther.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ELISE.

ESTHER.

Est-ce toy, chere Elise? O jour trois fois heureux !
Que beni soit le Ciel qui te rend à mes vœux ;
Toi, qui de Benjamin comme moy descenduë,
Fus de mes premiers ans la compagne assiduë ;
Et qui d'un mesme joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma memoire !
Mais toy, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel desert a donc pû te cacher ?

ELISE.

Au bruit de vostre mort justement éplorée
Du reste des Humains je vivois séparée,

Et de mes tristes jours n'attendois que la fin ;
Quand tout à coup, Madame, un Prophete divin :
C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse,
Leve-toy, m'a t-il dit ; prens ton chemin vers Suse.
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le thrône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes Tribus allarmées,
Sion ; le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appuy ;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à luy.
Il dit. Et moy de joye et d'horreur penetrée,
Je cours. De ce Palais j'ay sceû trouver l'entrée.
O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos Ayeux !
Le fier Assuerus couronne sa Captive,
Et le Persan superbe est aux piés d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-estre on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altiere Vasthi, dont j'occupe la place,
Lors que le Roy contre elle enflammé de dépit
La chassa de son thrône, ainsi que de son lit.
Mais il ne pût si-tost en bannir la pensée.
Vasthi regna long-temps dans son ame offensée.
Dans ses nombreux Estats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pust détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses Esclaves coururent.
Les Filles de l'Egypte à Suse comparurent.
Celles même du Parthe, et du Scythe indomté
Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire, et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée¹.

Tu sçais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais luy, voyant en moy la fille de son frere,
Me tint lieu, chere Elise, et de pere, et de mere.
Du triste estat des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'esperance.
A ses desseins secrets tremblante j'obeïs.
Je vins. Mais je cachay ma race et mon païs.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales,
Que formoit en ces lieux ce peuple de Rivaies,
Qui toutes disputant un si grand interest,
Des yeux d'Assuerus attendoient leur arrest?
Chacune avoit sa brigade et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours.
Et moy, pour toute brigade et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuerus.
Devant ce fier Monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes.
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'Orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le Roy parut frappé.
Il m'observa long-temps dans un sombre silence.
Et le Ciel, qui pour moy fit pancher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissoit sur son cœur.
Enfin avec des yeux où regnoit la douceur,
Soyez Reine, dit-il; et dès ce moment même
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joye et son amour,
Il combla de presens tous les Grands de sa Cour,

Et même ses bienfaits dans toutes ses Provinces
Inviterent le Peuple aux nêces de leurs Princes.
Hélas ! durant ces jours de joye et de festins,
Quelle estoit en secret ma honte, et mes chagrins !
Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise.
La moitié de la Terre à son sceptre est soûmise,
Et de Jerusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son Temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les festes sont cessées !

ELISE.

N'avez-vous point au Roy confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le Roy, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
Celuy par qui le Ciel regle ma destinée,
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE.

Mardochée ? Hé peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moy le rend ingenieux.
Absent je le consulte. Et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moy trouvent mille passages.
Un Pere a moins de soin du salut de son Fils.
Déjà mesme, déjà par ses secrets avis
J'ay découvert au Roy les sanglantes pratiques
Que formoient contre luy deux ingrats Domestiques.
Cependant mon amour pour nostre nation
A rempli ce Palais de Filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moy transplantées.

Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon estude et mes soins.
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moy-même,
Aux piés de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes Filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune posterité¹.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

UNE DES ISRAELITES
Chante² derriere le theatre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

*J'en reconnois les agreables sons.
C'est la Reine.*

TOUTES DEUX.

*Courons, mes sœurs, obeïssons.
La Reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.*

TOUT LE CHŒUR, entrant sur la Scene
par plusieurs endroits differens.

*La Reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.*

ELISE.

Ciel ! quel nombreux essain d'innocentes beautez
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous costez !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prosperiez, cher espoir d'une Nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos souûpirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agreable encens.
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelque'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se meslant à mes pleurs,
De la triste Sion celebrent les malheurs.

UNE ISRAELITE seule. Chante.

*Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste memoire.
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier souûpir n'occupe ma pensée !*

TOUT LE CHŒUR.

*O rives du Jourdain ! O champs aimez des Cieux !
Sacrez monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux païs¹ de nos Ayeux
Serons-nous toujours exilées ?*

UNE ISRAELITE seule.

*Quand verray-je, ô Sion, relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faïstes?*

*Quand verray-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes festes?*

TOUT LE CHŒUR.

*O rives du Jourdain ! O champs aimez des Cieux !
Sacrez monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux païs de nos Ayeux
Serons-nous toujours exilées ?*

SCENE III¹.

ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE,
LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel Profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée ? O mon Pere, est-ce vous ?
Un Ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas, et caché vostre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O Reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !

Lisez, lisez l'arrest detestable, cruel.
Nous sommes tous perdus et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste Ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace¹.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrez.
Les glaives, les coûteaux, sont déjà preparez.
Toute la Nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalecite²,
A pour ce coup funeste armé tout son credit,
Et le Roy trop credule a signé cet édit.
Prevenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnez, et dans tous ses Etats
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux ! Esclairerez-vous cet horrible carnage ?
Le fer ne connoistra ni le sexe, ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours³.

ESTHER.

O Dieu ! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Ciel ! Qui nous défendra, si tu ne nous défens ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres.
Il faut les secourir. Mais les heures sont cheres.

Le Temps vole, et bien-tost amenera le jour
Où le nom des Hebreux doit perir sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints Prophetes,
Allez, osez au Roy declarer qui vous êtes.

ESTHER.

Helas ! Ignorez-vous quelles severes lois
Aux timides mortels cachent icy les Rois ?
Au fond de leur Palais leur majesté terrible
Affecte à leurs Sujets de se rendre invisible.
Et la mort est le prix de tout Audacieux,
Qui sans estre appelé se presente à leurs yeux,
Si le Roy dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne luy donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abry de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe. Et le crime est égal.
Moy-mesme sur son thrône à ses costez assise,
Je suis à cette loy comme une autre soûmise.
Et sans le prévenir, il faut pour luy parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeller.

MARDOCHÉE.

Quoy ! Lors que vous voyez perir vostre Patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez vostre vie !
Dieu parle, et d'un Mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je, vostre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang, dont vous estes issuë ?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
Et qui sçait, lors qu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son Peuple il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour estre un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il reserve ses Saints.

S'immoler pour son nom, et pour son heritage,
D'un enfant d'Israël, voila le vray partage.
Trop heureuse, pour luy de hazarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre luy tous les Rois de la Terre ?
En vain ils s'uniroient pour luy faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un neant tout l'Univers ensemble.
Et les foibles Mortels, vains jouëts du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'estoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver vostre zele.
C'est luy qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moy, chere Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'Univers,
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous perirez peut-estre, et toute vostre Race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prestent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austere.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain quand le Soleil rallumera le jour,
Contente de perir, s'il faut que je perisse,
J'iray pour mon païs m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

Le Chœur se retire vers le fond du Theatre.

SCENE IV.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain Roy !

Me voicy donc tremblante et seule devant toy.
Mon Pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un Peuple agreable à tes yeux,
Il plût à ton amour de choisir nos Ayeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une posterité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loy.
La Nation chérie a violé sa foy ;
Elle a répudié son Epoux, et son Pere,
Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle sert sous un Maistre étranger.
Mais c'est peu d'estre esclave, on la veut égorger.
Nos superbes Vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'huy qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un Perfide, après tant de miracles,
Pourroit aneantir la foy de tes Oracles ?
Raviroit aux Mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de nostre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'Univers celebrent tes bienfaits,
Et confons tous ces Dieux qui ne furent jamais.

Pour moy, que tu retiens parmi ces Infidelles,
Tu sçais combien je hais leurs festes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solennels à l'Orgueil dédiez,
Seule, et dans le secret je le foule à mes piez ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ay de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton Arrest,
Pour oser de ton Peuple embrasser l'interest.
Ce moment est venu. Ma prompte obeïssance
Va d'un Roy redoutable affronter la presence.
C'est pour toy que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier Lion, qui ne te connoist pas.
Commande en me voyant que son couroux s'apaise,
Et preste à mes discours un charme qui luy plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soûmis,
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

LE CHŒUR.

Toute cette Scene est chantée.

UNE ISRAELITE seule.

*Pleurons, et gémissons, mes fidelles Compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes.*

D'où l'Innocence attend tout son secours.

O mortelles allarmes !

Tout Israël perit. Pleurez, mes tristes yeux.

Il ne fut jamais sous les cieux

Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

UNE AUTRE ISRAELITE.

N'estoit-ce pas assez qu'un Vainqueur odieux,

De l'auguste Sion eust détruit tous les charmes,

Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

LA MEME ISRAELITE.

Foibles agneaux, livrez à des loups furieux,

Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles allarmes !

UNE DES ISRAELITES.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens,

Qui parent nostre teste.

UNE AUTRE.

Revestons-nous d'habillemens

Conformes à l'horrible feste,

Que l'impie Aman nous appreste.

TOUT LE CHŒUR.

*Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens,
Qui parent nostre teste.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;
Et la sœur, et le frere ;
Et la fille, et la mere ;
Le fils dans les bras¹ de son pere.
Que de corps entassez ! Que de membres épars,
Privez de sepulture !
Grand Dieu ! Tes Saints sont la pâture
Des tigres et des leopards.*

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

*Helas ! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberay comme une fleur
Qui n'a veû qu'une Aurore.
Helas ! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur ?*

UNE AUTRE.

*Des offenses d'autrui malheureuses victimes :
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos peres ont peché, nos peres ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.*

TOUT LE CHŒUR.

*Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'Innocence.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Hé quoy ! diroit l'Impieté,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance ?*

UNE AUTRE.

*Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Fremissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obeissent point à vos Dieux.*

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

*Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'Innocence.*

DEUX ISRAELITES.

*O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumière environne !
Qui voles sur l'aîle des vents,
Et dont le trône est porté par les Anges !*

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

*Dieu ! qui veux bien que de simples Enfans
Avec eux chantent tes loüanges !*

TOUT LE CHŒUR.

*Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire,
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Arme-toy, Vien nous défendre.
Descends tel qu'autrefois la Mer te vit descendre.
Que les Méchans apprennent aujourd'huy
A craindre ta colere.
Qu'ils soient comme la poudre, et la paille legere
Que le vent chasse devant luy.*

TOUT LE CHŒUR.

*Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire :
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II¹.

Le Théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuerus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoy? Lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous sçavez qu'on s'en peut reposer sur ma foy,
Que ces portes, Seigneur, n'obeïssent qu'à moy.
Venez. Par tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toûjours que je vous ay juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sinceres,
Tout ce que ce Palais renferme de mysteres.
Le Roy d'un noir chagrin paroist enveloppé.

Quelque songe¹ effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ay couru. Le desordre estoit dans ses discours.
Il s'est plaint d'un peril qui menaçoit ses jours.
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche,
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeller un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de luy ces images funebres,
Il s'est fait apporter ces Annales celebres,
Où les faits de son regne avec soin amassez,
Par de fidelles mains chaque jour sont tracez.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le Roy que j'ay laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus,
Le choix du Sort plaça l'heureux Assuerus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les Devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontez des Cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'huy vous agite?

Vostre ame en m'écoutant paroist toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis,
Haï, craint, envié, souvent plus miserable
Que tous les Malheureux que mon pouvoir accable?

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'Univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'Univers? Tous les jours un homme... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet Ennemi de l'Etat, et du Roy?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toy?

HYDASPE.

Qui? Ce Chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Ouy, luy-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur ! D'une si belle vie
Un si foible Ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'Insolent devant moy ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des Monarques

Tout revere à genoux les glorieuses marques.
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchez,
N'osent lever leurs fronts à la terre attachez,
Luy fierement assis, et la teste immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Presente à mes regards un front seditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.
Du Palais cependant il assiege la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige, et me poursuit ;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ay voulu devancer la lumière,
Je l'ay trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revestu de lambeaux, tout pâle. Mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
D'où luy vient, cher Ami, cette impudente audace ?
Toy, qui dans ce Palais vois tout ce qui se passe ;
Crois-tu que quelque voix ose parler pour luy ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appuy ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le sçavez, son avis salutaire
Découvrit de Tharés le complot sanguinaire.
Le Roy promit alors de le récompenser.
Le Roy depuis ce temps paroist n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ay sçu de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire, où je fus acheté.
Mes richesses des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, sôûtiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.

Cependant, des mortels aveuglement fatal !
De cet amas d'honneurs la douceur passagere
Fait sur mon cœur à peine une atteinte legere.
Mais Mardochée assis aux portes du Palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce Perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa veuë affranchi dans dix jours.
La Nation entiere est promise aux Vautours.

AMAN.

Ah ! Que ce temps est long à mon impatience !
C'est luy, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est luy, qui devant moy refusant de ployer,
Les a livrez au bras qui les va foudroyer.
C'estoit trop peu pour moy d'une telle victime.
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'Univers fremisse ;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyez.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayez :
Il fut des Juifs. Il fut une insolente Race.
Répandus sur la Terre, ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussi-tost de la Terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalecite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sçay que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage¹ ;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, croy-moy, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame à ma grandeur toute entiere attachée,
Des interests du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable, et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuerus.
J'inventay des couleurs. J'armay la calomnie.
J'interessay sa gloire ; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, seditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte vostre Empire ?
Etrangers dans la Perse, à nos Loix opposez,
Du reste des humains ils semblent divisez,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et détestez par tout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts ;
De leur dépouille enfin grossissez vos tresors.
Je dis, et l'on me crut. Le Roy dès l'heure même
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assûre, me dit-il, le repos de ton Roy.
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toy.
Toute la Nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec luy je reglay la journée.
Mais de ce Traistre enfin le trépas différé,
Fait trop souffrir mon cœur de son sang alteré.
Un je ne sçay quel trouble empoisonne ma joye.
Pourquoy dix jours encor faut-il que je le voye ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au Roy, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois comme moy ce Prince inexorable.
Tu sçay combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Elever de sa mort le honteux instrument¹.

AMAN.

J'entends du bruit, je sors. Toy, si le Roy m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH,
SUITE D'ASSUERUS.

ASSUERUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidelle,
Deux Traistres dans son lit assassinoient leur Roy?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moy.

SCENE III.

ASSUERUS, ASAPH.

ASSUERUS, *assis sur son Trône.*

Je veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide,
Et j'ay pâli deux fois au terrible recit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je voy de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laisserent la vie.
Mais ce Sujet zélé, qui d'un œil si subtil
Scût de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moy leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moy fut sauvée,
Quel honneur pour sa foy, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promet beaucoup, c'est tout ce que j'ay scû.

ASSUERUS.

O d'un si grand service oublié trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiete, et le present le frappe.
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.
Et de tant de mortels à toute heure empressez
A nous faire valoir leurs soins interessez,
Il ne.s'en trouve point, qui touchez d'un vrai zele,
Prennent à nostre gloire un interest fidelle ;

Du merite oublié nous fassent souvenir ;
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! Que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance.
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roy ?
Ce Mortel, qui montra tant de zele pour moy,
Vit-il encor ?

ASAPH.

Il voit l'Astre qui vous éclaire.

ASSUERUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?
Quel païs reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du Palais,
Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUERUS.

Et je dois d'autant moins oublier la Vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUERUS.

Et son païs ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces Captifs à perir destinez,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenez.

ASSUERUS.

Il est donc Juif? O Ciel ! Sur le point que la vie
Par mes propres Sujets m'alloit estre ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans?
Un Juif m'a preservé du glaive des Persans?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUERUS.

Regarde à cette porte,
Voy, s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma Cour.

HYDASPE.

Aman à vostre porte a devancé le jour.

ASSUERUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront, peut-estre.

SCENE V.

ASSUERUS, AMAN, HYDASPE,
ASAPH.

ASSUERUS.

Approche, heureux appuy du thrône de ton Maistre,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois

Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarasse mon ame,
Je sçay combien est pur le zele qui t'enflame.
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon interest seul est le but où tu cours.
Dis-moy donc. Que doit faire un Prince magnanime,
Qui veut combler d'honneurs un Sujet qu'il estime?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand Roy
Puis-je recompenser le merite et la foy?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toy-mesme, Aman, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toy peut-on recompenser?

ASSUERUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des Monarques Persans la conduite et l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous.
Pour vous regler sur eux, que sont-ils près de vous?
Vostre regne aux neveux doit servir de modele.
Vous voulez d'un Sujet reconnoistre le zele.
L'honneur seul peut flatter un esprit genereux.
Je voudrois donc, Seigneur, que ce Mortel heureux
De la pourpre aujourd'huy paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos Sujets dans Suse fust mené,
Que pour comble de gloire, et de magnificence,
Un Seigneur éminent en richesse, en puissance,

Enfin de vostre Empire après vous le premier,
Par la bride guidast son superbe coursier ;
Et luy-mesme marchant en habits magnifiques,
Criast à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le Roy
Honore le merite et couronne la foy.

ASSUERUS.

Je voy que la Sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volonteZ ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit executé.
La Vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du Palais prens le Juif Mardochée.
C'est luy que je pretens honorer aujourd'huy.
Ordonne son triomphe, et marche devant luy.
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !

SCENE VI.

ASSUERUS, *seul.*

Le prix est sans doute inouy.
Jamais d'un tel honneur un Sujet n'a jouy.
Mais plus la recompense est grande et glorieuse,
Plus mesme de ce Juif la race est odieuse ;

Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuerus redoute d'estre ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdray pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes...

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, ELISE, THAMAR,
PARTIE DU CHŒUR.

*Esther entre s'appuyant sur Elise : quatre Israélites
soutiennent sa robe.*

ASSUERUS.

Sans mon ordre on porte icy ses pas?
Quel Mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes. C'est vous, Esther? Quoy sans estre attenduë?

ESTHER.

Mes Filles, soutenez vostre Reine éperduë.
Je me meurs.

Elle tombe évanouïe.

ASSUERUS.

Dieux puissans ! Quelle étrange pasleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas vostre Frere?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si severe?
Vivez. Le sceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clemence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salulaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive?

ASSUERUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de vostre Epoux?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur je n'ay jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur vostre front empreinte.
Jugez combien ce front irrité contre moy
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroy.
Sur ce thrône sacré, qu'environne la foudre,
J'ay cru vous voir tout prest à me réduire en poudre.
Helas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colere étincelle...

ASSUERUS.

O Soleil ! O Flambeaux de lumiere immortelle !
Je me trouble moy-mesme, et sans fremissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse,
Du cœur d'Assuerus souveraine maistresse,
Esprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes Estats vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un Roy craint de la Terre entiere,
Devant qui tout fléchit, et baise la poussiere,
Jette sur son Esclave un regard si serain,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUERUS.

Croyez-moy, chere Esther, ce Sceptre, cet Empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat meslent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sçay quelle grace,
Qui me charme toûjours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable Vertu doux et puissans attraits !
Tout respire en Esther l'innocence, et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je ? Sur ce thrône assis auprès de vous,
Des Astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et croy que vostre front preste à mon diadème
Un éclat, qui le rend respectable aux Dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit icy vos pas.
Quel interest, quels soins vous agitent, vous pressent ?
Je voy qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent.
Parlez. De vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure, autant qu'elle m'honore !
Un interest pressant veut que je vous implore.
J'attens ou mon malheur, ou ma felicité,
Et tout dépend, Seigneur, de vostre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUERUS.

Ah ! Que vous enflammez mon desir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ay trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'huy son souverain Seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oseray devant luy rompre ce grand silence,
Et j'ay, pour m'expliquer, besoin de sa presence.

ASSUERUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

à ceux de sa suite.

Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on luy fasse entendre,
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

HYDASPE.

Les sçavans Chaldéens par vostre ordre appelez,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblez.

ASSUERUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-mesme en leur réponse estes intéressée.
Venez, derriere un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartez me prester le secours.
Je crains pour vous, pour moy, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Sui-moy, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre icy les yeux d'une profane Cour,
A l'abry de ce thrône attendez mon retour.

SCENE VIII.

ELISE, PARTIE DU CHŒUR.

Cette Scene est partie déclamée sans chant, et partie chantée.

ELISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'estat où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vû quelle ardente colere
Allumoit de ce Roy le visage severe.

UNE DES ISRAELITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil estoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible

ELISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAELITES chante.

*Un moment a changé ce courage inflexible.
Le Lion rugissant est un Agneau paisible.
Dieu, nostre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.*

LE CHŒUR chante.

*Dieu, nostre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.*

LA MESME ISRAELITE chante.

*Tel qu'un ruisseau docile
Obeït à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontez arbitre souverain,
Le cœur des Rois est ainsi dans ta main.*

ELISE.

*Ah ! Que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce Prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux !*

UNE DES ISRAELITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

*Aux feux inanimez dont se parent les cieux,
Il rend de profanes hommages.*

UNE AUTRE.

Tout son Palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

*Malheureux ! vous quittez le Maistre des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.*

UNE ISRAELITE chante.

*Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes Saints quand seras-tu touché ?*

*Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'Univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?*

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidelle,
Ecoutant nos discours, nous alloit déceler !

ELISE.

Quoy ! Fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphemer le nom du Tout-Puissant
Vouloit forcer vostre bouche timide ?

UNE AUTRE ISRAELITE.

Peut-estre Assuerus, fremissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette Idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAELITE.

Moy ! Je pourrois trahir le Dieu que j'aime ?
J'adorerois un Dieu sans force, et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver luy-même ?

LE CHŒUR chante.

*Dieux impuissans, Dieux sourds, tous ceux qui vous
Ne seront jamais entendus. [implorent,
Que les Demons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus.*

UNE ISRAELITE chante.

*Que ma bouche, et mon cœur, et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontez mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.*

ELISE.

Je n'admiray jamais la gloire de l'Impie.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Au bonheur du Méchant qu'une autre porte envie.

ELISE.

*Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vestemens.
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gemissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.
Son cœur nage dans la mollesse.*

UNE AUTRE ISRAELITE.

*Pour comble de prospérité,
Il espere revivre en sa posterité :
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec luy la joye à pleine coupe.*

LE CHŒUR.

Tout ce reste est chanté.

*Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance !*

UNE ISRAELITE, seule.

*Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.*

UNE AUTRE, seule.

*Le bonheur de l'Impie est toujours agité.
Il erre à la mercy de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.*

LA MESME avec une autre.

*O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur, qui ne te perd jamais !*

LE CHŒUR.

*O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !*

LA MESME, seule.

*Nulle paix pour l'Impie. Il la cherche ; elle fuit :
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.*

UNE AUTRE.

*La gloire des Méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les¹ dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'Aurore.*

LE CHŒUR.

*O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !*

ELISE, sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre Reine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III¹.

*Le Théâtre représente les Jardins d'Esther et un des côtez
du Salon où se fait le festin.*

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARÉS.

ZARÉS.

C'est donc icy d'Esther le superbe Jardin,
Et ce Salon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Ecoutez les conseils d'une Epouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux,
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les Rois craignent sur tout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ay cent fois appris de vostre propre bouche ;
Quiconque ne sçait pas devorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il fuye.
Il est des contretemps qu'il faut qu'un Sage essuye.

Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! O supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut estre effacée !
Un execrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vû de la pourpre habillé par mes mains ?
C'est peu qu'il ait sur moy remporté la victoire ;
Malheureux, j'ay servi de Heraut à sa gloire.
Le traistre ! Il insultoit à ma confusion.
Et tout le peuple mesme avec derision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chute certaine en tiroit le presage.
Roy cruel ! Ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir la tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÉS.

Pourquoy juger si mal de son intention ?
Il croit recompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire,
Qu'il en ait si long-temps differé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par vostre conseil.
Vous mesme avez dicté tout ce triste appareil.
Vous estes après luy le premier de l'Empire.
Sçait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sçait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ay foulé sous les piés remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ay fait taire les Loix, et gemir l'Innocence ;

Que pour luy des Persans bravant l'aversion,
J'ay cheri, j'ay cherché la malediction.
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée¹,
Le Barbare aujourd'huy m'expose à leur risée?

ZARÉS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zeile que pour luy vous fistes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre-nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs desolez,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la Cour nous hait, le Peuple nous deteste.
Ce Juif mesme, il le faut confesser malgré moy,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroy.
Les malheurs sont souvent enchaînez l'un à l'autre ;
Et sa race toûjours fut fatale à la vostre.
De ce leger affront songez à profiter.
Peut-estre la Fortune est preste à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prevenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je fremis quand je voy
Les abysmes profonds qui s'offrent devant moy.
La chute desormais ne peut estre qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écarterz,
Où vos Ayeux errans jadis furent jettez,
Lorsque des Juifs contre-eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin derobez-vous.
Nos plus riches thresors marcheront devant nous.
Vous pouvez du depart me laisser la conduite.
Sur tout de vos Enfans j'assureray la fuite.

N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus seure pour nous que cette Cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je voy quelqu'un marcher.
C'est Hydaspe.

SCENE II.

AMAN, ZARÉS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courois vous chercher.
Vostre absence en ces lieux suspend toute la joye ;
Et pour vous y conduire Assuerus m'envoye.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoy toujourns de ce Juif l'image vous desole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuerus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné vostre Victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondez
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croiray-je le bonheur, que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ay des sçavans Devins entendu la réponse¹.
Ils disent que la main d'un perfide Estranger
Dans le sang de la Reine est preste à se plonger.
Et le Roy, qui ne sçait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet detestable.

AMAN.

Ouy, ce sont, cher Ami, des monstres furieux.
Il faut craindre surtout leur Chef audacieux.
La terre avec horreur dés long-temps les endure :
Et l'on n'en peut trop tost délivrer la Nature.
Ah ! je respire enfin. Chere Zarés, Adieu.

HYDASPE.

Les Compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la feste.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous appreste.

SCENE III.

ELISE, LE CHŒUR.

Cecy se recite sans chant.

UNE DES ISRAELITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est luy-même et j'en fremis, ma sœur.

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIERE.

C'est celui qui trouble la Terre.

ELISE.

Peut-on en le voyant ne le connoistre pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAELITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la Mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sçay si ce Tigre a reconnu sa proie.
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joye,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ELISE.

Que ce nouvel honneur va croistre son audace !
Je le voy, mes sœurs, je le voy.
A la table d'Esther l'Insolent près du Roy
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAELITES.

Ministres du festin, de grace dites-nous,
Quels mets à ce Cruel, quel vin preparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse¹,
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuerus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchans
Calmoit d'un Roy jaloux la sauvage tristesse.

UNE ISRAËLITE.

Tout le reste de cette Scène est chanté.

*Que le Peuple est heureux,
Lors qu'un Roy genereux,
Craint dans tout l'Univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le Peuple ! Heureux le Roy luy-même !*

TOUT LE CHŒUR.

*O repos ! O tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême Autorité
Dans ses Conseils a toujours auprès d'elle
La Justice, et la Vérité !*

UNE ISRAELITE.

Ces quatre Stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le Chœur¹.

*Rois, chassez la Calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.*

*Sa fureur de sang avide
Poursuit par tout l'Innocent.
Rois, prenez soin de l'Absent
Contre sa langue homicide.*

*De ce Monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.*

*La Fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin,
Mais sur ses pas vient enfin
Le Repentir inutile.*

UNE ISRAELITE, seule.

*D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un Roy sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide Imposteur.*

UNE AUTRE.

*J'admire un Roy victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un Roy sage, et qui hait l'injustice,*

*Qui sous la loy du Riche imperieux
Ne souffre point que le Pauvre gemisse,
Est le plus beau present des Cieux.*

UNE AUTRE.

La Veuve en sa defense espere.

UNE AUTRE.

De l'Orphelin il est le Pere.

TOUTES, ensemble.

*Et les larmes du Juste implorant son appuy
Sont precieuses devant luy.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Détourne, Roy puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roy puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.*

UNE AUTRE.

*Ainsi puisse sous toy trembler la Terre entiere.
Ainsi puisse à jamais contre tes Ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barriere.
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soûmis.*

*Que de ton bras la force les renverse.
Que de ton nom la terreur les disperse.
Que tout leur Camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile,
Et si par un chemin il entre en tes Estats,
Qu'il en sorte par plus de mille¹.*

SCENE IV¹.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE,
LE CHŒUR.

ASSUERUS, à *Esther*.

Ouy, vos moindres discours ont des graces secretes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare thresor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva vostre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordez ;
Dussiez-vous, je l'ay dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant Empire.

ESTHER.

Je ne m'é gare point dans ces vastes desirs.
Mais, puisqu'il faut enfin expliquer mes sôûpirs,
Puisque mon Roy luy-mesme à parler me convie ;

Elle se jette aux piés du Roy.

J'ose vous implorer et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un Peuple infortuné,
Qu'à perir avec moy vous avez condamné.

ASSUERUS, *la relevant.*

A perir ? Vous ? Quel Peuple ? Et quel est ce mystere ?

AMAN, *tout bas.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son pere.
De vos ordres sanglans vous sçavez la rigueur.

AMAN.

Ah, Dieux !

ASSUERUS.

Ah ! De quel coup me percez-vous le cœur ?
Vous la fille d'un Juif ? Hé quoy ? Tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'Innocence, et la sagesse même,
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours ?
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma priere.
Mais je demande au moins que, pour grace derniere,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler ;
Et que sur tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUERUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu ! Confonds l'audace et l'imposture¹.
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la Nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des Humains,
D'une riche contrée autrefois Souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs Peres,
Ont vû benir le cours de leurs destins prosperes.

Ce Dieu, Maistre absolu de la Terre et des Cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom. Le monde est son ouvrage,
Il entend les soupirs de l'Humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaies loix,
Et du haut de son trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux oserent s'adresser.
Roy, peuples en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens, leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais pour punir enfin nos Maistres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vist le jour
L'appella par son nom, le promit à la Terre,
Le fit naistre, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers rempars, et les portes d'airain,
Mit des superbes Rois la dépouille en sa main,
De son Temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus par luy vainqueur publia ses bienfaits,
Regarda nostre Peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos loix, et nos festes divines ;
Et le Temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais de ce Roy si sage, heritier insensé
Son Fils¹ interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa Race,
Le retrancha luy-même, et vous mit en sa place.
Que n'esperions-nous point d'un Roy si genereux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un Roy regne, ami de l'innocence.
Par tout du nouveau Prince on vantoit la clemence.
Les Juifs par tout de joye en pousserent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujourns par de cruels esprits,

Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un Barbare enfanté,
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un Ministre ennemi de vostre propre Gloire...

AMAN.

De vostre gloire? Moy? Ciel! Le pourriez-vous croire?
Moy, qui n'ay d'autre objet, ni d'autre Dieu...

ASSUERUS.

Tay-toy.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roy?

ESTHER.

Nostre ennemi cruel devant vous se declare.
C'est luy. C'est ce Ministre infidelle et barbare,
Qui d'un zele trompeur à vos yeux revestu,
Contre nostre innocence arma vostre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par tout l'affreux signal en même temps donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné.
On verra sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide Etranger desoler vos Provinces,
Et dans ce Palais même en proye à son courroux,
Le sang de vos Sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on veû marcher parmi vos Ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que vostre main sur eux appesantie
A leurs persecuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,

De rompre des Méchans les trames criminelles,
De mettre vostre trône à l'ombre de ses aîles.
N'en doutez point, Seigneur, il fut vostre soutien.
Luy seul mit à vos piez le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les Mers dans vos vastes limites.
Luy seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux Traistres tout prests à vous percer le sein.
Helas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUERUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de nostre famille.
Mon pere estoit son frere. Il descend, comme moy,
Du sang infortuné de nostre premier Roy.
Plein d'une juste horreur pour un Amalecite,
Race que nostre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman, pû fléchir les genous,
Ni luy rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De-là contre les Juifs, et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infame trépas l'instrument execrable.
Dans une heure au plus tard ce Vieillard venerable,
Des portes du Palais par son ordre arraché,
Couvert de vostre pourpre y doit estre attaché.

ASSUERUS.

Quel jour meslé d'horreur vient effrayer mon ame ?
Tout mon sang de colere et de honte s'enflame.

J'étois donc le jouët... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appellez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

Le Roy s'éloigne¹.

UNE ISRAELITE.

Verité, que j'implore, acheve de descendre.

SCENE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, à *Esther*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé,
J'en atteste du Ciel la puissance suprême,
En les perdant j'ay crû vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon credit.
Le Roy, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sçay par quels ressorts on le pousse, on l'arreste,
Et fais, comme il me plaist, le calme et la tempeste.
Les interests des Juifs déjà me sont sacrez :
Parlez. Vos ennemis aussi-tost massacrez,
Victimes de la foy que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur repareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traistre, laisse-moy.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toy.
Miserable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prest à te juger tient déjà sa balance.

Bientost son juste arrest te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton regne est passé.

AMAN.

Ouy, ce Dieu, je l'avoüe, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait. Mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

Il se jette à ses piés.

Par le salut des Juifs, par ces piés que j'embrasse,
Par ce sage Vieillard, l'honneur de vostre race,
Daignez d'un Roy terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrez genoux.

SCENE VI.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE,
GARDES, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

Quoy? Le Traistre sur vous porte ses mains hardies?
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble appuyant la foy de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle¹ le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée.
Et que devant sa porte au lieu de Mardochée,
Appaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengez il repaisse les yeux.

Aman est emmené par les Gardes.

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS continuë en s'adressant à Mardochée.

Mortel, cheri du Ciel, mon salut et ma joye,
Aux conseils des méchans ton Roy n'est plus en proye.
Mes yeux sont dessillez, le crime est confondu.
Viens briller prés de moy dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens, et la puissance.
Possede justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soûmis.
Je leur livre le sang de tous leurs Ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son Temple, et peuplez vos Citez.
Que vos heureux Enfans dans leurs solemnitez,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur memoire.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ASAPH, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le Traistre est expiré,

Par le Peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le miserable reste.

MARDOCHÉE.

Roy, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUERUS.

Ouy, je t'entens. Allons par des ordres contraires
Revoquer d'un Méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! Par quelle route inconnuë aux Mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCENE DERNIERE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

*Dieu fait triompher l'Innocence,
Chantons, célébrons sa puissance.*

UNE ISRAELITE.

*Il a veü contre nous les méchans s'assembler,
Et nostre sang prest à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du Ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé.
Ses propres flèches l'ont percé.*

UNE AUTRE.

*J'ay veû l'Impie adoré sur la terre.
Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pies ses ennemis vaincus.
Je n'ay fait que passer, il n'estoit déjà plus.*

UNE AUTRE.

*On peut des plus grands Rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pieges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice,
Qu'il ne sent point en luy.*

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salulaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAELITE, seule.

*De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au peril d'une mort funeste
Son zele ardent s'est exposé.
Elle a parlé, le Ciel a fait le reste.*

DEUX ISRAELITES¹.

*Esther a triomphé des filles des Persans :
La Nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.*

L'UNE DES DEUX.

*Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?*

L'AUTRE.

*Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?*

TOUTES DEUX, ensemble.

*Esther a triomphé des filles des Persans.
La Nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toy, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vestemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.*

TOUT LE CHŒUR.

*Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.*

UNE ISRAELITE, seule.

Je reverray ces campagnes si cheres.

UNE AUTRE.

J'iray pleurer au tombeau de mes Peres.

TOUT LE CHŒUR.

*Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.*

UNE ISRAELITE, seule.

*Relevez, relevez les superbes portiques
Du Temple où nostre Dieu se plaist d'estre adoré.
Que de l'or le plus pur son Autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toy de tes cedres antiques.
Prestres sacrez, preparez vos cantiques.*

UNE AUTRE.

*Dieu descend, et revient habiter parmi nous.
Terre, fremi d'allegresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.*

UNE AUTRE.

*Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connoist la douceur !
Jeune peuple, courez à ce Maistre adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connoist la douceur !*

UNE AUTRE.

*Il s'appaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse.
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mere a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec luy partager nostre amour ?*

TROIS ISRAELITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a revelé sa gloire.

TOUTES TROIS, ensemble.

Ah ! qui peut avec luy partager nostre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

*Que son nom soit beni ! Que son nom soit chanté,
Que l'on celebre ses ouvrages,
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité.*

FIN.

ATHALIE.

TRAGÉDIE,

Tirée de l'Écriture Sainte.

PREFACE¹.

TOUT le monde sçait que le Royaume de Juda estoit composé des deux Tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres Tribus qui se revolterent contre Roboam, composoient le Royaume d'Israël. Comme les Rois de Juda estoient de la Maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la Ville et le Temple de Jerusalem, tout ce qu'il y avoit de Prestres et de Levites se retirerent auprès d'eux, et leur demeurerent toujours attachez. Car depuis que le Temple de Salomon fut basti, il n'estoit plus permis de sacrifier ailleurs, et tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelez par cette raison dans l'Ecriture les hauts Lieux, ne luy estoient point agreables. Ainsi le culte legitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix Tribus, excepté un tres-petit nombre de personnes, estoient ou Idolâtres ou Schismatiques.

Au reste ces Prestres et ces Levites faisoient eux-mêmes une Tribu fort nombreuse². Ils furent partagez en diverses Classes pour servir tour à tour dans le Temple, d'un jour de Sabbath à l'autre. Les Prestres estoient de la Famille d'Aaron, et il n'y avoit que ceux de cette Famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les Levites leur estoient subordonnez, et avoient soin entre-autres choses du chant, de la preparation des victimes, et de la garde du Temple. Ce nom de Levite ne laisse pas d'estre donné quelquefois

indifferemment à tous ceux de la Tribu. Ceux qui estoient en semaine avoient, ainsi que le grand Prestre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le Temple estoit environné, et qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice s'appelloit en general le Lieu saint. Mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du Temple interieur où estoit¹ le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, et les Tables des pains de proposition. Et cette partie estoit encore distinguée du Saint des Saints, où estoit l'Arche, et où le grand Prestre seul avoit le droit d'entrer une fois l'année. C'estoit une Tradition assez constante que la Montagne sur laquelle le Temple fut basti, estoit la même Montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ay cru devoir expliquer icy ces particularitez, afin que ceux à qui l'Histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez presente, n'en soient point arrestez en lisant cette Tragedie. Elle a pour sujet, Joas reconnu et mis sur le Thrône ; et j'aurois dû dans les regles l'intituler *Joas*. Mais la pluspart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ay pas jugé à propos de la leur presenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y jouë un personnage si considerable, et que c'est sa mort qui termine la Piece. Voicy une partie des principaux événemens qui devancerent cette grande action².

Joram Roy de Juda, fils de Josaphat, et le septième Roy de la race de David, épousa Athalie fille d'Achab et de Jezabel, qui regnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jezabel, par leurs sanglantes persecutions contre les Prophetes. Athalie, non moins impie que sa Mere, entraîna bien-tost le Roy son Mary dans l'Idolatrie et fit même construire dans Jerusalem un Temple à Baal, qui estoit le Dieu du païs de Tyr et de Sidon, où Jezabel avoit pris naissance. Joram, après avoir veu perir par les

maines des Arabes et des Philistins tous les Princes ses Enfans à la reserve d'Okosias, mourut luy-même miserablement d'une longue maladie qui luy consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empescha pas Okosias d'imiter son impieté et celle d'Athalie sa mere. Mais ce Prince, après avoir regné seulement un an, estant allé rendre visite au Roy d'Israël frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la Maison d'Achab; et tué par l'ordre de Jehu, que Dieu avoit fait sacrer par ses Prophetes, pour regner sur Israël, et pour estre le Ministre de ses vengeancees. Jehu extermina toute la posterité d'Achab, et fit jetter par les fenestres Jezabel, qui selon la prediction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son heritage. Athalie ayant appris à Jerusalem tous ces massacres, entreprit de son costé d'éteindre entierement la Race royale de David, en faisant mourir tous les Enfans d'Okosias ses Petits-fils. Mais heureusement Josabet sœur d'Okosias, et fille de Joram, mais d'une autre mere qu'Athalie, estant arrivée lorsqu'on égorgeoit les Princes ses Neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mam-melle, et le confia avec sa Nourrice au grand Prestre son mary qui les cacha tous deux dans le Temple, où l'Enfant fut élevé secretement jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roy de Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le Texte grec des Paralipomenes que Severe Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce Prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en estat de répondre aux questions qu'on luy fait.

Je croy ne luy avoir rien fait dire, qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la memoire. Mais quand j'aurois esté un peu au-delà, il faut considerer que c'est icy un Enfant tout extraordinaire, élevé

dans le Temple par un grand Prestre, qui le regardant comme l'unique esperance de sa Nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la Religion et de la Royauté. Il n'en estoit pas de même des Enfans des Juifs, que de la pluspart des nostres. On leur apprennoit les saintes Lettres, non seulement dés qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de Saint Paul, dés la mammelle. Chaque Juif estoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la Loy tout entier. Les Rois estoient même obligez de l'écrire deux fois¹, et il leur estoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire icy que la France voit en la personne d'un Prince² de huit ans et demi, qui fait aujourd'huy ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un Enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation : et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brille³ dans les reparties de ce jeune Prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir peché contre les regles de la vray-semblance.

L'âge de Zacharie fils du grand Prestre, n'estant point marqué, on peut luy supposer si l'on veut deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ay suivi l'explication de plusieurs Commentateurs⁴ fort habiles, qui prouvent par le Texte même de l'Ecriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josephe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, estoient autant de Prestres et de Levites, aussi-bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces Interpretes, tout devoit estre saint dans une si sainte action, et aucun Profane n'y devoit estre employé. Il s'y agissoit non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand Roy cette suite de Descendans dont devoit naître le Messie. Car ce Messie tant de fois promis comme Fils d'Abraham, devoit

aussi estre Fils de David et de tous les rois de Juda. De là vient que* l'illustre et sçavant Prelat¹, de qui j'ay emprunté ces paroles, appelle Joas le precieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes. Et l'Ecriture dit expressément, que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la Lampe qu'il luy avoit promise. Or cette Lampe qu'estoit-ce autre chose que la Lumiere qui devoit estre un jour revelée aux Nations?

L'Histoire ne specifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interprètes veulent que ce fust un jour de Feste. J'ay choisi celle de la Pentecoste, qui estoit l'une des trois grandes Festes des Juifs². On y celebroit la memoire de la publication de la Loy sur le mont de Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la Feste des Prémices. J'ay songé que ces circonstances me fourniroient quelque varieté pour les chants du Chœur.

Ce Chœur est composé de jeunes Filles de la Tribu de Levi, et je mets à leur teste une Fille, que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le Chœur chez sa Mere. Elle chante avec luy, porte la parole pour luy, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens Chœurs qu'on appelloit le Coryphée. J'ay aussi essayé d'imiter des Anciens cette continuité d'Action, qui fait que leur Theatre ne demeure jamais vuide ; les intervalles des Actes n'estant marquez que par des hymnes et par des moralitez du Chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-estre un peu hardi d'avoir osé mettre sur la Scene un Prophete inspiré de Dieu, et qui predict l'avenir. Mais j'ay eû la precaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophetes

* M. de Meaux.

mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas en termes exprés que Joïada ait eû l'esprit de prophetie, comme elle le dit de son Fils, elle le represente comme un homme tout plein de l'Esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroist-il pas par l'Evangile qu'il a pû prophetiser en qualité de souverain Pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui après trente années d'un regne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des Flatteurs, et se souïlla du meurtre de Zacharie fils et successeur de ce grand Prestre. Ce meurtre commis dans le Temple fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite. On pretend même que depuis ce jour là les réponses de Dieu cessèrent entierement dans le Sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du Temple et la ruine de Jerusalem. Mais comme les Prophetes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le thrône un des Ancestres du Messie, j'ay pris occasion de faire entrevoir la venuë de ce Consolateur, après lequel tous les anciens Justes sôûpiroient. Cette Scene, qui est une espece d'Episode, ameine tres-naturellement la Musique, par la coûtume qu'avoient plusieurs Prophetes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens. Témoin cette troupe de Prophetes, qui vinrent au devant de Saül avec des harpes et des lyres, qu'on portoit devant eux ; et témoin Elisée luy même, qui estant consulté sur l'avenir par le Roy de Juda et par le Roy d'Israël, dit comme fait icy Joad, *Adducite mihi Psaltem*. Ajoûtez à cela que cette Prophetie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la Piece, par la consternation et par les differens mouvemens où elle jette le Chœur et les principaux Acteurs.

LES NOMS DES PERSONNAGES¹.

JOAS, Roy de Juda, fils d'Okosias.

ATHALIE, Veuve de Joram, Ayeule de Joas.

JOAD, autrement JOIADA, Grand Prestre.

JOSABET, Tante de Joas, Femme du Grand Prestre.

ZACHARIE, Fils de Joad et de Josabet.

SALOMITH, Sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.

AZARIAS,

ISMAEL,

ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRESTRES ET DES LEVITES.

MATHAN, Prestre Apostat, Sacrificateur de Baal.

NABAL, Confident de Mathan.

AGAR, Femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRESTRES ET DE LEVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE DE JOAS.

CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LEVI.

*La Scene est dans le Temple de Jerusalem, dans un Vestibule
de l'appartement du Grand Prestre.*

ATHALIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUY, je viens dans son Temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Celebrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le Mont Sina la Loi nous fut donnée.
Que les temps sont changez ! Si-tost que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du Temple orné par tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques.
Et tous devant l'Autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux
Au Dieu de l'Univers consacroient ces prémices. [fruits',
Les Prestres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une Femme arrestant ce concours,
En des jours tenebreux a changé ces beaux jours.

D'Adorateurs zelez à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mysteres,
Et blaspheme le nom qu'ont invoqué leurs peres.
Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'Autel vous faisant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'huy ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous estre saint et juste impunément ?
Dés long-temps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
Dés long-temps vostre amour pour la Religion
Est traité de revolte et de sedition.
Du merite éclatant cette Reine jalouse,
Hait sur tout Josabet vostre fidelle épouse.
Si du grand Prestre Aaron Joad est successeur,
De nostre dernier Roy Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce Prestre sacrilege,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiege ;
Mathan de nos autels infame deserteur,
Et de toute vertu zélé persecuteur.
C'est peu que le front ceint d'une mître étrangere,
Ce Levite à Baal preste son ministere.
Ce Temple l'importune, et son impieté
Voudroit aneantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente¹.
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantost à cette Reine il vous peint redoutable.
Tantost voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il luy feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
Vous cachez des tresors par David amassez.
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie,
Dans un sombre chagrin paroist ensevelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le Lieu saint des regards furieux;
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un Vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moy, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prest d'éclater,
Et que de Jezabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son Sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait aussi des Méchans arrester les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ay point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zele officieux
Qui sur tous mes perils vous fait ouvrir les yeux.
Je voy que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israélite.
Le Ciel en soit beni. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foy qui n'agit point, est-ce une foy sincere?
Huit ans déjà passez, une impie Etrangere¹
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos Rois,
Des enfans de son fils detestable homicide,
Et même contre Dieu leve son bras perfide.

Et vous, l'un des soûtiens de ce tremblant Etat,
Vous nourri dans les camps du saint Roy Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes allarmées,
Lorsque d'Okosias le trépas imprévû
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jehu ;
Je crains Dieu, dites-vous, sa verité me touche.
Voicy comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
Du zele de ma loy que sert de vous parer ?
Par de steriles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ay-je besoin du sang des boucs et des genisses ?
Le sang de vos Rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abbattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leur Roy¹ vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hebreux autrefois si jaloux,
Il voit sans interest leur grandeur terrassée,
Et sa misericorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains,
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toûjours des yeux pour ne point voir,

Peuple ingrat? Quoy, toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux¹ accomplis en nos jours?
Des Tyrans d'Israël les celebres disgraces,
Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
Prés de ce champ fatal Jezabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens desalterez,
Et de son corps hideux les membres déchirez ;
Des Prophetes menteurs la troupe confonduë,
Et la flamme du Ciel sur l'autel descenduë ;
Elie aux Elemens parlant en Souverain,
Les Cieux par luy fermez et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluye et sans rosée ;
Les morts se ranimans à la voix d'Elisée ;
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'huy qu'il fut dans tous les temps.
Il sçait quand il luy plaist faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours present à sa memoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils² ?
Helas ! Nous esperions que de leur race heureuse,
Devoit sortir de Rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par tout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses piez tous les Rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoy renoncez-vous?

ABNER.

Ce Roy fils de David, où le chercherons-nous?
Le Ciel même peut-il reparer les ruines
De cet arbre séché jusques dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah ! Si dans sa fureur elle s'estoit trompée,
Si du sang de nos Rois quelque goutte échapée...

JOAD.

Hé bien? Que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moy !
De quelle ardeur j'irois reconnoistre mon Roy !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoy me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable heritier de ces Rois triomphans,
Okosias restoit seul avec ses enfans.
Par les traits de Jehu je vis percer le pere,
Vous avez veû les fils massacrez par la mere.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horison fait le tiers¹ de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prieres rappelle,
Retrouvez-vous au Temple avec ce même zele.
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'appreste,
Et du Temple déjà l'aube blanchit le faiste.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCENE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, Princesse, il faut parler
Et vostre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence
Abusant contre luy de ce profond silence,
Accuse¹ trop long-temps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? Le succès animant leur fureur,
Jusques sur nostre Autel vostre injuste Marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune Roy que vos mains ont sauvé,
Sous l'aîle du Seigneur dans le Temple élevé.
De nos Princes Hebreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu, par qui regnent les Rois.
Aussi-tost, assemblant nos Levites, nos Prestres,
Je leur declareray l'heritier de leurs Maistres.

JOSABET.

Sçait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin²,

Et se croit quelque enfant rejeté par sa mere,
A qui j'ay par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Helas ! De quel peril je l'avois scû tirer !
Dans quel peril encore est-il prest de rentrer¹ !

JOAD.

Quoy ? Déja vostre foy s'affoiblit et s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachay cet Enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa presence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échaper mon secret.
Sur-tout j'ay crû devoir aux larmes, aux prieres,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entieres.
Cependant aujourd'huy puis-je vous demander
Quels amis vous avez prests à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il prés de son Roy fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pust assûrer sur sa foy,
Ne sçait pas même encor si nous avons un Roy.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed ? Est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon Pere sur eux les bien-faits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ay-je pas dit? Nos Prestres, nos Levites.

JOSABET.

Je sçay que prés de vous en secret assemblé¹
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit reveler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roy venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage, est-ce assez de leur zele?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est icy renfermé,
De ses fiers Etrangers assemblant les cohortes,
N'environne le Temple et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos Ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne sçavent que gemir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des Victimes?
Peut-estre dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protege l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël

Jura d'exterminer Achab et Jezabel ;
Dieu, qui frappant Joram, le mary de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toûjours étendu.

JOSABET.

Et c'est sur tous ces Rois sa justice severe,
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sçait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu le separant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra luy faire grace ?
Helas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgez la chambre estoit remplie,
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbare Soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma veuë.
Je me figure encor sa Nourrice éperduë,
Qui devant les Bourreaux s'estoit jettée en vain,
Et foible le tenant renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment luy rendirent l'usage.
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne luy soit point funeste.
Du fidelle David, c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta Loy,
Il ne connoît encor d'autre pere que toy.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du peril, si ma foy s'intimide,
Si la chair et le sang se troublant aujourd'huy,

Ont trop de part aux pleurs que je répans pour luy ;
Conserve l'heritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moy de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel.
Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colere,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du pere.
Tout ce qui reste encor de fidelles Hebreux
Luy viendront aujourd'huy renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jezabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu par sa voix même appuyant nostre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son Temple.
Deux infidelles Rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un Roy soit élevé,
Qui se souviennne un jour qu'au rang de ses Ancestres,
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prestres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même Enfant à tes ordres docile,
Doit estre à tes desseins un instrument utile ;
Fay qu'au juste heritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.
Confons dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle,
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,

De la chûte des Rois funeste avancoureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Vostre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,
De vostre auguste Pere accompagnez les pas.
O filles de Levi, troupe jeune et fidelle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zele,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joye en mes longs déplaisirs ;
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos testes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses festes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entens déjà, j'entens la trompette sacrée,
Et du Temple bien-tost on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais preparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

*Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.*

*Son Empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.*

UNE VOIX, seule.

*En vain l'injuste violence
Au peuple qui le louë, imposeroit silence,
Son nom ne perira jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.*

TOUT LE CHŒUR repete.

*Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.*

UNE VOIX, seule.

*Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et meûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut, les rend avec usure.*

UNE AUTRE.

*Il commande au Soleil d'animer la nature,
Et la lumiere est un don de ses mains.
Mais sa Loy sainte, sa Loy pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.*

UNE AUTRE.

*O Mont de Sinaï, conserve la memoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.*

*Dis-nous, pourquoi ces feux et ces éclairs
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?*

UNE AUTRE.

*Il venoit reveler aux enfans des Hebreux
De ces preceptes saints la lumiere immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.*

TOUT LE CHŒUR.

*O divine, ô charmante Loy!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foy!*

UNE VOIX, seule.

*D'un joug cruel il sauva nos ayeux,
Les nourrit au desert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses loix, il se donne luy-même :
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime,*

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

LA MEME VOIX.

*Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses loix, il se donne luy-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.*

LE CHŒUR.

*O divine, ô charmante Loy !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à son Dieu son amour et sa foy !*

UNE AUTRE VOIX, seule.

*Vous, qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le Tyran qui l'outrage.
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais¹.*

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante Loy, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes Filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prieres publiques.
Voicy nostre heure. Allons celebrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroistre à nostre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je? mon Fils, quel sujet vous rameine?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma Mere !

JOSABET.

Hé bien, quoy?

ZACHARIE.

Le Temple est profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir vostre Mere.

ZACHARIE.

Déja, selon la Loy, le grand Prestre mon Pere,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,
De la Moisson nouvelle offert les premiers pains,
Luy presentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtes le jeune Eliacin,
Comme moy, le servoit en long habit de lin ;
Et cependant, du sang de la chair immolée,
Les Prestres arrosoient l'Autel et l'assemblée¹.
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une Femme... Peut-on la nommer sans blasphême?
Une Femme... C'estoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,

Cette Femme superbe entre le front levé,
Et se preparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Levites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon Pere... Ah, quel courroux animoit ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?
La Reine alors sur luy jettant un œil farouche,
Pour blasphemer sans doute ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,
Est venu luy montrer un glaive étincelant.
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayez n'osoient se détourner.
Sur tout, Eliacin paroissoit l'étonner.

JOSABET.

Quoy donc ? Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs estoient frappez.
Mais les Prestres bien-tost nous ont enveloppez.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce desordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,
Et c'est luy qu'à l'Autel sa fureur vient chercher.
Peut-estre en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souvien-toy de David, Dieu qui vois mes allarmes.

SALOMITH.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacez ?

SALOMITH.

Auroit-il de la Reine attiré la colere ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support, et sans pere ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER,

SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux, pourquoy vous arrêter ?
Icy tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce Temple aux Prestres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, et dans vostre Palais
A vos sens agitez venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis, tu vois mon trouble, et ma foiblesse.
Va, fay dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.

Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toûjours.

Elle s'assied.

SCENE VI.

ATHALIE, ABNER, ETC.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zele de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons, tel est l'ordre éternel.
Luy-même il nous traça son Temple et son Autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Levites marqua leur place et leurs offices,
Et sur tout défendit à leur posterité,
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoy ! Vous de nos Rois et la femme et la mère !
Estes-vous à ce point parmi nous étrangere ?
Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'huy...
Voici vostre Mathan, je vous laisse avec luy.

ATHALIE.

Vostre presence, Abner, est ici necessaire.
Laissons là de Joad l'audace temeraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment vostre Temple aux autres Nations.
Un sujet plus pressant excite mes allarmes.
Je sçay que dés l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, ETC.

MATHAN.

Grande Reine, est-ce icy vostre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroy vous glace?
Parmy vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce Temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prestez-moy l'un et l'autre une oreille attentive
Je ne veux point icy rappeler le passé,
Ny vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ay fait, Abner, j'ay crû le devoir faire.
Je ne prens point pour juge un peuple temeraire.
Quoy que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux Mers¹ respecter Athalie.
Par moy Jerusalem gousté un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ny l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos Rois, desoler ses rivages,
Le Syrien me traite et de Reine et de Sœur,
Enfin de ma Maison le perfide Oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moy pousser sa barbarie,
Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant Voisin²
Que j'ay sceu soulever contre cet Assassin,

Il me laisse en ces lieux souveraine maistresse.
Je jouïssois en paix du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prosperitez interrompre le cours.
Un songe (Me devrois-je inquieter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par tout, par tout il me poursuit.
C'estoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jezabel devant moy s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abbatu sa fierté.
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eût soin de peindre et d'orner son visage,
Pour reparer des ans l'irreparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moy.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toy.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son Ombre vers mon lit a paru se baisser.
Et moy, je luy tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ay plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînez dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens devorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce desordre à mes yeux se presente
Un jeune Enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hebreux les Prestres revêtus.
Sa veuë a ranimé mes esprits abattus.
Mais lors que revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,

J'ay senti tout à coup un homicide acier,
Que le traistre en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-estre du hazard vous paroist un ouvrage.
Moy-mesme quelque temps honteuse de ma peur
Je l'ay pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois en dormant reveû la mesme idée¹.
Deux fois mes tristes yeux se sont veû retracer
Ce mesme Enfant toûjours tout prest à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'estois poursuivie
J'alloyis prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pié de ses Autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ay conceû la pensée.
J'ay cru que des presens calmeroient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le grand Prestre vers moy s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ay veû ce même Enfant dont je suis menacée.
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ay veû. Son mesme air, son mesme habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est luy-mesme. Il marchoit à costé du grand Prestre.
Mais bien-tost à ma veuë on l'a fait disparaistre.
Voilà quel trouble icy m'oblige à m'arrester,
Et sur quoy j'ay voulu tous deux vous consulter.
Que presage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe, et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet Enfant fatal, Abner, vous l'avez vû.
Quel est-il? De quel sang? Et de quelle Tribu?

ABNER.

Deux Enfans à l'Autel prestoient leur ministere.
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mere.
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoy déliberer?

De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous sçavez pour Joad mes égards, mes mesures,
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité regne en tous mes avis.
Mais luy-mesme après tout, fust-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il estre capable?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais sur la foy d'un songe
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne sçavez encor de quel pere il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit haster sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?
Leur seureté souvent dépend d'un prompt supplice
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dés qu'on leur est suspect on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoy, Mathan ? D'un Prestre est-ce là le langage ?
Moy, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des Rois ministre rigoureux,
C'est moy qui preste icy ma voix au Malheureux.
Et vous, qui luy devez des entrailles de pere,
Vous, ministre de paix dans les temps de colere,
Couvrant d'un zele faux vostre ressentiment,
Le sang à vostre gré coule trop lentement ?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un foible Enfant, que vostre œil prévenu
Peut-estre sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner ; Je puis m'estre trompée.
Peut-estre un songe vain m'a trop preoccupée.
Hé bien ! Il faut revoir cet Enfant de plus près,
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroistre en ma presence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moy de complaisance ?

De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons ?
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudray, parler en Souveraine.
Vos prestres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontez d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sçay sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur Temple est debout.
Mais je sens que bien-tost ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zele sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, ETC.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la verité.
Quelque Monstre naissant dans ce Temple s'élève,
Reine. N'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand Prestre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous sçavez son amour.
Et qui sçait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'Enfant dont le Ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Ouy, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.

Mais je veux de mon doute estre debarassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moy, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant allez, et sans jeter d'allarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER,
SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, ETC.

JOSABET, *aux deux Levites.*

O vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prens sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel ! plus j'examine et plus je le regarde,
C'est luy. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Epouse de Joad, est-ce là vostre Fils ?

JOSABET.

Qui ? Luy, Madame ?

ATHALIE.

Luy.

JOSABET.

Je ne suis point sa mere.

Voilà mon Fils.

ATHALIE.

Et vous, quel est donc vostre pere?
Jeune Enfant, répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'huy...

ATHALIE.

Pourquoy vous pressez-vous de répondre pour luy?
C'est à luy de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingenuité
N'altere point encor la simple Verité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ay nom Eliacin.

ATHALIE.

Vostre pere?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eûs jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous estes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? Et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sçait-on pas au moins quel païs est le vostre?

JOAS.

Ce Temple est mon païs, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prests à me devorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple?

JOAS.

Une femme inconnuë,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point reveuë.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses Enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pasture,
Et sa bonté s'étend sur toute la Nature,
Tous les jours je l'invoque et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace
Font insensiblement à mon inimitié
Succeder... Je serois sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à *Joas* et à *Josabet*.

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa presence à la fin pourroit estre importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours vostre employ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa Loy.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette Loy?

JOAS.

Que Dieu veut estre aimé ;
Qu'il vange tost ou tard son saint Nom blasphemé ;
Qu'il est le défenseur de l'Orphelin timide ;
Qu'il resiste au Superbe, et punit l'Homicide.

ATHALIE.

J'entens. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoy s'occupe-t-il?

JOAS.

Il louë, il benit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'Autel,
Je presente au grand Prestre ou l'encens ou le sel¹.
J'entens chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je voy l'ordre pompeux de ses ceremonies.

ATHALIE.

Hé quoy? vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un Enfant tel que vous.
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moy des bienfaits de Dieu je perdrois la memoire?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ay mon Dieu que je sers. Vous servirez le vostre.
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Luy seul est Dieu, Madame, et le vostre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moy vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des Méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces Méchans, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! Excusez

Un Enfant...

ATHALIE, à *Josabet*.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez sceû me plaire.

Vous n'êtes point sans doute un Enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis Reine, et n'ay point d'heritier.

Laissez là cet habit, quittez ce vil mestier.

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, par tout, à mes costez assis,

Je pretens vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme vostre fils ?

ATHALIE.

Ouy. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel Pere¹

Je quitterois ! Et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle Mere?

ATHALIE, à *Josabet*.

Sa memoire est fidelle, et dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse
Vous employez tous deux le calme où je vous laissez.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'Univers les sçait. Vous mesme en faites gloire.

ATHALIE.

Ouy, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vangé mes Parens sur ma posterité.
J'aurois veû massacrer et mon Pere, et mon Frere,
Du haut de son Palais precipiter ma Mere,
Et dans un mesme jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingt¹ fils de Rois?
Et pourquoy? Pour venger je ne sçay quels Prophetes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.
Et moy, Reine sans cœur, Fille sans amitié,
Esclave d'une lasche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de vostre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux?
Où serois-je aujourd'huy, si domtant ma foiblesse

Je n'eusse d'une Mere étouffé la tendresse,
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eust par ce coup hardi reprimé vos complots?
Enfin de vostre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux Maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, et les fils de ce Roy
Quoique nez de mon sang, sont estrangers pour moy.

JOSABET.

Tout vous a réussi? Que Dieu voye, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps vostre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses predictions?
Qu'il vous donne ce Roy promis aux Nations,
Cet Enfant de David, vostre espoir, vostre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente,
J'ay voulu voir, j'ay veû.

ABNER, à *Josabet*.

Je vous l'avois promis,
Je vous rends le depost que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH,
LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à *Joad*.

Avez-vous entendu cette superbe Reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendois tout, et plaignois vostre peine,

Ces Levites et moy prests à vous secourir
Nous estions avec vous resolus de perir.

A Joas, en l'embrassant.

Que Dieu veille sur vous, Enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette Femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCENE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet Enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits perilleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un Enfant courageux publie
Que Dieu luy seul est eternal,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jezabel.

UNE AUTRE.

Qui nous revelera ta naissance secrete,
Cher Enfant? Es-tu fils de quelque saint Prophete?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croistre à l'ombre du Tabernacle.
Il devint des Hebreux l'esperance et l'oracle.
Puisses-tu, comme luy, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

*O bienheureux mille fois
L'Enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire luy-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du Méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.*

TOUT LE CHŒUR.

*Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !*

LA MÊME VOIX, seule.

*Tel en un secret vallon
Sur le bord d'une onde pure
Croist à l'abri de l'Aquilon
Un jeune lys, l'amour de la Nature.
Loin du monde élevé, etc.*

TOUT LE CHŒUR.

*Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !*

UNE VOIX, seule.

*Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de perils marche à pas incertains !
Qu'une Ame qui te cherche, et veut estre innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'Ennemis luy font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les Pecheurs couvrent la terre.*

UNE AUTRE.

*O palais de David, et sa chere Cité,
Mont fameux, que Dieu mesme a long-temps habité,
Comment as-tu du Ciel attiré la colere ?
Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie Estrangere
Assise, hélas ! au thrône de tes Rois ?*

TOUT LE CHŒUR.

*Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie Estrangere
Assise, hélas ! au thrône de tes Rois ?*

LA MEME VOIX continüe.

*Au lieu des Cantiques charmans¹,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et benissoit son Dieu, son Seigneur, et son Pere ;
Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Loüer le Dieu de l'impie Estrangere,
Et blasphemer le nom qu'ont adoré tes Rois ?*

UNE VOIX, seule.

*Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toy les Méchans s'élever ?*

*Jusques dans ton saint Temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?*

UNE AUTRE.

*Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoy fuyez-vous l'usage ?
Vostre Dieu ne fait rien pour vous.*

UNE AUTRE.

*Rions, chantons, dit cette Troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir, insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hastons-nous aujourd'huy de jouir de la vie,
Qui sçait si nous serons demain !*

TOUT LE CHŒUR.

*Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils fremissent de crainte
Ces malheureux, qui de ta Cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu reveles
Tes clartez immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.*

UNE VOIX, seule.

*De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge.
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
Pendant que le pauvre à ta table*

*Gousterà de la paix la douceur ineffable ;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la Race coupable.*

TOUT LE CHŒUR.

*O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !*

•

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES Filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut icy luy parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du Ciel, puisses-tu le confondre.

NABAL.

Hé quoy ? Tout se disperse et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Temeraire, où voulez-vous passer ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.

C'est des Ministres saints la demeure sacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon Pere en ce jour solennel
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel,
Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma Mere en ce devoir craint d'estre détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler.
C'est vostre illustre Mere à qui je veux parler.
Je viens icy chargé d'un ordre de la Reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naist dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un Enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce Temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié vostre joye,
Et j'esperois ma part d'une si riche proye.
Qui fait changer ainsi ses vœux irresolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrepide,

Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame,
Elle flotte, elle hesite, en un mot elle est femme.
J'avois tantost rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.
Elle mesme à mes soins confiant sa vengeance
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais soit que cet Enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût mesme en luy veu je ne sçay quel charme,
J'ay trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet Enfant je me suis fait instruire,
Ay-je dit. On commence à vanter ses Ayeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuye et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moy de languir dans cette incertitude?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquietude.
Vous-mesme à Josabet prononcez cet arrest.
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prest.
Rien ne peut de leur Temple empescher le ravage,
Si je n'ay de leur foy cet Enfant pour ostage.

NABAL.

Hé bien ! Pour un Enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hazard peut-estre a jetté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur Temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plustost que dans mes mains par Joad soit livré
Un Enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu luy verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet Enfant leur attache est visible.
Si j'ay bien de la Reine entendu le recit,
Joad sur sa naissance en sçait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévoiy qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prens sur moy le reste.
Et j'espere qu'enfin de ce Temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
Est-ce que de Baal le zele vous transporte ?
Pour moy, vous le sçavez, descendu d'Ismaël¹,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peus-tu penser que d'un zele frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine Idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
Né Ministre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-estre que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug estroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moy la fameuse querelle,
Quand j'osay contre luy disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon desespoir ?
Vaincu par luy, j'entray dans une autre carriere,

Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchay par degrez de l'oreille des Rois,
Et bien-tost en oracle on érigea ma voix.
J'estudiay leur cœur, je flattay leurs caprices,
Je leur semay de fleurs le bord des precipices.
Prés de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse ;
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste Verité,
Prestant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur tout du sang des Miserables.
Enfin au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit
Par les mains d'Athalie un Temple fut construit.
Jerusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Levi la troupe consternée
En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.
Moy seul donnant l'exemple aux timides Hebreux,
Deserteur de leur Loy, j'approuvay l'entreprise,
Et par là de Baal meritay la Prestrise.
Par là je me rendis terrible à mon Rival,
Je ceignis la tiare, et marchay son égal.
Toutefois, je l'avouë, en ce comble de gloire
Du Dieu que j'ay quitté l'importune memoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur.
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux ! si sur son Temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage, et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voicy Josabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la Reine

Pour restablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous estonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ay pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçûs en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots,
Alloit de sa colere attirer tous les flots.
Je ne veux point icy vous vanter mes services.
De Joad contre moy je sçay les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos festes sans ombrage.
De vostre obeissance elle ne veut qu'un gage.
C'est, pour l'en détourner j'ay fait ce que j'ay pô,
Cet Enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vû.

JOSABET.

Eliacin !

MATHAN.

J'en ay pour elle quelque honte :
D'un vain songe peut-estre elle fait trop de conte ;
Mais vous vous declarez ses mortels ennemis,
Si cet Enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La Reine impatiente attend vostre réponse.

JOSABET.

Et voila de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance, est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admirois si Mathan dépouillant l'artifice,
Avoit pû de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur,
De quelque ombre de bien pouvoit estre l'auteur.

MATHAN.

De quoy vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras vostre fils Zacharie ?
Quel est cet autre Enfant si cher à vostre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un tresor pour vous si precieux, si rare ?
Est-ce un liberateur que le Ciel vous prepare ?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet Enfant vient d'illustre origine,
Qu'à quelque grand projet vostre Epoux le destine.

JOSABET.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sçay que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtast le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet Enfant on n'a donc nulle trace ?
Une profonde nuit enveloppe sa race ?
Et vous-même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?
Parlez, je vous écoute, et suis prest de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que vostre bouche enseigne à blasphemer.
Sa vérité par vous peut-elle estre attestée,
Vous, Malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge regne et répand son poison,
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prestre ?
Quoy ! Fille de David, vous parlez à ce traistre ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abysme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,

Ou qu'en tombant sur luy ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnoist Joad à cette violence.
Toutefois il devoit montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, et ne pas outrager
Celuy que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel Ministre?

MATHAN.

J'ay fait à Josabet sçavoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moy, Monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'appreste à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doeg, Achitophel¹.
Les chiens, à qui son bras a livré Jezabel,
Attendant que sur toy sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proye.

MATHAN. *Il se trouble.*

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnez, quel desordre s'empare?
Voilà vostre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se declare.

Athalie en fureur demande Eliacin.

Déjà de sa naissance et de vostre dessein

On commence, Seigneur, à percer le mystere.

Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit revelé?

Vostre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABET.

J'ay fait ce que j'ay pû pour m'en rendre maistresse.

Cependant, croyez-moy, Seigneur, le peril presse.

Reservons cet Enfant pour un temps plus heureux.

Tandis que les Méchans deliberent entre-eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,

Une seconde fois souffrez que je le cache.

Les portes, les chemins, luy sont encore ouverts.

Faut-il le transporter aux plus affreux deserts?

Je suis preste. Je sçais une secrette issuë

Par où, sans qu'on le voy, et sans estre apperçuë,

De Cedron avec luy traversant le torrent,

J'iray dans le desert, où jadis en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,

David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindray moins pour luy les lions, et les ours...
Mais pourquoi de Jehu¹ refuser le secours?
Je vous ouvre peut-estre un avis salutaire.
Faisons de ce tresor Jehu dépositaire.
On peut dans ses Etats le conduire aujourd'huy,
Et le chemin est court qui mene jusqu'à luy.
Jehu n'a point un cœur farouche, inexorable,
De David à ses yeux le nom est favorable.
Helas ! Est-il un Roy si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eust pour mere une autre Jezabel,
Qui d'un tel Suppliant ne plaignist l'infortune?
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggerer?
En l'appuy de Jehu pourriez-vous esperer?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrez employant les Humains,
N'a-t-il pas de Jehu luy-même armé les mains?

JOAD.

Jehu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jehu, sur qui je vois que vostre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jehu laisse d'Achab l'affreuse Fille en paix,
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples.
Jehu sur les hauts Lieux enfin osant offrir
Un temeraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin, et loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa teste soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOABET, AZARIAS,
SUIVI DU CHŒUR ET DE PLUSIEURS LEVITES.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le Temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ay fait devant moy fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous, et vos saintes Cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrez j'ay deux fois fait le tour.
Tout a fuy. Tous se sont separez sans retour,
Miserable troupeau, qu'a dispersez la crainte,
Et Dieu n'est plus servi que dans la Tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons nostre ouvrage.
Mais qui retient encor ces Enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous separer de vous ?
Dans le Temple de Dieu sommes-nous étrangers ?
Vous avez prés de vous nos peres et nos freres.

UNE AUTRE.

Helas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois * Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la teste impie,
Nous luy pouvons du moins immoler nostre vie.
Quand vos bras combattrons pour son Temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut estre invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prestres, des Enfans, ô Sagesse éternelle !
Mais si tu les soûtiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau quand tu veux tu sçais nous rappeler.
Tu frappes, et gueris. Tu perds, et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres merites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurez au plus saint de leurs Rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du Soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur fremit d'un saint effroi ?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moy ?
C'est luy-même. Il m'échauffe, il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moy se découvrent,
Levites, de vos sons prestez-moy les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

* Jug. c. 4.

LE CHŒUR chante au son
de toute la symphonie des instrumens.

*Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son Oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au Printemps la fraîcheur du matin.*

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, preste l'oreille¹.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pêcheurs disparaissez, le Seigneur se réveille.

*Ici recommence la symphonie, et Joad aussi-tôt
reprend la parole.*

Comment en un plomb vil * l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le Lieu saint ** ce Pontife égorgé ?
Pleure, Jerusalem, pleure, Cité perfide !
Des Prophetes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toy ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où *** menez-vous ces enfans, et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la Reine des Citez.
Ses Prestres sont captifs, ses Rois sont rejettez.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnitez.
Temple, renverse-toy, Cedres, jettez des flammes.

Jerusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en ce jour² t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

* Joas.

** Zaccharie.

*** Captivité de Babylone.

AZARIAS.

O saint Temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontez.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle * Jerusalem nouvelle
Sort du fond du desert brillante de clartez,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jerusalem renaist plus charmante, et plus belle.
D'où luy viennent de tous côtez
Ces ** enfans qu'en son sein elle n'a point portez ?
Leve, Jerusalem, leve ta teste altiere.
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnez.
Les Rois des Nations devant toy prosternez,
De tes pieds baisent la poussiere.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée.
Cieux, répandez vostre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur.

JOSABET.

Helas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur...

* L'Eglise.

** Les Gentils.

JOAD.

Preparez, Josabet, le riche diadème,
Que sur son front sacré David porta luy-même.

Aux Levites.

Et vous, pour vous armer, suivez-moy dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées,
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé,
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moy-même en faire le partage.

SCENE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes Sœurs, que de troubles mortels !
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE FILLE DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eust crû, qu'on dust voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la Maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifference¹,
Jerusalem se taist en ce pressant danger?

D'où vient, mes Sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Helas ! dans une Cour, où l'on n'a d'autres loix
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obeïssance,
Ma Sœur, pour la triste innocence,
Qui voudroit élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce peril, dans ce desordre extrême,
Pour qui prepare-t-on le sacré diadême?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler,
Mais ce qu'à son Prophete il vient de reveler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR chante.

*O promesse ! ô menace ! ô tenebreux mystere !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colere
Accorder tant d'amour ?*

UNE VOIX, seule.

*Sion ne sera plus. Une flâme cruelle
Détruira tous ses ornemens.*

UNE AUTRE VOIX.

*Dieu protege Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.*

LA PREMIERE.

Je voy tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je voy de toutes parts sa clarté répanduë.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descenduë.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les Cieux.

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

*Cessons de nous troubler. Nostre Dieu quelque jour
Devoilera ce grand mystere.*

TOUTES TROIS.

*Reverons sa colere,
Esperons en son amour.*

UNE AUTRE.

*D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le Ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
UN LEVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux à côté de ma Mere,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon Frere.
Dans ces voiles, mes Sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABET, à *Zacharie*.

Mon Fils, avec respect posez sur cette table
De nostre sainte Loy le Livre redoutable.
Et vous aussi posez, aimable Eliacin,
Cet auguste Bandeau près du Livre divin.
Levite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoy ce Livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,
D'un semblable appareil je n'ay point vû d'exemple.

JOSABET

Tous vos doutes, mon fils, bien-tost s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?

Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.

Du Roy qui l'a porté respectez la memoire.

Un malheureux Enfant aux Ours abandonné...

JOSABET, *lui essayant le Diadème.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entens les sanglots sortir de vostre bouche !

Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche?

Est-ce qu'en holocauste aujourd'huy présenté

Je dois, comme autrefois la fille de Jephté¹,

Du Seigneur par ma mort appaiser la colere?

Helas ! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontez des cieux.

Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, *courant dans les bras du grand Prêtre.*

Mon Pere !

JOAD.

Hé bien, mon Fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prepare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le declare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foy nouvelle¹.
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zele,
Qu'au fond de vostre cœur mes soins ont cultivez,
Et de payer à Dieu ce que vous luy devez.
Sentez-vous cette noble et genereuse envie?

JOAS.

Je me sens prest, s'il veut de luy donner ma vie.

JOAD.

On vous a lû souvent l'histoire de nos Rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un Roy digne du diadême?

JOAS.

Un Roy sage, ainsi Dieu l'a * prononcé luy-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appuy,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant luy
Ses preceptes, ses loix, ses jugemens severes,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais, sur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

* Deut. c. 17

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroist des grands Rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidelle Joram, l'impie Okosias?

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse perir comme eux quiconque leur ressemble.
Mon pere, en quel état vous vois-je devant moy?

JOAD, *se prosternant à ses pieds.*

Je vous rends le respect que je dois à mon Roy.
De vostre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas? Moy?

JOAD.

Vous sçaurez par quelle grace insigne,
D'une Mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard estoit dans vostre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des Enfants de son Fils,

A vous faire perir sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendars j'ai déjà sçû ranger
Un peuple obeïssant et prompt à vous venger.
Entrez, genereux Chefs des Familles sacrées,
Du ministere saint tour à tour honorées¹.

SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LEVITES.

JOAD *continuë*.

Roy, voilà vos Vengeurs contre vos ennemis.
Prestres, voilà le Roy que je vous ay promis.

AZARIAS.

Quoy, c'est Eliacin?

ISMAEL.

Quoy, cet Enfant aimable...

JOAD.

Est des Rois de Juda l'heritier veritable,
Dernier né des Enfans du triste Okosias,
Nourri, vous le sçavez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et si tost moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses freres morts le crut enveloppé.
Du perfide coûteau comme eux il fut frappé.

Mais Dieu du coup mortel sçut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte.
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportast tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moy seul pour complice,
Dans le Temple cachast l'Enfant et la Nourrice.

JOAS.

Helas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon pere, quel moyen de m'acquiter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
Voilà donc vostre Roy, vostre unique esperance.
J'ay pris soin jusqu'ici de vous le conserver,
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bien-tost de Jezabel la Fille meurtriere
Instruite que Joas voit encor la lumiere,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà sans le connoistre elle veut l'égorger.
Prestres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos Princes morts, relever vostre Loy,
Et faire aux deux Tribus¹ reconnoître leur Roy.
L'entreprise sans doute est grande et perilleuse.
J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis Etrangers, d'infidelles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu, dont l'interest me guide.
Songez qu'en cet Enfant tout Israël reside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ses soins j'ay sçu vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.

De là, du nouveau Prince intrepides soldats,
Marchons en invoquant l'Arbitre des combats,
Et reveillant la foy dans les cœurs endormie,
Jusques dans son Palais cherchons nostre Ennemie.
Et quels cœurs si plongez dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre nostre exemple?
Un Roy que Dieu luy-même a nourri dans son Temple,
Le successeur d'Aaron de ses prestres suivi,
Conduisant au combat les Enfans de Levi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples reverées,
Les armes au Seigneur par David consacrées?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidelle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Levites,
Qui lors qu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrerent leurs mains dans le sang des perfides¹,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'estre seuls employez aux Autels du Seigneur?
Mais je voy que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste Livre,
A ce Roy que le Ciel vous redonne aujourd'huy,
De vivre, de combattre, et de mourir pour luy.

AZARIAS.

Ouy, nous jurons ici pour nous, pour tous nos Freres,
De rétablir Joas au trône de ses Peres,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :

Qu'avec luy, ses enfans de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

JOAD.

Et vous à cette Loy, vostre regle éternelle,
Roy, ne jurez-vous pas d'estre toûjours fidelle?

JOAS.

Pourrois-je à cette Loy ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Helas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientost ils vous diront que les plus saintes Loix,
Maîtresses du vil peuple, obeïssent aux Rois ;
Qu'un Roy n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le Peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut estre gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tost au tard il opprime.
Ainsi de piege en piege et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la Verité.
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Helas ! ils ont des Rois égaré le plus sage¹.
Promettez sur ce Livre et devant ces Témoins,
Que Dieu sera toûjours le premier de vos soins,
Que, severe aux Méchans, et des Bons le refuge,
Entre le Pauvre et Vous vous prendrez Dieu pour juge ;

Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la Loy m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moy, si je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
AZARIAS, ETC., SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, *embrassant Joas.*

O Roy, fils de David !

JOAS.

O mon unique Mere !
Venez, cher Zacharie, embrasser vostre frere.

JOSABET, *à Zacharie.*

Aux pieds de vostre Roy proternez-vous, mon fils.

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujourns puissiez-vous estre unis !

JOSABET, *à Joas.*

Vous sçavez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sçay quelle main sans vous me l'eust ravie.

JOSABET.

De vostre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoy, c'est là...

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Ecoutons ce Levite.

SCENE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, ETC.,
UN LEVITE.

UN LEVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on medite,
Mais l'airain menaçant fremit de toute parts.
On voit luire des feux parmi des étendarts.
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voye est fermée.
Déjà le sacré mont, où le Temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par tout investi.

L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET, à Joas.

Cher Enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu,
Helas ! pour vous sauver j'ay fait ce que j'ay pû.
Dieu ne se souvient plus de David vostre pere.

JOAD, à Josabet.

Quoy ! Vous ne craignez pas d'attirer sa colere
Sur vous et sur ce Roy si cher à vostre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la Maison fust éteinte ;
N'estes-vous pas ici sur la Montagne sainte,
Où * le Pere des Juifs sur son fils innocent
Leva sans murmurer son bras obeïssant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et luy sacrifiant avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa Race en luy seul renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde,
Prenne tout le côté que l'Orient regarde.
Vous, le côté de l'Ourse, et vous, de l'Occident.
Vous, le Midi. Qu'aucun par un zele imprudent,
Découvrant mes desseins, soit Prestre, soit Levite,
Ne sorte avant le temps et ne se precipite,
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'auray placé.
L'Ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux reservez au carnage,
Et croit ne rencontrer que desordre et qu'effroy.
Qu'Azarias par tout accompagne le Roy.

* Abraham.

A Joas.

Venez, cher rejetton d'une vaillante Race,
Remplir vos Défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et perissez du moins en Roy, s'il faut perir.
Suivez-le, Josabet.

A un Levite.

Vous, donnez-moy ces armes.
Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCENE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

*Partez, Enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos ayeux n'arma le zele.
Partez, Enfans d'Aaron, partez.
C'est vostre Roy, c'est Dieu, pour qui vous combattez.*

UNE VOIX, seule.

*Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?*

UNE AUTRE.

*Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entens-tu que la voix de nos iniquitez?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?*

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez ?

UNE VOIX, seule.

*C'est à toy que dans cette guerre
Les flèches des Méchans prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les Festes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les Mortels.
Massacrons tous ses Saints. Renversons ses Autels.
Que de son Nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de memoire ;
Que ni luy, ni son Christ¹ ne regnent plus sur nous.*

TOUT LE CHŒUR.

*Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeance ?*

UNE VOIX, seule.

*Triste reste de nos Rois,
Chere et derniere fleur d'une tige si belle,
Helas ! sous le couteau d'une Mere cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dy-nous, si quelque Ange au berceau
Contre tes Assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.*

UNE AUTRE.

*D'un Pere et d'un Ayeul contre toy revoltez,
Grand Dieu, les attentats luy sont-ils imputez ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?*

LE CHŒUR.

*Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?*

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Cheres sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entens mesme les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne
Courons, fuyons, retirons-nous¹
A l'ombre salulaire
Du redoutable Sanctuaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien? Que nous apprenez-vous?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur vostre ardente priere.
Peut-estre nous touchons à nostre heure derniere.
Pour l'horrible combat, ma Sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'estre couronné.
Le grand Prestre a sur luy répandu l'huile sainte.
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joye estoit peinte
A l'aspect de ce Roy racheté du tombeau !
Ma Sœur, on voit encor la marque du couteau.
On voit paroistre aussi sa fidelle Nourrice,
Qui cachée en un coin de ce vaste édifice
Gardoit ce cher dépost, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma Mere, et que Dieu pour témoins.

Nos Levites pleuroient de joye et de tendresse
Et mesloient leurs sanglots à leurs cris d'allegresse.
Luy, parmi ces transports, affable, et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se regler par leurs avis sincerés,
Et les appelloit tous ses peres ou ses freres.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le Temple est encor renfermé.
Des Enfans de Levi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois precipiter leurs pas,
Et crier pour signal, Vive le Roy Joas.
Mais mon Pere défend que le Roy se hazarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie un poignard à la main
Rit des foibles rempars de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques Prestres, ma Sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos Peres creusé
On renfermast du moins nostre Arche precieuse.
O crainte, a dit mon Pere, indigne, injurieuse !
L'Arche, qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des Dieux des Nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une Femme insolente ?
Ma Mere auprès du Roy, dans un trouble mortel,
L'œil tantost sur ce Prince, et tantost vers l'Autel,
Muette, et succombant sous le poids des allarmes,
Auy yeux les plus cruels arracheroit des larmes,

Le Roy de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Cheres Sœurs, suivez toutes mes pas.
Et s'il faut aujourd'huy que nostre Roy perisse,
Allons, qu'un mesme sort avec luy nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublez ?
Qui fait courir ainsi ces Levites troublez ?
Quelle precaution leur fait cacher leurs armes ?
Le Temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissipez vos allarmes.
Dieu nous envoie Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, ETC.

JOAD.

En croiray-je mes yeux,
Cher Abner ? Quel chemin a pô jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiege ?
On disoit que d'Achab la Fille sacrilege
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos genereuses mains.

ABNER.

Ouy, Seigneur, elle a craint mon zele et mon courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.

Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que le Temple en cendre consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie
Elle vinst m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sçait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré,
Tu vois de mes soldats tout ce Temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le reduire en cendre,
Et ton Dieu contre moy ne le sçauroit défendre.
Ses Prestres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor, dont je sçay qu'ils ont la connoissance,
Par votre Roy David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand Prestre laissé.
Va, dy-leur, qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vray qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pû sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'Autel, brûler les Cherubins,

Et portant sur nostre Arche une main temeraire,
De vostre propre sang souiller le Sanctuaire ?

JOAD.

Mais sieroit-il, Abner, à des cœurs genereux
De livrer au supplice un Enfant malheureux,
Un Enfant, que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Helas ! Dieu voit mon cœur. Pleust à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliast un Enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crust calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour luy vos inutiles soins ?
Quand vous perirez tous, en perira-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obeïr aux loix d'un Tyran inflexible,
Moïse par sa Mere au Nil abandonné,
Se vit, presque naissant, à perir condamné.
Mais Dieu le conservant contre toute esperance,
Fit par le Tyran mesme élever son enfance.
Qui sçait ce qu'il reserve à vostre Eliacin,
Et si luy preparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet, comme moy, l'a pû voir,
Tantost à son aspect je l'ay veû s'émouvoir¹.
J'ay veû de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce peril vous gardez le silence ?
Hé quoy ? pour un Enfant qui vous est estranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son Fils, tout ce peuple, et que le feu devore
Le seul Lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?

Que feriez-vous de plus, si des Rois vos ayeux
Ce jeune Enfant estoit un reste précieux?

JOSABET, *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse.
Que ne luy parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre icy vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrez genoux?
Au nom du Lieu si saint, qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loy qu'on vous impose,
De ce coup impréveu songeons à nous parer.
Donnez-moy seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendray des mesures
Pour assurer le Temple, et vanger ses injures.
Mais je voy que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours.
Vostre austere vertu n'en peut estre frappée.
Hé bien ! Trouvez-moy donc quelque arme, quelque épée
Et qu'aux portes du Temple où l'Ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends¹. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vray de David un tresor est resté.

La garde en fut commise à ma fidélité.
C'estoit des tristes Juifs l'esperance dernière,
Que mes soins vigilants cachotent à la lumière.
Mais puis qu'à vostre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée
Mais de nos saints Autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'Estrangers l'indiscrete fureur.
Du pillage du Temple épargnez-moy l'horreur.
Des Prestres, des Enfans luy feroient-ils quelque ombre?
De sa Suite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quant à cet Enfant si craint, si redouté,
De vostre cœur, Abner, je connoy l'équité.
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous verrez, s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous feray juge entre Athalie et luy.

ABNER.

Ah ! je le prens déjà, Seigneur, sous mon appuy.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoye.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ISMAEL, ZACHARIE, ETC.

JOAD.

Grand Dieu, voicy ton heure, on t'ameine ta proye.
Ismaël, écoutez.

Il luy parle à l'oreille.

JOSABET.

Puissant Maistre des Cieux,
Remets-luy le bandeau, dont tu couvris ses yeux,
Lors que luy déroband tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps.
Suivez de point en point ces ordres importants.
Sur tout, qu'à son entrée, et que sur son passage,
Tout d'un calme profond luy presente l'image.
Vous, Enfans, preparez un thrône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrez soldats.
Faites venir aussi sa fidelle Nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

A un Levite.

Vous dés que cette Reine, yvre d'un fol orgueil
De la porte du Temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerriere
Dans le Camp ennemi jette un subit effroy.
Appellez tout le Peuple au secours de son Roy.
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET,
TROUPES DE PRESTRES ET DE LEVITES, ETC.

JOAD *continuë.*

Levites saints, Prestres de nostre Dieu,
Par tout, sans vous montrer, environnez ce lieu,
Et laissant à mes soins gouverner vostre zele,
Pour paroistre attendez que ma voix vous appelle.

Ils se cachent tous.

Roy, je croy qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit vostre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur vostre thrône, et... Mais la porte s'ouvre,
Permettez un moment que ce voile vous couvre,

Il tire un rideau.

Vous changez de couleur, Princesse?

JOSABET.

Ah ! sans pâler

Puis-je voir d'assassins le Temple se remplir ?
Quoy ! Ne voyez vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je voy, que du saint Temple on referme la porte.
Tout est en seureté.

SCENE V.

ATHALIE, JOAS, *caché derriere le rideau*, JOAD, JOSABET,
ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, Seducteur,

De ligue, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes esperances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'estois reposé.
De ton espoir¹ frivole es-tu desabusé?
Il laisse en mon pouvoir et son Temple et ta vie.
Je devrois sur l'Autel, où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet Enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite.

Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

Le rideau se tire.

Paroissez, cher Enfant, digne sang de nos Rois.
Connois-tu l'heritier du plus saint des Monarques,
Reine? De ton poignard connois du moins ces marques.
Voilà ton Roy, ton Fils, le Fils d'Okosias.
Peuples, et vous Abner, reconnoissez Joas

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu sçais bien qu'alors il suçoit la mammelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le receut, et Dieu l'a conservé.
Des tresors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet Enfant, Traistre, sera funeste.
D'un Fantosme odieux, soldats, délivrez-moy.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez vostre Roy.

*Icy le fond du Théâtre s'ouvre. On voit le dedans
du Temple, et les Levites armez sortent de tous
costez sur la Scene.*

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! O Reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peus échapper,
Et Dieu de toutes parts a sceu t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois, en nos mains t'a livrée.
Rends-luy compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoy? La peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, Traistre,
Et venge-moy.

ABNER, *se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon Maistre!

ATHALIE.

Luy Joas? Luy ton Roy? Songez, Méchans, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiegez.
J'entens à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ETC.

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le Temple est libre, et n'a plus d'ennemis.
L'Estranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette Armée.
Nos Levites, du haut de nos sacrez parvis,
D'Okosias au peuple ont annoncé le Fils,

Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par tout en même temps la trompette a sonné.
Et ses sons, et leurs cris dans son camp estonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite,
Dont Gedeon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens jettant armes et boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite
Le reste à haute voix s'est pour luy déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le Peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joye,
Benissent le Seigneur, et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le Fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte Cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Ouy, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je voy d'Okosias et le port, et le geste.
Tout me retrace enfin un sang que je deteste.
David, David triomphe, Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toy seul as tout conduit.
C'est toy, qui me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moy-mesme opposée,
Tantost pour un enfant excitant mes remors,
Tantost m'ébloüissant de tes riches tresors,
Que j'ay craint de livrer aux flâmes, au pillage.
Qu'il regne donc ce Fils, ton soin, et ton ouvrage ;
Et que pour signaler son empire nouveau

On luy fasse en mon sein enfoncer le couteau.
Voicy ce qu'en mourant luy souhaite sa Mere.
Que dis-je souhaiter? Je me flatte, j'espere,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta Loy,
Fidelle au sang d'Achab, qu'il a receû de moy,
Conforme à son Ayeul, à son Pere semblable,
On verra de David l'heritier detestable
Abolir tes honneurs, profaner ton Autel,
Et venger Athalie, Achab, et Jezabel.

JOAD.

Qu'à l'instant hors du Temple elle soit emmenée ;
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrez Vengeurs de vos Princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ETC.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moy sa malediction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure, avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux Levites.*

Appellez tout le Peuple, et montrons luy son Roy,
Qu'il luy vienne en ses mains renouveler sa foy.

Roy, Prestres, Peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à luy par de nouveaux sermens.
Abner, auprez du Roy reprenez vostre place.
Hé bien ? de cette Impie a-t-on puni l'audace ?

SCENE DERNIERE.

UN LEVITE, JOAS, JOAD, ETC.

UN LEVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jerusalem long-temps en proye à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joye en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et duë à ses forfaits,
Apprenez, Roy des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un juge severe,
L'Innocence un Vengeur, et l'Orphelin un Pere¹.

FIN.

NOTICES, NOTES
ET VARIANTES

DU

TOME IV.

PHÈDRE.

NOTICE.

S'IL y a un certain mystère dans Phèdre, si nous ignorons dans quel état d'esprit au juste Racine conçut et exécuta cette pièce qui devait être pour lui l'occasion d'un si grand changement de conduite, du moins connaissons-nous assez bien l'histoire extérieure de la tragédie. Elle fut élaborée, semble-t-il, assez longuement, si l'on tient compte qu'elle parut près de deux ans et demi après Iphigénie, et la cabale vint tout de suite doubler la célébrité que lui eût donné le mérite.

Un fait principal, d'ordre interne, est à noter d'abord. Imitée d'Euripide, quant à la fable et à l'économie générale des caractères, la pièce fait sonner d'une façon étrange, dans sa modernité, la note chrétienne et proprement janséniste. L'horreur du péché y est rendue avec une force surprenante et sur un ton que ne laissaient guère pressentir les œuvres précédentes. Cette nouveauté morale éclaire l'âme de Racine, à la veille d'une conversion publique, mieux que ne feraient des documents écrits.

L'opposition qui s'est toujours manifestée contre le poète prit occasion de Phèdre pour livrer un combat décisif qu'elle gagna d'une autre façon qu'elle n'eût prévu.

Le temps que mit Racine à préparer sa tragédie, laissa tout loisir d'organiser le complot. Le premier janvier 1677 avait lieu à l'hôtel de Bourgogne plutôt qu'à Versailles, comme l'a dit, peut-être par inadvertance, Brossette, la première représentation de Phèdre. Le 3, la Phèdre et Hippolyte de Pradon était jouée rue Guénégaud par la troupe de Molière, avec « un succès honorable » dit-on, sans plus.

Les origines de l'affaire restent assez obscures. On sait seulement que des partisans de Corneille, Chapelain, Boyer, Subligny, réunis à l'hôtel de Bouillon auprès de la duchesse de Bouillon et du duc de Nevers, avaient décidé Pradon à écrire la pièce concurrente. Ils auraient loué les deux salles de spectacle dont l'une aurait été pleine, tandis que l'autre serait restée sans spectateurs.

La controverse écrite et orale est assez vive. On connaît le fameux sonnet que répandirent ses adversaires.

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessin d'attenter sur soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime :
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse ; elle s'en punit bien.
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tétons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par des coursiers ingrats ;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

On l'attribua à Mme Deshoulières qui, dit justement M. Dubech, « aurait mieux fait de s'occuper de ses moutons ». Mais il est douteux qu'elle en soit l'auteur. Tout au plus y aurait-elle collaboré. Les amis de Racine, croyant le morceau du duc de Nevers, firent répondre par cet autre sonnet très désobligeant pour le duc et sa sœur.

Dans un palais doré, Damon jaloux et blême
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien ;
Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.

La Muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
Il a d'un franc poète et l'air et le maintien.
Il veut juger de tout et n'en juge pas bien.
Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va par tout l'univers promener deux tétons,
Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats.
L'Enéide, à son goût, est de la mort-aux-rats.
Et, selon lui, Pradon est le roi du théâtre.

Le duc se fâcha et parla de bâtonner Racine et Boileau. Monsieur le Duc intervint et prit les deux poètes sous sa protection. Le Roi, sollicité d'interdire la pièce de Pradon, se récusa avec son bon sens ordinaire.

Tel est le récit que l'on fait communément. Peut-être s'y mêle-t-il assez de légende¹ ? Ce qui reste certain c'est la loca-

1. Cf. les articles de Mongrédien dans la Revue Bleue (29 janvier, 5 février 1921) et notre Jean Racine, pages 172 et sq.

tion des deux salles et la mauvaise qualité des vers de Pradon, qui, malgré des plagiats évidents, demeurent illisibles à force de fadeur. Le public, après quelque hésitation, fit justice. La critique erra un peu plus longtemps. Il faut lire sur le sujet, un siècle plus tard, l'abbé Batteux, la dissertation de Subligny, Houdar de la Motte, Brumoy et A. Schlegel.

La Champmeslé tint le rôle de Phèdre. D'après Brossette encore, elle se serait refusée à réciter devant le Roi et madame de Montespan les fameux vers :

Il se tairait en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Racine aurait exigé qu'elle ne coupât rien et l'anecdote paraît arrangée. C'est ce rôle de Phèdre, dit l'abbé du Bos, qui aurait été enseigné vers à vers par le poète à son interprète. Aricie a dû être jouée par Mlle d'Ennebaut, on est moins certain du reste de l'interprétation. Dans la suite s'illustrèrent Guérin, dans Théràmène, mais surtout les titulaires du rôle de Phèdre : Adrienne Lecouvreur, Mlles Duménil, Clairon, Duquesnois, Georges, enfin Rachel. De nos jours, Mme Vera Sergine est une de celles qui se sont le mieux tenues à la hauteur de ses célèbres devancières. Nous ne disons rien de Sarah Bernhardt vivante encore dans toutes les mémoires.

L'abbé de Saint Pierre dit tenir de Madame de Lafayette que le sujet de Phèdre serait dû à une sorte de gageure où Racine se serait flatté de rendre supportables les crimes mêmes de cette héroïne et de Médée. C'est assez peu vraisemblable. Il doit nous souvenir qu'il a suffi sans doute à Racine de pratiquer Euripide, Euripide amendé par Sénèque, ce dernier d'ailleurs à peine cité en passant dans la Préface.

On a fait observer¹, de plus, que dans le tragique latin l'intérêt se déplace, quant aux personnages, et va d'Hippolyte à Phèdre. Ceci explique assez que Racine ait dû laisser chez Euripide la belle scène des adieux d'Artémis à son fidèle dont elle s'écarte, ne pouvant, déesse, voir expirer un mortel.

On avait un Hippolyte de la Pinelière publié en 1635, un autre de Gabriel Gilbert de 1647, un autre de Bidar, joué à Lille peu de temps auparavant. Racine ne paraît pas leur devoir grand'chose.

Tout récemment, M. Gabriele d'Annunzio faisait jouer à l'Opéra par Mme Ida Rubinstein une Phèdre d'allure archaïque et romantique terriblement chargée.

La brochure fut imprimée le 15 mars 1677 chez Claude Barbin. Elle avait pour titre Phèdre et Hippolyte. Le nom de Phèdre resta seul à partir de l'édition de 1687. On sait comment l'approbation de Phèdre par Arnauld, à qui Boileau porta cette pièce, amena la réconciliation de Racine et de Port-Royal. Le grand Docteur sut discerner l'admirable synthèse qui unissait la tradition classique et la morale chrétienne, et cette nuance de fatalité dans le péché si bien faite pour contenter un janséniste.

Le premier juin de la même année Racine se mariait. Sa carrière proprement littéraire de poète dramatique était parcourue.

1. Cf. la Notice de MESNARD.

NOTES ET VARIANTES.

Page 9.

1. *Plus éclatant*. Les éditions antérieures portent : *le plus éclatant*.

2. *Raisonnable* : raison, au sens large où l'entendait le XVII^e siècle non au sens de raison raisonnante ou rationnelle où le mot s'est restreint. Nous devrions traduire ici *raisonnable* par *humain*. Racine peut aussi songer, comme sembleraient l'indiquer les lignes suivantes, à la fidélité avec laquelle il s'est soumis à l'esprit des préceptes d'Aristote.

Page 10.

1. *Cette Aricie*. MESNARD suggère que Racine a peut-être lu « cette histoire d'une Aricie athénienne » dans une traduction des *Tableaux de Philostrate* publiée en 1615 chez la veuve Abel Langelier. Virgile dit qu'il l'épousa (Enéide, VII, 761-9).

Page 11.

1. *Pirithoüs*. La femme que Pirithoüs devait enlever avait pour nom Œdonée ce qui a pu causer la confusion avec Proserpine et Pluton, Ἀιδωνεύς (un des noms de Pluton).

Page 12.

1. *Dans ces derniers temps* : allusion peut-être au *Traité de la Comédie* de Nicole et du Prince de Conti. La querelle, si vieille, se poursuivait. Elle battit son plein lorsque Bossuet publia en 1694 ses *Maximes et Réflexions sur la Comédie* en réponse au Père Caffaro. Cf. l'édition de ce dernier ouvrage par MM. Urbain et Levêque dans notre collection.

Page 15.

1. *Les deux mers* : la mer Ionienne et la mer Egée.

2. *L'Achéron*. D'après Louis Racine, Racine voulait que l'on pro-

nonçât *achéron*. Lulli, à l'Opéra, tenait pour *aquéron*, prononciation, qui, dit encore Louis Racine, reste à l'Opéra.

Page 17.

1. *Des cruels Pallantides* : Fils de Pallas ou Pallantes, fils de Pandion et frère d'Egée; ils contestèrent le trône d'Athènes à Thésée qui les battit et les tua. Cf. Plutarque, *Vie de Thésée*.

Page 18.

1. *Une mère Amazone* : Antiope.

2. *Procruste* : ou Procuste. On sait que ce brigand de l'Attique découpait ses hôtes à la mesure de son lit de fer. Thésée lui infligea le même supplice.

3. *Cercyon*. Cet autre brigand fils disait-on de Poseïdon ou d'Hephaïstos opérait dans les environs d'Eleusis. Thésée l'écrasa contre terre.

4. *Scirron*. Celui-ci détroussait les voyageurs de l'isthme de Corinthe et les jetait à la mer. Thésée le traita pareillement.

5. *Sinnis*. Dans l'isthme de Corinthe aussi, il écartelait ses prisonniers en les attachant aux extrémités de deux pins flexibles un moment rapprochés. Thésée le tua de la même manière.

6. *Et les os dispersés du géant d'Epidaure*. C'est Periphetès Kori-netès, fils d'Hephaïstos et d'Anticleia. Thésée lui prit sa massue et s'en servit pour l'assommer.

7. *Hélène* : cf. *Iphigénie*, acte IV, sc. iv.

8. *Péribée* : Eribée dans Sophocle (*Ajax*), plus tard épouse de Télamon roi de Salamine, et père d'Ajax.

9. *Ariane* : laissée dans l'île de Naxos.

Page 19.

1. *Thésée ouvre vos yeux*. MESNARD dit que l'édition définitive (1697) porte *les yeux* pour *vos yeux*. « C'est aussi, ajoute-t-il une faute évidente. » Il y a bien *vos yeux*, dans l'exemplaire de 1697 que nous avons en main.

2. L'exemplaire de Trabouillet que nous avons dans les yeux porte *publique ardeur*.

Page 21.

1. Forme archaïque déjà condamnée par Vaugelas.

2. *Comme on voit tous ses vœux*, etc. Cf. Euripide, *Hippolyte*, vers 177-184.

Page 22.

1. *Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière.*

Voici comment, avec une allusion plus précise, mais quelle bizarrerie, La Pinelière (*Hippolyte*, acte III, sc. 1) traite ce passage :

Qu'on ôte de mes yeux tous ces habits royaux.
 Serrez ces chaînes d'or ; cachez tous ces joyaux.
 Que je ne voye plus ces riches broderies,
 Ces perles du Levant, toutes ces pierreries !
 Non, ne me poudrez plus désormais les cheveux ;
 Arrachez ces rubans, faites ce que je veux,
 Et qu'au gré du zéphyre ils volent sans contrainte.
 Mettez-moi ces carquois ; que sans honte et sans crainte
 Je suive mon chasseur à travers ces forêts.

On remarquera dans la scène, suivant de près Euripide, une autre imitation, celle de Sapho, utilisée pour la peinture des troubles physiques de l'amour. « Je frémis, je rougis, je pâlis à sa vue... » etc. Le passage de Sapho avait été traduit par Boileau au chap. VIII du *Traité de Sublime* de Longin, paru trois ans avant *Phèdre*.

Page 33.

1. *Croirai-je qu'un Mortel...* Ce scepticisme n'est pas une note toute moderne. On voit dans Euripide Clytemnestre douter de la substitution d'une biche à Iphigénie (*Iphigénie à Aulis*, 1594-1597).

2. *Pour son Fils...* Sans doute l'ainé, car elle en avait deux : Acamas et Démophon. Ici encore, comme dans presque toutes les pièces de Racine, on entrevoit une intrigue ou des circonstances politiques, servant de toile de fond.

Page 34.

1. *Tout ce que l'on récite* : au sens de citer, comme plus haut :
Mais quand tu récitais des faits moins glorieux.

2. *Six frères...* Les Pallantides étaient cinquante d'après Plutarque.

Page 35.

1. *Mais de faire fléchir un courage inflexible*, etc.

Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, art. *Style*), à propos de ce passage, accuse Aricie de coquetterie. On trouvera dans notre *Jean Racine*, page 293, une discussion de ce jugement.

Page 37.

1. Erechthée.

Page 38.

1. *Ai-je pu résister au charme décevant,*

On remarquera que dans cette scène délicate d'une double déclaration

d'amour le mot : je vous aime, n'est pas prononcé. A cela Hugo disait préférer ces vers de Pradon :

Depuis que je vous vois, je n'aime plus la chasse.
Et si j'y vais ce n'est que pour penser à vous.

Cf. notre *Jean Racine*, p. 299 et note.

Page 39.

1. *Pensois toujours du bord contempler les orages.*
C'est le *Suave mari magno* de Lucrèce.

Page 41.

1. *Je viens...* On lit dans l'édition de 1698 d'Amsterdam : *je veux*, ce qui corrige la répétition de : *je viens*.

Page 42.

1. *En public, en secret contre vous déclarée,*
J'ai voulu par des mers en être séparée.

Selon notre usage qui n'admet plus après un même verbe des compléments régis par des propositions différentes, *en après : contre vous*, serait d'un français douteux.

Page 43.

1. *Oui, prince, je languis...* etc. Voici comment Garnier, dans sa *Phèdre*, pareillement inspirée par Sénèque, traite ce passage :

J'ai, misérable, j'ai la poitrine embrasée
De l'amour que je porte aux beautés de Thésée,
Telles qu'il les avoit lorsque bien jeune encor
Son menton cotonnoit d'une frisure d'or,
Quand il vit étranger la maison Dédalique,
De l'homme mi-taureau notre monstre Crétique.
Hélas, que sembloit-il ? Ses cheveux crespelés
Comme soye retorce en petits annelés,
Lui blondissoient la tête, et sa face étoilée
Etoit entre le blanc de vermillon mêlée.

Page 45.

1. *Il suffit de tes yeux pour t'en persuader*
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.

Nous dirions : *il suffirait*. Autre exemple dans Racine de la liberté de concordance.

Page 51.

1. *Plain-luy*. Les éditions antérieures portent *peins-lui*.

Page 58.

1. *Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.*

Cf. Jérémie (III, 3) : « Species meretricis facta est tibi, nesciti erubescere. » Voir ce texte utilisé par saint Thomas dans sa *Somme théologique* (II^a II^ae, quest. 144, art. 4, 1^o).

2. *Le sang de Jupiter* : Minos. On a parlé de deux Minos. Ce nom a été sans doute le titre des princes de la Crète ancienne (Cf. Glotz. *La civilisation Egéenne*).

Page 55.

1. *Il faut immoler tout, et même la Vertu.*

Boileau écrit, satire X :

On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même,

réminiscence ou imitation voulue.

Page 58.

1. *J'ai su tromper les yeux de qui j'étais gardé.*

Les éditions antérieures écrivent : *par qui*.

Page 61.

1. MESNARD a, sur cette scène, cette note importante : « Subligny, dans sa Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte, parle de cette scène comme de la troisième. Il y avait évidemment, avant l'impression de la pièce, une autre scène II de l'acte IV, que Racine a supprimée, et qui est ainsi critiquée dans la Dissertation (p. 389) : « Thésée... aussi persuadé de ce crime supposé, que s'il s'étoit commis à ces yeux, s'amuse à faire des exclamations sur son énormité au lieu d'aller chercher auprès de Phèdre ou d'Œnone des preuves plus solides de cette affreuse accusation. » La scène retranchée était donc un monologue de Thésée. C'est ce qui n'avait été jusqu'ici, nous le croyons, signalé par aucun éditeur de Racine. »

2. *Noble maintien*. Racine avait d'abord écrit : *chaste*, au lieu de *noble* ; il a corrigé sur la critique de Subligny.

Page 63.

1. *Le premier de mes vœux*. La fable dit qu'il en pouvait faire trois. Le premier fut pour sortir du labyrinthe, le deuxième pour s'évader des enfers.

2. *Avare du secours que j'attends de tes soins
Mes vœux...*

Avare, sans s, alors que les éditions antérieures, au pluriel, faisaient rapporter ce mot inopportunément à vœux.

Page 64.

1. *Pitthée*, roi de Trézène et aïeul maternel de Thésée.

Page 70.

1. *Les a-t-on veû...*, sans accord, selon l'usage encore courant.

Page 72.

1. *Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.*

Louis Racine, infailible pour édulcorer la pensée de son père, a sur ces deux vers cette curieuse note :

« Des personnes éclairées ont condamné ces deux vers, parce qu'ils leur ont paru offrir un sens qui certainement n'est pas celui de l'auteur : ils les eût changés, s'il eût soupçonné la manière dont on les a voulu interpréter. Je crois qu'il vaudrait mieux lire, à la fin du second vers, n'a recueilli de fruit, que n'a recueilli le fruit, parce que Phèdre ne se plaint pas de n'avoir point recueilli le fruit de son crime ; elle veut dire seulement qu'elle n'a jamais goûté un moment de repos depuis que cette passion la dévore. »

Nous pensons que Racine a bien voulu dire ce qu'il a dit dans une formule dont l'obscurité, peut-être cherchée, voile à demi le cynisme.

Page 73.

1. *Ah, Dieux !* L'édition porte *Dieu* au singulier, c'est sans doute une faute d'impression bien qu'on retrouve ce même singulier dans l'édition de 1687.

Page 80.

1. *Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.*

A propos de ce vers, l'édition de 1807 donne la note suivante : « On a remarqué que Racine était le seul des trois tragiques qui ont traité le sujet de *Phèdre*, chez qui la nourrice soit punie. C'est une faute de mœurs dans Euripide et dans Sénèque, et que Racine ne pouvait pas commettre. On assure qu'il en a l'obligation à un Gilbert, qui avait fait une *Phèdre* où Œnone s'est aussi noyée. »

Page 82.

1. *A peine nous sortions...* etc. Voir sur le récit de Thérémène le commentaire de Louis Racine qui note La Motte et Fénelon parmi les critiques du morceau.

2. *Cependant sur le dos de la plaine liquide...*

Voici la description de Pradon :

Une montagne d'eau s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre et vomit un monstre épouvantable.

La forme est d'un taureau, ses yeux et ses naseaux
Répandent un déluge et de flammes et d'eaux,
De ses longs beuglements les rochers retentissent,
Jusqu'au fond des forêts les cavernes gémissent,
Dans la vague écumante il nage en bondissant,
Et le flot irrité le suit en mugissant.

Page 83.

1. *A travers des rochers la peur les précipite.*

Les éditions antérieures portent *les* au lieu de *des*. Nous maintenons *des* bien que l'autre leçon nous semble préférable.

Page 84.

1. Cf. pour l'ensemble du récit Sénèque, vers 1015 et 1096, et Euripide, vers 1185 et sq.

Page 87.

1. A la fin de son commentaire Louis Racine donne l'analyse d'une pièce d'un poète anglais qui a traité le sujet de Phèdre en y joignant l'intrigue de Bajazet et dont se moque Voltaire dans son Dictionnaire philosophique.

ESTHER.

NOTICE.

MADAME de Maintenon entendait qu'on donnât aux demoiselles de Saint-Cyr une éducation que nous qualifierions volontiers de « moderne ». Non seulement elle comprenait la littérature et l'histoire dans ces programmes, mais elle tâchait de rendre aux leçons un air de vie en les faisant donner parfois sous la forme de conversations. Le même souci l'amenait à leur laisser jouer de petites pièces que composa d'abord leur supérieure, Mme de Brinon. Mme de Brinon avait accoutumé dès Noisy où fut d'abord installée l'institution, et peut-être dès Rueil où Mme de Maintenon la connut directrice de pensionnat, de se livrer à ce genre d'exercice. Elle y réussissait assez pour amuser la Cour à ses dépens. Devant la faiblesse de ces productions Mme de Maintenon pensa aux succès du théâtre contemporain. Elle fit apprendre Cinna, Iphigénie, Andromaque à ses élèves, et ses élèves y prirent trop de goût : « Nos petites filles viennent de jouer votre Andromaque », écrivit-elle à Racine, « et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces ». C'est alors qu'elle eut l'idée de lui demander un divertissement de pensionnat « quelque espèce de poème moral et historique dont l'amour

fut entièrement banni ». Racine hésita, fortement déconseillé par Boileau. Mais sa faveur ne lui permettait guère de se dérober et un secret plaisir de se remettre cette fois sans péché à une tâche jadis objet de tant de soins le sollicitait sans doute en son cœur. Les *Ecritures* — au livre d'Esther — lui fournirent son sujet. Il y travailla dès février ou mars 1688 et le mercredi 26 janvier 1689 avait lieu la première représentation.

Nous en avons le détail, conservé par les Dames de Saint-Cyr. La scène avait été dressée au deuxième étage, dans le vestibule des dortoirs. Il y avait une scène, un parterre et au long des murs deux amphithéâtres, l'un pour la communauté, l'autre pour les demoiselles. Les costumes avaient été très soignés, les décors peints par Borin, les chœurs accompagnés par les musiciens du Roi. Celui-ci présidait à l'événement qui prit ainsi quelque solennité.

On sait le succès. Il fut tel que toute la Cour défila devant le théâtre improvisé. Louis XIV se tenait à l'entrée, la canne haute, assurant le contrôle avec un sourire et plein de bonne grâce. Et on sait aussi la bonne fortune qu'y rencontra Mme de Sévigné et dont elle fit part à sa fille dans sa lettre du 21 février de cette même année : le roi l'avait distinguée et lui avait adressé la parole.

La douce Mlle de Veilhenne jouait le rôle d'Esther, la belle Mlle de Lastic, celui d'Assuérus. Racine avait découvert lui-même pour jouer Mardochée Mlle de Glapion à la voix émouvante. Elise fut Mlle de la Maisonfort, sœur de la célèbre chanoinesse ; Mlles d'Abancourt, de Marsilly, de Mornay, tinrent les rôles d'Aman, de Zarès et d'Ydaspe. Il fallut employer la seule dame qui figurât parmi ces jeunes filles, la nièce de Mme Maintenon, Mme de Caylus. Pour elle fut écrit le prologue. Racine avait à sa coutume suivi de près le jeu d'acteurs improvisés. Son fils nous montre dans une anecdote légendaire peut-être, mais charmante, comment il

essuya les larmes d'une de ces enfants qu'il avait grondée un peu fort.

Le danger de tant d'éclat ne tarda guère à se manifester. Les demoiselles prirent goût à Esther comme elles avaient pris goût à Andromaque. Il y eut mieux... ou pire... Ces invasions de la Cour parmi des recluses eurent quelques-uns des effets qu'on en devait attendre. Il fallut marier Mlle de Marsilly, coupable, ou victime, d'une plus grave imprudence, un billet jeté et fâcheusement détourné. Mlle de Sainte-Osmane dut aller expier dans une retraite plus sûre. Quant au reste du troupeau il devenait singulièrement agité ou vaniteux. Des plaintes s'élevèrent, Mme de Maintenon dut sévir. Elle consulta son directeur, l'évêque de Chartres, Godet des Marais et le curé de Versailles, fort ennemi de ces dérangements et de cette pompe. Les demoiselles furent vertement sermonnées et l'on suspendit définitivement, en février 1690 — elles l'avaient été une première fois en 1682 — les représentations publiques. Les jeunes filles, sans costume, ne jouèrent plus que dans les classes et quelquefois à Versailles dans la chambre du Roi.

Or, Racine marque dans sa préface la secrète convenance qu'il se découvrait pour la tâche qui lui était donnée. Il se trouvait exécuter un dessein à quoi il avait parfois rêvé « et qui était », dit-il, « de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter en louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités ». A vrai dire, il traitait avec toute sa conscience d'artiste un divertissement scolaire et renouvelait sa « manière » dans de nouvelles circonstances et selon de nouvelles données. Resserrée dans ses trois actes, la pièce peut sembler une esquisse d'Athalie, pour la forme, et elle n'a pas, en effet, l'ampleur de cet autre chef-d'œuvre. Elle reste parfaite de style, de convenance et d'à-propos. Utilisant

les seules sources des Livres Sacrés, l'auteur les traite comme l'a fait jadis Euripide ou Tacite, découpant, modifiant et faisant passer enfin la narration à l'action.

Un peu de scandale, tout au moins d'indiscrétion, ne nuit point au succès. Là encore on fit des clefs. On voulut voir Louvois dans Aman, Mme de Montespan dans « l'altière Vasthi », Louis XIV et Mme de Maintenon elle-même dans Assuérus et Esther. Racine, s'il a su parfois emprunter pour ses tableaux des traits contemporains, n'a point voulu être si précis. Gardons-nous surtout de croire qu'il ait jamais songé à évoquer, à propos de la destruction projetée des Juifs, la révocation de l'Edit de Nantes. Mais il demeure vraisemblable qu'il lui soit souvenu, en écrivant les chœurs, de ses jeunes interprètes et que l'image de l'auguste fondatrice lui ait été plus d'une fois présente pendant qu'il écrivait le rôle d'Esther.

Au reste, il sut apporter à peindre ses personnages ses soins et son génie coutumiers. Il rendit sensible la grâce d'Esther et la scélératesse de Nathan. Mais c'est dans la sombre figure de Mardochée qu'il marqua surtout sa force toujours présente. Il a fait de ce Juif un de ces illuminés dont le fanatisme aiguise l'intelligence et par qui, en faveur d'une cause passionnément servie, s'ordonnent les événements. A cet égard Mardochée annonce Joad dont le judaïsme, pour ainsi dire, commandera la morale, la politique et jusqu'à l'esprit de prophétie.

Le privilège accompagnant l'édition originale de la brochure in-16 était accordé aux Dames de Saint Cyr qui le transmettaient à Denys Thierry. Il y était fait défense « à tous Acteurs et autres montant sur les Théâtres publics, d'y représenter ny chanter le dict ouvrage... » La première représentation d'Esther par les comédiens eut lieu sur la scène de la rue des Fossés-Saint-Germain le 8 mai 1721. Baron jouait Assuérus ; Legrand, Mardochée ; Quinault-Dufresne, Aman ; Mlle Duclos, Esther ; Mlle Lecouvreur, Zarès. Ce fut à

peu près un échec. On avait supprimé le chant et gardé à peine quelques vers de chœurs. On s'est demandé les raisons de cet insuccès. Il faut considérer que la pièce, amputée, ne fut connue du grand public qu'après *Athalie*, jouée en 1716. De plus, l'état des esprits commençait à devenir assez peu favorable au triomphe d'une tragédie tirée de l'Écriture Sainte. Et ceci explique pareillement l'insuffisance de bien des critiques, entre autres, de celles de Voltaire.

Esther fût reprise dans sa teneur intégrale au cours du XIX^e siècle, la première fois en 1821, avec Talma, et rejouée, mais avec bien des intermittences. De toutes les tragédies de Racine, c'est une de celles qui tiennent le moins de place au répertoire de nos théâtres. Nous ne disons pas que ce soit avec raison.

Le livre d'*Esther* a inspiré, en français, avant Racine, l'*Aman* d'André Rivaudeau (1566), l'*Esther* de Pierre Mathieu, l'*Aman* de Montchrestien, une *Perfidie d'Aman*, publiée en 1622 et anonyme, une *Belle Hester*, d'un Ville-Toustain enfin, au-dessus de ces dernières rapsodies, l'*Esther* de Pierre du Ryer jouée en 1643. On a un poème inachevé de Jean Desmarets sur le même sujet (1670-1673). De nos jours, le 8 février 1912, deux poètes MM. André Dumas et Sébastien-Charles Leconte n'ont pas craint de faire représenter à l'Odéon une *Esther*, princesse d'Israël, un peu chargée en couleur et que n'eut point goûtée Racine.

On a l'édition originale sous la forme d'un in-4° et d'un in-12. Il y eut un tiré à part des chœurs, sans doute, cette même année, 1689. Les éditions de 1702, 1713, 1723, 1768 portent une division en cinq actes ; celle de 1728 en comprend quatre.

On ne sait la raison de ces innovations.

M. Edmond Pilon dans *Mademoiselle de la Maisonfort* (Plon 1922), a tenté une ingénieuse évocation des représentations d'*Esther* à Saint-Cyr. On lira avec fruit, sur les tra-

gédies sacrées de Racine, du pasteur Anathase Coquerel, Athalie et Esther de Racine, avec un Commentaire biblique (Paris 1863), et de Chamfort, l'Essai d'un Commentaire de Racine au tome V de l'édition Anguis (1825). Parmi les éditions scolaires d'Esther et d'Athalie, celles de M. Dieuzeide, de la collection Crouzet (Didier-Privat, 1927) abondamment illustrées d'après des gravures et des documents de l'époque nous semblent des plus complètes.

NOTES ET VARIANTES.

Page 92.

1. Cette facilité et cette correction de langage était en effet une des principales préoccupations de la pédagogie de Saint Cyr.

Page 93.

1. Les historiens reconnaissent aujourd'hui dans Assuérus le fils de Darius I^{er}, Xerxès I^{er}.

Page 94.

1. Ce musicien était l'organiste de Saint-Cyr, Jean-Baptiste Moreau, également maître de musique de la chambre du Roy. La postérité ne l'a pas loué comme on fait ses contemporains dont les éloges apparaissent, il est vrai, un peu conventionnels. La musique d'*Esther* et d'*Athalie* a été recueillie dans l'album joint à l'édition Mesnard, où les connaisseurs et les curieux la pourront retrouver. Il a aussi exercé son talent sur les chœurs d'*Athalie* et les *Cantiques spirituels*.

2. Pour certains auteurs le « Pourim » ou fête des Sorts tiendrait son nom d'une fête assyrienne « Pubru ». Cette fête qui célébrait une libération finit par tourner en Occident à une sorte de carnaval avec baraques, orchestres, cadeaux et aumônes. On mangeait en famille une sorte de beignets du nom d'oreillettes, pour rappeler les longues oreilles d'Aman. Il y avait aussi des représentations en public, peut-être à l'origine dans la synagogue même, ayant pour thème très libre l'histoire d'Esther. Cf. sur cette question la préface de M. Armand Lunel à son *Esther de Carpentras* (Paris, 1926. — Ed. de la N. R. F.).

Page 98.

1. *Le perfide Intérêt, l'aveugle Jalousie*
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.

On a vu là une allusion à la ligue d'Augsbourg.

2. Allusion aux dissentiments de Louis XIV et d'Innocent XI que ce roi accusait de favoriser le Prince d'Orange.

3. *Un Fils...* Le grand Dauphin au retour de sa campagne d'automne en Allemagne.

Page 101.

1. Nous ne relèverons point tous les passages de la Bible dont les vers de Racine sont l'imitation ou la traduction plus ou moins arrangée. Nous rappellerons seulement que Racine suit surtout les chapitres un à dix du *Livre d'Esther* et les chapitres dix à seize des *Additions des Septantes*, utilisés massivement. L'époque est l'an 509 avant J.-C. pour Racine et 473 pour nous.

Page 102.

1. *Mardochée*. D'après les Septante, Mardochée, cousin germain d'Esther, l'avait élevée pour en faire sa femme. Racine corrige heureusement cette parenté. Plus loin, il fait dire à Esther :

*Et moi pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.*

Il se garde bien d'utiliser le texte où il est dit que Mardochée pour rendre Esther plus appétissante, l'avait fait macérer six mois dans de l'huile de myrrhe et six mois dans des plantes aromatiques. Il ne rappelle pas non plus que Vasthi avait été disgraciée pour avoir refusé de se montrer parée de la couronne royale au peuple et aux seigneurs. (Esther, I, 12 et II, 12).

Page 105.

1. On a reconnu la traduction du premier vers de l'*Œdipe-Roi*.

2. A l'exemple de certains éditeurs — en outre du prologue — ici et dans *Athalie* nous imprimons en italique les parties chantées pour qu'on se rende mieux compte de l'ampleur chorale des deux pièces.

Page 106.

1. L'impression à part des Chœurs porte *séjour* au lieu de *pays*.

Page 107.

1. Scène III. A cette scène commence l'acte II des éditions de de Cologne et celle de Boisgermain.

Page 108.

1. Même vers que dans *Phèdre*. acte I, scène III.

2. On a pu aussi appeler Aman Macédonien (Esther, XVI, 10). Et Racine le nomme plus bas un Thrace ou un Scythe.

3. Le délai dans le *Livre d'Esther* est de un an (III, 12-13).

Page 114.

1. L'édition de 1697 porte *le* bras, faute d'impression sans doute car l'édition de 1689 porte bien *les*.

Page 117.

1. Acte II : Acte III des éditions précitées.

Page 118.

1. Racine invente le songe. Le texte porte seulement que le roi atteint cette nuit d'insomnie ne put dormir et se fit apporter les chroniques (VI, 1).

Page 122.

1. *I Rois*, xv, 7-9.

Page 123.

1. Le texte porte tous les détails. Un gibet haut de cinquante cou-dées (Esther, V, 14).

Page 138.

1. L'édition de 1697 porte *le*, faute encore sans doute.

Page 139.

1. Acte III : Acte IV des éditions précitées.

Page 141.

1. L'édition de 1768 porte *opposée* au lieu de *exposée*, correction maladroite pour éviter la répétition.

Page 148.

1. Cet avis des devins est de l'invention de Racine.

Page 145.

1. *Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.*

MESNARD attribue ce vers et les quatre suivants à Elise. Il note que dans les Editions de 1697 et dans celles de 1702, 1713, 1723 (Cologne) ils sont « dans la bouche de la troisième israélite ». Nous les y laissons, mais il est à peu près certain que c'est là une faute d'impression.

Page 146.

1. Dans l'impression à part, la première stance est dite par une israélite, la deuxième par deux, la troisième par une seule, la quatrième par toutes ensemble.

Page 147.

1. On devine à qui vont ces louanges et pour qui sont ces souhaits.

Page 148.

1. Scène IV : Acte V des éditions précitées.

Page 149.

1. Sans doute en *a parté* bien que le texte ne l'indique pas.

Page 150.

1. *Son Fils* : Cambyse.

Page 153.

1. Cette sortie qu'on a critiquée est dans la source (Esther, VII, 7-8).

Page 154.

1. L'édition porte *rappelle* au pluriel : *rappellent*, erreur également manifeste.

Page 158.

1. *Deux Israélites*, pour les quatre vers suivants dans l'impression à part des Chœurs.

ATHALIE.

NOTICE.

LE triomphe d'Esther appelait Athalie. Racine se mit à cette nouvelle pièce qui, dès l'hiver de 1690-91, était sans doute achevée, puisqu'il en lisait alors, exactement en novembre, des fragments chez le marquis de Chandenier. Mais le succès même de l'œuvre précédente compromit la fortune immédiate de celle-ci. On a vu comment le tapage d'Esther finit dans les admonestations et la pénitence. Il fut décidé qu'on ne donnerait plus de représentations publiques à Saint-Cyr. On songea même, si l'on en croit certains bruits, à prier Racine de suspendre son travail. Louis XIV aurait empêché qu'on ne se portât jusqu'à cette extrémité. Toujours est-il qu'il n'y eut que deux ou trois répétitions sans costumes ni décors et que la pièce ne fut jouée, réservée à une stricte intimité, que dans l'appartement de Mme de Maintenon, de 1691 à 1693. En 1697, pourtant, Athalie était redonnée à Saint-Cyr pour le divertissement de la jeune princesse de Savoie, future duchesse de Bourgogne. Elle connaissait son plus beau temps à Versailles en 1702 où cette même duchesse de Bourgogne participait aux représentations, jouant le rôle de Josabeth.

La pièce était ainsi, à la lettre, étouffée. La lecture ne lui fut pas beaucoup plus favorable lorsqu'elle fut imprimée en mars 1691 chez Denis Thierry. Comme toutes les grandes choses, elle dépassait son temps ; il fallait attendre que le temps la rejoignît.

Nous ignorons de quelle humeur Racine prit l'événement. Peut-être l'espoir qu'il avait conçu et qui fut comblé restait d'un autre ordre. Il avait songé dès Esther, avant Esther, nous l'avons vu, à une sorte de renouveau de la tragédie qui la rapprochât du drame antique. Avec Esther, il avait esquissé le mouvement qu'il exécute ici dans son ampleur.

Ramené à des proportions tout humaines, le sujet d'Athalie est une aventure politique, l'histoire d'une restauration. Et il fut conforme au génie de Sarcey de le limiter à cet ordre. C'était prendre les choses bien en surface. Il s'agit, dans l'esprit de Racine, et conformément aux données de l'Écriture, de la lutte du vrai Dieu contre les faux dieux et du triomphe de l'Éternel des armées. Au reste, le poète français a ennobli cette matière sans l'affadir. Il a su adoucir dans l'expression, sans en rien laisser perdre, la fureur et l'horreur dont se chargent si souvent les chroniques d'Israël. L'aventure, par ses soins audacieux et prudents, s'est ordonnée en un vaste cadre rappelant celui des tragédies classiques et où se meuvent de fortes personnalités pendant que la nation elle-même, figurée par le Chœur, enchaîne l'action et participe à sa destinée.

Par un tel dessein Athalie manifeste quelque chose d'unique dans le théâtre de Racine et dans les fastes du Théâtre français. On ne commença de s'en apercevoir qu'assez tard. La pièce, d'abord réservée à Saint-Cyr, eut sa première représentation publique le 3 mars 1716. Beaubourg tenait le rôle de Joad, Dancourt celui de Mathan, Josabeth était Mlle Duclos, Athalie, Mlle Desmares.

En 1691 les ennemis de Racine avaient montré qu'ils ne

désarmaient point. Heureux de l'échec, ils voulurent l'attribuer aux œuvres plus qu'aux circonstances et se répandirent en épigrammes dont un thème était leur étonnement que Racine eût pu faire plus mauvais et plus ennuyeux qu'Esther. Fontenelle, dit-on, se distingua dans cette lutte où l'ennemi se dérobait, car Racine s'abstint de toute réponse. La critique, dès qu'elle commença de s'occuper d'Athalie, fit réparation. Voltaire, enthousiaste d'abord de tout point, ne fit guère que sur le caractère du grand prêtre des réserves qui devinrent de plus en plus expresses à mesure qu'il devenait de plus en plus anticlérical. Sa passion alla jusqu'à pervertir tout à fait son jugement et Athalie finit par devenir pour lui le personnage sympathique. Quant à D'Alembert, il était aveuglé au point d'écrire en 1769 : « Je crois... que c'est plutôt l'art de la versification que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez Racine. »

D'Olivet dans ses remarques de grammaires s'est défendu de critiquer Athalie par déférence pour l'Académie, qui s'était livrée à cet exercice en 1730. La Compagnie ne publia pas ces nouveaux Sentiments, qui ne furent imprimés qu'en 1807 au tome V de l'édition Laharpe sur une copie du manuscrit, peut-être inexacte.

Racine, dans ce nouvel arrangement des Livres Saints, n'eut guère de modèles ni d'imitateurs. A peine parle-t-on d'une Athalie en latin jouée en 1658 au collège de Clermont. Le texte de cet exercice scolaire ne nous est point parvenu. Il semble que la donnée biblique y ait été corsée d'épisodes imaginaires. Un Joas de Metastase, joué à Vienne en 1735 avec un important accompagnement musical, n'a rien de commun avec la tragédie française et reste une assez faible chose.

Nous n'avons pu signaler dans les Notes tout ce que Racine a pris de la Bible et de ses exégètes. On le trouvera dans l'édition Mesnard, dans le livre du pasteur Coquerel, ou

dans la petite édition classique de M. A. Dieuzeide. Nous nous bornerons à deux remarques générales.

D'abord, il est très rare que le Nouveau Testament vienne se mêler à l'Ancien. Ensuite, il paraît impossible que Racine ait colligé tous ces textes par une érudition livresque. A cette heure de sa vie, il savait la Bible par cœur et c'est dans ses souvenirs non dans ses notes qu'il puisait, lorsqu'il écrivait sa pièce. *Athalie* est tout autre chose qu'une tragédie de collège. Ajoutons qu'à la profondeur du drame où l'on sent Dieu, invisible, conduire les événements, s'ajoute la grandiose mise en scène qui dresse devant le spectateur l'entrée du Saint des Saints. Les caractères par leurs heureux contrastes animent cette majesté. Ce qu'il y aurait d'excessif et de trop sauvage, un Joad, un Mathan, est atténué, autant que par la perfection du vers, comme nous l'avons remarqué, par la grâce déjà pleine de force de Joas et la finesse pathétique de la maternelle Josabeth.

Peut-être aussi *Athalie* tient-elle à son temps plus que nous ne pensons. Nous avons sous les yeux un travail encore inédit de M. Gustave Charlier ayant pour titre *L'Actualité d'Athalie*.

Le distingué professeur belge, par des rapprochements ingénieux, s'efforce de montrer à quel point Racine a pu être influencé dans la conception et l'exécution de son œuvre par les événements politiques en cours. A cette époque, en effet, tout le monde espère en France le prochain rétablissement de Jacques II sur le trône d'Angleterre. Ou plutôt, devant l'attitude décevante de ce souverain déchu on reporte les espérances sur le jeune prince de Galles. Racine n'aurait-il point songé à cet enfant en dépeignant Joas? M. Charlier note, d'autre part, que la situation d'Abner se rapproche de celle des « tories », sympathiques à l'ancien régime et pourtant ralliés au nouveau. Enfin, le personnage de Mathan évoquerait l'anti-Jacobite Burnet qui, par ses excitations, aurait un peu joué auprès de Guillaume d'Orange le rôle du « pontife de

Baal » auprès d'Athalie, et lutté contre l'archevêque du Cantorbery, Surcroft, comme Mathan contre Joad.

Ces précisions sont peut-être excessives, mais les textes que produit M. Charlier sont précieux et ses déductions demeurent, dans leur esprit, bien séduisantes.

Athalie reste au Théâtre Français une des pièces les plus importantes du répertoire racinien. Au XVIII^e siècle, Mlles Lecouvreur, Dumesnil et Clairon s'illustrèrent dans le rôle de la reine. Le Kain jouait Abner. Talma, au XIX^e siècle, tint aussi ce dernier rôle avant de passer à celui de Joad. Rachel fit une Athalie conforme à son tempérament, c'est-à-dire excessive. M. Dubech rappelle à propos que « Mme Sarah Bernhardt voulut jouer Athalie un an avant sa mort ». « Amputée d'une jambe », ajoute-t-il, « on la portait sur la scène, et elle était une vivante figure de la majesté dans la décrépitude. » Nous avons vu M. Mounet-Sully dans Joad. Il y était à sa coutume abondant en gestes, véhément de ton et unanimement applaudi.



NOTES ET VARIANTES.

Page 163.

1. De cette préface surtout objective, Louis Racine explique ainsi l'objectivité : « Comme cette tragédie n'avoit point été représentée, il (Racine) ignoroit l'impression qu'elle pouvoit faire sur les spectateurs, ainsi il n'ose en rien dire : il est incertain si elle plaira aux lecteurs ; il attend le jugement du public. » (Ed. Lenormant, 1808, t. VI, p. 251). L'explication à la manière usuelle du commentateur est assez naïve. Il faut plutôt voir dans ces pages dépouillées un témoignage significatif de la réserve que Racine avait su s'imposer dans sa retraite. Notons toutefois qu'il ne laisse pas, comme dans ses autres préfaces, de justifier sa technique.

2. Ils étaient 38.000 au dire, sans doute excessif, des *Paralipomènes* (XXIII, 3-5).

Page 164.

1. Nous laissons le singulier. Le pluriel du verbe à plusieurs sujets ne semble pas avoir été de rigueur.

2. Il sont relatés au livre IV des *Rois*, chap. IV, versets 1-21. La tragédie jouée au collège de Clermont doublait, semble-t-il, le jeune Joas d'un rival, un enfant qui aurait échappé au massacre de Jéhu, et se serait réfugié à la cour d'Athalie.

Page 166.

1. Peut-être inexacte quant à la réalité au fait, Racine du moins rapporte ici une tradition. Cf. l'*Introduction à l'Ecriture sainte* du P. Lamy (II, 8) et la *Synopsis criticorum* (I, p. 810) que Racine avait lue puisqu'il s'y réfère (v. p. 298, les *Notes manuscrites*).

2. Il s'agit du jeune duc de Bourgogne, l'élève du duc de Beauvilliers et de Fénelon.

3. Nous maintenons le singulier *brille* : selon la rigueur grammaticale le relatif sujet *qui* peut être considéré comme ne se rapportant qu'à *discernement*, ou séparément à chacun des deux antécédents.

4. Peut-être Estius et Menochius. Estius est l'auteur des *Annotationes in principia... sanctae scripturae loca* (1628). Menochius, des *Commentaria totius Scripturae* (1630).

Page 167.

1. Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* (II^e partie, IV).

2. Les deux autres étaient celle des Azymes (la Pâque) et celle des Tabernacles (des Tentés), célébrée après les vendanges.

Page 170.

1. On a vu que lors des représentations de mars 1716, Mlle Desmarès jouait Athalie et Mlle Duclos, Josabeth. Ces deux actrices étaient devenues ennemies et, d'après le *Mercur* de ce mois, leur inimitié fut cause de l'excellence qu'elle montrèrent en des rôles qui opposaient deux rivales.

Les personnages de Salomith, Abner, Azarias, Ismaël, Nabal, Agar sont inventés. Leur nom seul est emprunté à la Bible. Mathan est simplement désigné au livre IV des *Rois* (XI, 18) comme prêtre de Baal, sans qu'il soit fait allusion à nulle apostasie.

Page 171.

1. *De leur champ dans leurs mains portant les nouveaux fruits,*
(éd. 1691-1692).

Page 172.

1. *Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il ne joue,*
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue. (1691.)

Page 173.

1. D'après le *Deutéronome* (XVII, 15), Athalie, étrangère, ne pouvait régner légitimement.

Page 174.

1. Nous laissons le singulier, *leur Roy*, qui se peut justifier.

Page 175.

1. Ces événements et ces miracles sont détaillés aux III^e et IV^e Livres des *Rois*.

2. Prendre garde que la prononciation d'alors : *fi* pour *fi*ls, justifie la rime.

Page 176.

1. L'Académie fait observer que dès lors qu'on parle de la *troisième* heure il aurait fallu écrire : *le quart*. Voir dans le commentaire

de Louis Racine comment il essaye, assez longuement, de justifier son père, disant qu'il s'agit d'un jour artificiel de quinze heures.

Page 177.

1. On doit corriger ici *accusent* du texte. Racine a pu être amené à cette négligence grammaticale en songeant surtout aux *ennemis de Dieu*.

2. *Eliacin*. Nom biblique mais non attribué par la Bible à Joas.

Page 178.

1. *Dans quel peril encore il est prêt de rentrer.*

(1691-1692).

Page 179.

1. 1691-1692 : *Rassemblée* au lieu de *assemblée*.

Page 185.

1. Ces deux derniers vers manquent dans les éditions antérieures

Page 137.

1. *Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée.*

« Racine s'est trompé ici sur les rites », dit l'Académie dans ses *Sentiments*. « Le prêtre trempoit simplement un doigt dans le sang, et en faisoit sept aspersions devant le voile du sanctuaire, il en frottoit les cornes de l'autel et répandoit le reste au pied du mesme autel. L'auteur a confondu avec le rite judaïque ce qu'il avait lu dans le XXIV^e chapitre de l'Exode, où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé. »

Page 191.

1. *Les deux mers* sont la mer Rouge et la Méditerranée.

2. *Un puissant voisin* : Hazaël, roi de Syrie.

Page 192.

1. *Idée*, au sens original de *forme, image*.

Page 202.

1. *l'encens ou le sel...*, cf. *Lévitique*, II, 1-2-13.

Page 203.

1. *Quel père...* Dieu, dit raisonnablement MESNARD, plutôt que Joad. Cf. ci-dessous les *Notes* de Racine sur *Athalie*, p. 297.

Page 204.

1. *quatre-vingt...* soixante-dix, selon la Bible (IV, Rois, x, 1-6-7).

Page 208.

1. *Au lieu des Cantiques charmans.*

Ce vers et les cinq qui suivent manquent dans les éditions antérieures. Racine les a ajoutés à l'édition de 1697 dont ils marquent bien ainsi le caractère définitif.

Page 214.

1. *Ismaël*. Les Ismaélites, quoique Israélites, étaient à cause de leur idolâtrie ennemis d'Israël (Cf. ci-dessous les *Notes manuscrites* de Racine, p. 296).

Page 219.

1. Sur Abiron et Dathan qui se révoltèrent contre Moïse et furent engloutis, v. *Nombres*, XVI, 1-33. Sur Doëg, qui exécuta les prêtres de Nobé soulevés contre Saül, v. *I Rois*, XXI, 7 et sq. ; XXII, 9-18. Sur Achitophel qui seconda Absalon, voir *II Rois*, XV-XVIII.

Page 221.

1. *Jehu*. M. G. des Hons dans son *Anatole France et Racine*, cite cette curieuse note d'Anatole France à propos de Josabet : « ... que dans son désir de sauver cet enfant elle pense le confier à Jehu, c'est ce qu'on a peine à comprendre. Jehu a tué de ses propres mains son frère Ochozias, le père de Joas, et c'est à cet assassin qu'elle veut confier le fils qu'il a fait orphelin... Elle fait bon marché du meurtre de son frère... » Disons simplement que Josabet affolée est prête à tout pour sauver un enfant qu'elle aime comme un fils. La Bible d'ailleurs (IV Rois, IX, 2) ne fournit que le thème de ce récit de Josabet.

Page 224.

1. Toute cette prophétie de Joad est semé de traits empruntés au Deutéronome, aux Psaumes ou à Isaïe. Cf. MESNARD (t. III, p. 668, n. 1).

2. *en ce jour* : ce est bien la version de l'édition de 1697. Nous ne savons pourquoi MESNARD qui suit ce texte adopte *un*.

Page 227.

1. *D'où vient que pour son Dieu, pleine d'indifférence...*

le passage de ce vers jusqu'à :

Qui voudroit élever sa voix ?

manque dans l'édition originale, mais apparaît dès 1692.

Page 231.

1. Cf. *Juges* (XI, 30-39).

Page 232.

1. *Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.*

Nouvel exemple de la liberté d'accord de l'épithète avec le seul nom le plus rapproché.

Page 234.

1. Les lévites. Joad avait retenu ceux dont le tour de service était passé (Cf. Paralipomènes, XIII, 8).

Page 235.

1. Les tribus séparées de Juda et de Benjamin.

Page 236.

1. Allusion au veau d'or et au châtiment qui en suivit le culte (Exode, XXXII).

Page 237.

1. *le plus sage* : Salomon (III Rois, xi).

Page 242.

1. *ni son Christ*. Selon la remarque de MESNARD le mot *Christ* « peut s'entendre de Joas qui va recevoir l'onction royale, et du Sauveur... »

Page 243.

1. La rime à *nous* est au premier vers de l'acte V. Rappelons d'ailleurs que la présence du chœur, « enchaînant » comme on dit au théâtre, supprime les entr'actes.

Page 248.

1. *je l'ai vu s'émouvoir*. Il faudrait *vue* remarque déjà l'Académie. La règle, au temps de Racine cédait à l'harmonie. Elle ferait ici un vers faux. Bouhours, à propos d'une licence pareille dans la préface d'Iphigénie écrivait : « Le participe du verbe être redevient indépendant au milieu d'un sens, pour empêcher la prononciation de languir ou traîner trop... » (*Remarques nouvelles sur la langue française*.) Cf. MESNARD (III, 142, n. 1).

Page 249.

1. *Je me rends...*

Voltaire s'est fort indigné de cette « fourberie » de Joad. M. Dieuzeide, dans son édition (p. 206, n. 7) relève les raisons qui excusent Joad soutenant, du moins pour Racine, la bonne cause et employant des ruses de guerre classiques. Le commentateur relève de plus, opportunément, qu'il n'y a pas eu préméditation et que le plan de Joad était d'abord tout autre. Se reporter, en effet à la scène III de l'acte IV où Joad expose l'économie de son premier projet.

Page 253.

1. L'Édition de 1697 porte *esprit* que nous corrigeons en *espoir* ainsi que tous les autres éditeurs.

Page 258.

1. On l'a remarqué : le chœur ne revient point à la fin d'*Athalie*, comme à la fin d'*Esther*. Tout est dit, en effet.

REMARQUES MANUSCRITES

de Racine sur *Athalie*.

Nous croyons devoir imprimer à la suite d'Athalie ces notes qui ont sans doute servi à la préparation de la pièce. Nous les donnons d'après le manuscrit : fond Français 12887, folio 80 et suivants.

Lich. to 2. Nul Israélite ne pouvoit estre Roy qu'il ne fust de la Maison de David et de la race de Salomon. Et c'est de cette race qu'on attendoit le Messie. Talmud.

Les Septante, aux Paralip. ⁽²⁾, disent que Joiada entreprit de restablir Joas à la huitième année.

Depuis le meurtre de Zacharie, Sanguis attigit sanguinem ⁽³⁾, l'Estat des Juifs a tousjours esté en déperissant. V. Lichf, to. 2, p. 361. Gladius vester exedit Prophetas Vestros ⁽⁴⁾, p. 363.

Lichfot dit que tout se fit par les Prestres et les Lévites.

Promesse de l'éternité du throsne, en faveur de Salomon. 2. Reg., chap. 7, v. 13. Et 1. Paralip., c. 17, v. 12 et seq. Ps. 71, tout en faveur de

1. John Lightfoot (1602-1675), tome II de ses œuvres complètes publiées en 1686 à Rotterdam.

2. Paralipomènes, II, chap. XXIII, 1.

3. « Le sang vint se mêler au sang. »

4. « Votre glaive dévora Vos Prophètes. »

Salomon. Ps. Dixit Dominus... Misericordia, et Memento. Et 1. Paralip. c. 28.

Jechonias eût Assir, Assir eut Salathiel, et celui-ci Zorobabel. Quand Jérémie appelle Jechonias virum sterilem, c'est à dire dont les enfans n'ont point régné. Car le mesme Jérémie parle ailleurs de la postérité de Jechonias.

p. 27. M. de Meaux appelle Joas, précieux reste de la Maison de David ⁽¹⁾.

Joseph^{h[s]} Athalie voulut qu'il ne reste pas un seul de la Maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein, il ne resta qu'un seul, qui estoit fils d'Okosias.

M^r d'And. ⁽²⁾ Voilà le seul qui vous reste de la Maison de David.

Paral. 2. Joram occidit omnes fratres suos gladio propter pactum, etc... Noluit autem Dominus disperdere domum David, et quia promiserat ut daret ei lucernam et filiis ejus omni tempore ⁽³⁾.

Si ces promesses n'avoient été faites à la race de Salomon, Dieu n'avoit qu'à mettre sur le throsne les enfans de Nathan.

p. 636. Le P. R. ⁽⁴⁾. Josabet conserva Joas, et Dieu le permit pour empêcher que la race de David ne fust esteinte.

Solvite Templum hoc ⁽⁵⁾, etc., pour justifier l'équivoque du grand Prestre, si on l'attaque.

1. Voir ci-dessus p. 167, n. 1.

2. Arnauld d'Andilly.

3. Le texte ainsi abrégé par Racine n'offre pas un sens plausible. Nous traduisons donc d'après la Vulgate qui fait porter *propter pactum* sur le verbe *Noluit*. « Joram tua par l'épée tous ses frères... mais le Seigneur ne voulut pas détruire la maison de David à cause de l'alliance, etc. ; et parce qu'il avait promis de lui donner à lui et à ses enfans un flambeau pour tous les temps. »

4. P. R. Il s'agit de la Bible de Sacy.

5. « Détruisez ce temple... »

Zacharie, fils de Joad, est nommé Prophète.

Les Ismaélites estoient idolâtres, et fort attachez à leurs faux dieux... Jérém. c. 2. In Cedar mittite et considerate... Si mutavit gens deos suos, et certe ipsi non sunt dii ⁽¹⁾.

8 ans.

Octo annorum erat Josias cum regnare cœpisset, et triginta et uno anno regnavit in Jerusalem, fecitque quod erat rectum in conspectu Domini et ambulavit in viis David patris sui, etc... ⁽²⁾.

Les 70 disent aussi huit ans. Joachim, fils de Joakim, lequel estoit fils de Josias. Octo annorum erat [Jechonias] Joachim cum regnare cœpisset, et tribus mensibus ac decem diebus regnavit in Jerusalem, fecitque malum in conspectu Domini ⁽³⁾. *Dans les Rois il a 18 ans. — Temple, In domo hac et in Jerusalem ponam nomen meum in sempiternum. 2. Paralip. 23. — Prestres apostats. Mathan.*

V. Ezechiel

c. 8. Idolatrie

des prestres.

Jer. c. 23. v. 14

Jer. c. 8.

Ad iracundiam me provocaverunt, ipsi et reges eorum..., et sacerdotes eorum... ædificaverunt excelsa Baal ⁽⁴⁾. Jerem. c. 32, v. 34. Et in prophetis Jerusalem vidi similitudinem adulterantium ⁽⁵⁾. v. 27. Qui volunt facere ut obliviscatur populus meus nominis mei... sicut obliti sunt patres eorum nominis mei propter Baal... ⁽⁶⁾ Ejicient ossa regum Juda... et ossa sacerdotum, et ossa prophetarum... 2. et expandent ea ad solem et lunam

1. « Envoyez au Cédar et examinez... Si cette nation a changé ses dieux qui certes ne sont pas des dieux. »

2. « Josias avait huit ans quand il commença de régner, et il régna trente et un an à Jerusalem et il fit ce qui était droit à la face du Seigneur et il marcha dans les voies de son père David, etc. »

3. « Joachim avait huit ans quand il commença à régner, et il régna trois mois et dix jours à Jérusalem, et il fit le mal à la face du Seigneur. »

4. « Ils ont provoqué ma colère, eux, leurs rois..., et leurs prestres... ils ont bâti des autels à Baal. »

5. « Et j'ai vu les prophètes de Jérusalem pareils à des adultères. »

6. « Qui veulent faire que mon peuple oublie mon nom... comme leurs pères oublièrent mon nom à cause de Baal. »

et omnem militiam coeli, quæ adoraverunt, etc...⁽¹⁾

Les Juifs appeloient aussi Dieu leur Pere. Moïse dit : Vous avez abandonné le Dieu qui vous a engendrez. Et Malachie : Il n'y a qu'un Dieu et un pere de nous tous. Mais en priant ils ne disoient point : Pere. Si quelques-uns l'ont fait, ç'a esté par un instinct particulier. S. Chysost. sur *Abba Pater*.

Un Roi s'appelle Joachin, un grand Prestre Joachim ou Eliachim.

Du haut de nos sacrez parvis⁽²⁾. On fit monter Saint Jacques frere du Seigneur au haut du Temple, pour y declarer à tout le peuple ses sentimens sur J.-C. Et aussitôt tous ses ennemis y monterent en foule pour l'en précipiter.

Equivoque de Joad. 1^o Solvite Templum hoc. 2^o Martyre de Saint-Laurent. A qui le Juge demanda les tresors de l'Eglise. A quo cum quærerentur thesauri Ecclesiæ, promisit demonstraturum se. Sequenti die Pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, dicens : Hi sunt thesauri Ecclesiæ... Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam⁽³⁾. *S^t. Ambroise. De Officiis.*

1. « Ils jetteront les os des rois de Judas... et les os des prêtres, et les os des prophètes... 2. et ils les exposeront au soleil, à la lune et à toute l'armée du ciel, qu'ils ont adorés, etc.. »

2. C'est un vers d'Athalie. Y a-t-il lieu pour cela de croire les notes postérieures à la pièce ? Ces quelques mots ont pu être, au cours de la préparation, jetés en pierre d'attente. A moins, ce qui est encore assez plausible, que les notes n'aient été recueillies en vue de la composition de la Préface, ce que certains passages de cette Préface, notamment celui concernant l'âge de Joas, laisseraient supposer.

3. « Comme on lui demandait les trésors de l'Eglise, il promit de les montrer. Le jour suivant il amena des Pauvres. Interrogé sur l'endroit où se trouvaient les trésors promis, il montra ses pauvres, en disant : Voici les trésors de l'église... Pour sa réponse singulièrement vive Laurent reçut la couronne du martyre. »

Dans Prudence, S. Laurent demande du temps pour calculer toute la somme.

St. Augustin mesme, si ennemi du mensonge, louë ce mot de S. Laurent : *Hæ sunt divitiæ Ecclesiæ*. Serm. 303.

Dieu dit à Moïse : Dites à Pharaon, *Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto*. Et c. 8. Pharaon répond : *Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto, verumtamen longius ne abeatis* ⁽¹⁾. Dieu a trompé exprès Pharaon. Synops. — Une autre fois, Pharaon dit : Sacrifiez icy. Moïse respond : *Nos victimæ sunt vos Deus. Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino* ⁽²⁾. Donc Dieu vouloit faire sortir le Peuple tout à fait, et Pharaon ne l'entendoit pas ainsi.



1. « Je vous laisserai aller afin que vous sacrifiez au Seigneur votre Dieu dans le désert, cependant n'allez pas trop loin. »

2. « Nous ferons au Seigneur des immolations abominables pour les Égyptiens. »

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Phèdre.</i>	
Préface.....	9
Acte premier.....	15
Acte II.....	32
Acte III.....	48
Acte IV.....	60
Acte V.....	74
<i>Esther.</i>	
Préface.....	91
Prologue.....	97
Acte premier.....	101
Acte II.....	117
Acte III.....	139
<i>Athalie.</i>	
Préface.....	163
Acte premier.....	171
Acte II.....	186
Acte III.....	211
Acte IV.....	230
Acte V.....	244

NOTICES, NOTES ET VARIANTES :

Phèdre.

Notice..... 261

Notes et Variantes..... 266

Esther.

Notice..... 273

Notes et Variantes..... 279

Athalie.

Notice..... 283

Note et Variantes..... 288

Remarques manuscrites de Racine..... 294

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES
PAPETERIES DE LA HAYE-DESCARTES,
PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
A PARIS, LE DIX MAI MIL NEUF
CENT TRENTE.

LES TEXTES FRANÇAIS.

Volumes parus au 10 Mai 1930.

RABELAIS.

<i>Gargantua</i>	18 fr.	»
<i>Pantagruel</i>	18 fr.	»
<i>Le Tiers Livre</i>	18 fr.	»
<i>Le Quart Livre</i>	18 fr.	»
<i>Le Cinquiesme Livre, Lettres et Ecrits divers</i>	18 fr.	»

Texte établi et présenté par JEAN PLATTARD.

CHEVALIER DE MÉRÉ.

<i>Les Conversations, De la Justesse</i>	27 fr.	»
<i>Des Agrémens, De l'Esprit, De la Conversation</i> ...	24 fr.	»
<i>Les Aventures de Renaud et d'Armide, Œuvres Posth.</i>	25 fr.	50

Texte établi et présenté par CHARLES-H. BOUDHORS.

RACINE.

<i>La Thébaïde, Alexandre, Andromaque</i>	18 fr.	»
<i>Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice</i>	19 fr.	50
<i>Bajazet, Mithridate, Iphigénie</i>	19 fr.	50
<i>Phèdre, Esther, Athalie</i>	19 fr.	50

Texte établi et présenté par GONZAGUE TRUC.

MONTESQUIEU.

<i>Lettres Persanes.</i> 2 vol.	36 fr.	»
--------------------------------------	--------	---

Texte établi et présenté par ELIE CARCASSONNE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

<i>Paul et Virginie</i>	19 fr.	50
-------------------------------	--------	----

Texte établi et présenté par MAURICE SOURIAU.

CHATEAUBRIAND.

Atala, René 18 fr. »

Texte établi et présenté par GILBERT CHINARD.

BENJAMIN CONSTANT.

Adolphe 15 fr. »

Texte établi et présenté par JACQUES BOMPARD.

MÉRIMÉE.

Théâtre de Clara Gazul 21 fr. »

Texte établi et présenté par PIERRE MARTINO.

STENDHAL.

Le Rouge et le Noir. 2 vol. 39 fr. »

Texte établi et présenté par PIERRE JOURDA.

ALFRED DE VIGNY.

Les Poèmes 18 fr. »

Texte établi et présenté par JEAN CHUZEVILLE.

BAUDELAIRE.

Les Fleurs du Mal 19 fr. 50

Texte établi et présenté par ÉDOUARD MAYNIAL.



Prix : 19 fr. 50